Soc 4900.25

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

JULES COMBARIEU

Les Jeunes Filles Françaises et la Guerre

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, boulevard Saint-Michel, 103 — PARIS

SYNDICAT DES ÉDITEURS
(Décision du 11 Février 1918)

Majoration 30 0/0

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Les Jeunes Filles Françaises et la Guerre

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

La Guerre vue d'une Ambulance, par *Félix Klein*. In-18, 12 documents photographiques, broché. 3 50

L'Education des Jeunes Filles, par *Henri Marion*. In-18, broché. 3 50

La Vie simple, par *C. Wagner*. In-18, broché. . 3 50

Auprès du Foyer, par *C. Wagner*. In-18, broché. 3 50

Ce qu'il faudra toujours, par *C. Wagner*. In-18, br. 3 50

Les Conditions du Bonheur, par *P. Souriau*. In-18, broché. 3 50

La Conduite de la Vie, par *R.-W. Emerson*. Traduction *M. Dugard*. In-18, broché 3 50

Société et Solitude, par *R.-W. Emerson*. Traduction *M. Dugard*. In-18, broché 3 50

De l'Éducation moderne des Jeunes Filles, par *M. Dugard*. Une brochure in-16 . . . . . 1 »

JULES COMBARIEU
Ancien chargé de Cours au Collège de France

Les Jeunes Filles Françaises et la Guerre

Introduction par M. JACQUES FLACH
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

= LIBRAIRIE ARMAND COLIN =
103, Boulevard Saint-Michel — PARIS

1916

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Soc 4900.25
~~H793.26.34~~

HARVARD COLLEGE
JUL 2 1919
LIBRARY

G. F. Parkman fund

A mon fils HENRI-ALBERT,
brigadier au 44e d'Artillerie,
qui, depuis le début de la guerre,
m'a toujours réconforté
par l'enjouement de ses lettres
et son courage sans fanfaronnade.

J. C.

INTRODUCTION

Nous avons eu trois renaissances en France où les femmes ont joué un rôle marquant : la renaissance artistique et chevaleresque du XII^e^ siècle, la renaissance littéraire du XVI^e^, la renaissance philosophique du XVIII^e^. Et voici bien des années déjà que j'avais pronostiqué que le XX^e^ siècle verrait une renaissance nouvelle de la France (1) et que dans cette Renaissance un rôle de premier plan serait dévolu à la femme (2). La rénovation que je prévoyais devoir, par un laborieux enfantement, sortir des entrailles de la société, la guerre l'a précipitée. Elle a provoqué le déploiement magnifique des vertus de la femme, elle l'a investie d'une mission que jamais dans le passé elle n'avait pu assumer. Trop profondes étaient jadis les disparates et trop grandes les distances entre l'élite et les classes inférieures, trop despotique la subordination aux pouvoirs civils ou religieux, et aux préjugés de tout ordre. Quand

(1) *L'histoire des législations comparées au Collège de France* (1879-1910). Paris, 1910, p. 15.

(2) *La souveraineté du peuple et le suffrage politique de la femme.* Paris, 1910, p. 33.

sous les coups de la Révolution une partie au moins de ces obstacles étaient tombés, d'autres, plus néfastes même, avaient surgi. L'excès de liberté donna la main à l'excès de tyrannie pour compromettre les destinées de la femme et paralyser les bienfaits de son action. La passion de l'indépendance, l'ardeur à redresser les injustices et les torts du passé, l'amour de la patrie détourné de son véritable objet firent des femmes du peuple ces terroristes, ces *chevalières du poignard*, ces *tricoteuses* que l'histoire a condamnées, tandis que d'autres en trop grand nombre cédèrent à la folie de réagir par la liberté des mœurs contre l'oppression politique des partis.

Condorcet, il est vrai, n'en revendiqua pas moins l'égalité politique de la femme, mais ce fut sans succès, et des écrivains plus obscurs, injustement oubliés aujourd'hui, ont eu d'autant plus de mérite à formuler dès alors ces deux principes irréfragables : le droit égal des deux sexes à l'instruction, et le même droit à l'indépendance économique.

Qui connaît aujourd'hui l'opuscule extrêmement curieux du citoyen Theremin : *De la condition des femmes dans les Républiques* (Paris, 1799)? Il serait presque digne pourtant d'être remis au jour tant il répond aux préoccupations qui nous assiègent au sujet de la fonction sociale de la femme. Vous y trouverez par exemple des propo-

sitions telles que celles-ci pour justifier son activité professionnelle : « Les femmes doivent exercer, pour le bien de la famille politique tout comme pour celui de la famille domestique, les facultés morales qu'elles ont reçues de la nature ; il doit être assuré à celles qui travaillent pour subsister des moyens de vivre d'un travail modéré par des lois qui favorisent et encouragent leur industrie... Ce qu'il y a de plus pressant aujourd'hui, c'est de pourvoir aux besoins et aux mœurs des individus féminins de cette dernière classe, *dont le nombre se trouve excéder la proportion ordinaire.* » — « Les faveurs de l'amour n'auront tout leur prix que lorsqu'elles ne seront plus le prix de l'*entretien physique... Le prix d'une femme, c'est un homme, et il n'y a rien au monde qui puisse servir d'équivalent dans ce marché.* » Ce clairvoyant apôtre réclamait déjà le droit à l'instruction égale ou équivalente, et disait à l'Etat : « Fondez pour un nombre donné de départements un Saint-Cyr républicain, que vous doterez convenablement, et vous verrez sortir de cette pépinière de républicanisme, de mœurs, de talents, de vertus, et pourquoi pas aussi de beauté, l'honneur, la gloire et le charme de la France. » Le publiciste concluait : « Voulez-vous faire adorer la Patrie ? que les femmes soient les Prêtresses de cette Divinité, et vous verrez combien elle aura d'adorateurs !... Voulez-vous inspirer aux

femmes des affections nationales et patriotiques, sortez-les de la maison privée pour les produire aux regards de la nation, et pour étendre leur activité et leur influence à la prospérité générale. »

Les réactions successives du XIXe siècle firent litière de ces idées. La femme rentra dans son effacement traditionnel et n'en sortit que sous la troisième République. La lutte pour l'existence, la conscience de sa valeur, l'instinct et le point d'honneur de se dépenser, l'exemple aussi du Nouveau Monde poussèrent la femme dans la lutte économique, la firent entrer en concurrence intellectuelle avec l'homme et l'incitèrent à revendiquer sa participation égale aux droits et aux devoirs de la société politique.

Un tel essor ne pouvait échapper aux illusions dangereuses ni aux écarts fâcheux et il devait, en renforçant dans l'esprit du public les préjugés anciens, y éveiller plus d'appréhensions que d'espérances. On doutait des aptitudes dont se réclamait la femme, on redoutait de son émancipation une révolution dans les mœurs, voire dans l'état social. Un penseur aussi sagace et aussi indépendant que M. Faguet n'écrivait-il pas, il y a vingt ans : « La nation forte, la nation d'avenir sera, parmi les nations, celle où les femmes n'exerceront point de métier, si ce n'est le leur. L'accession des femmes aux emplois masculins

est d'abord le signe, puis devient la cause d'une formidable dégénérescence nationale. »

L'expérience de la présente guerre a démenti ces prévisions pessimistes.

Lisez, pour vous en convaincre, les pages d'une émotion si poignante où M. Combarieu déroule à nos yeux les prodiges d'héroïsme viril et d'énergie souriante, de ténacité invincible et d'abnégation sublime, de force physique ou nerveuse mise au service de la sollicitude la plus vigilante et la plus ingénieuse, les mille prodiges enfin que depuis près de deux ans les femmes françaises, à quelque croyance et à quelque classe sociale qu'elles appartiennent, ont accomplis avec une plénitude de cœur, une plénitude d'âme qui les égale aux exploits de nos combattants.

Des femmes du monde aux femmes du peuple, des œuvres religieuses aux œuvres laïques, partout le même zèle enthousiaste, la même ferveur patriotique, le même esprit d'absolu sacrifice, simple et délicat, gracieux et profond. La jeune fille se dévoue jusqu'à la mort avec le naturel, l'aisance et le charme qu'elle mettait en temps de paix dans les actes les plus simples de la vie. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est le tact avec lequel elle a su se plier aux situations les plus délicates, nouer par exemple et entretenir des rapports de marraine à filleul avec des inconnus,

toute jeune se montrer une grande sœur et donnant un sens tout neuf à la *fraternité* de notre devise républicaine, préparer pour l'avenir cette heureuse et féconde harmonie des esprits et des cœurs à laquelle nous aspirons tous en France.

Toutes ces vertus surgies de l'épreuve se sont encore solidifiées par la durée. Rien n'est plus vrai que cette réflexion de M. Combarieu : « La prolongation de la guerre inspire aux volontés une persistance dans l'effort qui dépasse la durée d'une crise et crée pour longtemps des habitudes d'activité sérieuse. »

N'est-ce pas toute une révélation qui s'est opérée à la face du monde, une illumination du fond merveilleux et caché des aptitudes morales et intellectuelles, professionnelles et sociales, des aptitudes énergétiques et physiques de la femme, si bien que M. Combarieu a pu dire avec une parfaite justesse : « Certains faits rendent indécise la limite qu'une opinion traditionnelle et contestable a voulu voir entre la « faiblesse du sexe » et la force virile. »

Du même coup, la question féministe a changé totalement d'aspect. Elle s'est, pourrait-on dire, retournée. Il n'y a plus à parler de revendications de droits par la femme, de réforme de sa condition dans son intérêt propre, mais d'utilisation des forces dont elle est dépositaire ou détentrice,

de réforme de sa condition dans l'intérêt de la société tout entière.

N'hésitons pas à le dire. La femme elle-même n'avait pas toujours su prendre de ses devoirs futurs envers la société la conscience claire et vive qu'a fait naître en elle l'accomplissement de ses devoirs présents. Ce n'est pas seulement aux yeux des autres, c'est à ses propres yeux que la vraie femme est apparue. Elle est devenue elle-même plus que jamais elle ne l'avait été.

Jusque-là, pour sortir de son infériorité légale, s'assurer le champ légitime de son activité, laisser prendre à son esprit toute son envolée, n'était-ce pas la place même de l'homme qu'elle avait enviée, qu'elle avait eu l'ambition de conquérir ? Opposer égoïsme à égoïsme, indépendance à indépendance, se modeler sur l'élément masculin, pour mieux triompher de lui dans la lutte engagée, tel semblait l'objectif. Et que devenait alors la coopération nécessaire des deux sexes, qu'allaient devenir et la famille et le mariage et toutes les qualités natives et acquises de l'âme féminine ?

C'est tout cela qui a été ressaisi dans l'horrible mêlée humaine. A mesure que la guerre étrangère faisait rage, la lutte entre les deux sexes se changeait en une alliance, une association d'efforts, une intimité patriotique de plus en plus confiante, étroite et solide. Dans tous les domaines, jusque dans le domaine sentimental, un revirement

profond s'est opéré. Le devoir de demain sera d'en tirer une moisson féconde dans l'intérêt de la patrie française, et pour cette fin de mettre les institutions et les mœurs en harmonie avec lui.

Que le littérateur d'abord comprenne mieux sa mission sociale et s'inspire davantage de sa dignité. Qu'on nous débarrasse de cet éternel thème d'amour qui a faussé l'imagination des deux sexes, quand il ne l'a pas corrompue, qui a énervé les activités salutaires et nobles, qui a fait de la femme une créature factice.

Puis abordons résolument le double problème de la fonction de la femme, soit à l'intérieur, soit en dehors de la famille, et de l'éducation la plus propre à en assurer le parfait exercice. Des solutions que ce problème recevra, la place de la femme dans l'Etat sera la résultante logique. La complexité, toutefois, en est trop grande pour que je puisse faire autre chose ici que de marquer par quelques traits les conditions nouvelles où va s'exercer l'activité professionnelle de la femme, et d'insister sur la refonte nécessaire de l'enseignement féminin que M. Combarieu a si finement mise en évidence.

***

Un effet évident de la guerre est la rupture d'équilibre qu'elle a produite entre les deux sexes, et à des points de vue très divers. Elle a diminué

dans une forte proportion le nombre et la *valeur* des travailleurs masculins, elle a réduit pour la femme les chances de nuptialité, elle a affaibli la contribution masculine à l'entretien de la famille.

Des vides énormes se sont creusés dans les rangs des hommes d'énergie et d'intelligence, de capacité et de savoir, et c'est aux femmes que dès la guerre il a fallu recourir pour les combler. Elles ont répondu à la confiance, quelque peu forcée d'abord, qu'on avait mise en elles. C'est ainsi que dans l'enseignement secondaire des milliers d'universitaires sont suppléés par un personnel féminin auquel un professeur de lycée rendait récemment le témoignage, qu'il a « apporté à sa tâche une bonne volonté, une ardeur et une compétence, auxquelles il eût bien fallu rendre justice, lors même que l'on n'eût accepté sa collaboration que comme une *nécessité de guerre* » (1).

L'expérience a tourné aussi favorablement dans d'autres carrières réservées jusqu'ici aux hommes, dans les administrations publiques, les banques, les assurances, les bibliothèques, etc., et il fut prouvé par là jusqu'à l'évidence qu'en maintenant la femme dans ces fonctions on pourvoira avan-

(1) M. Paul Mieille, professeur au Lycée de Tarbes (*La Revue*, 1er-15 février 1916).

tageusement à leur service en même temps qu'on rendra disponible le travail masculin pour les professions qui peuvent plus difficilement s'en passer.

A cette raison d'un accroissement de l'activité professionnelle de la femme s'en ajoute une autre non moins impérieuse, l'obligation où vont se trouver tant de veuves ou d'orphelins de soldats morts au champ d'honneur, et aussi de femmes de blessés ou de mutilés, de se procurer par leur travail personnel les ressources indispensables pour subsister elles-mêmes et pourvoir à la subsistance des leurs.

Et ce n'est pas tout. Le nombre des épouseurs a diminué comme celui des travailleurs. « Toute balle, a-t-on dit, qui frappe un conscrit au front coiffe en même temps une jeune fille du bonnet de Sainte-Catherine » (1). Mais il dépend encore de la jeune fille qu'il n'en soit pas ainsi. Avant la guerre le nombre des célibataires adultes femmes dépassait déjà d'environ 300.000 celui des célibataires hommes, et ce chiffre va grossir dans une proportion très forte. Par contre, la nuptialité offrait alors une marge énorme, puisque les célibataires adultes des deux sexes représentaient ensemble (sans parler des veufs) près du quart de la

(1) M. Arthur Girault (*Revue d'économie politique*, 7 décembre 1915).

population totale. C'est cette marge qui doit tourner au profit du mariage, et que la jeune fille pourra y faire tourner en s'assurant par une carrière lucrative soit une dot, soit une source permanente de revenus.

La proportion des femmes dans la population active de la France, très forte déjà lors des derniers recensements (1), ne peut donc manquer de s'accroître et d'augmenter l'importance comme d'aggraver la difficulté du problème de l'éducation féminine.

Le lecteur verra plus loin les réformes qu'avec sa grande compétence et son autorité M. Combarieu suggère pour l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur. Il me sera permis d'y joindre quelques idées personnelles, mûries de longue date et confirmées dans mon esprit par les vicissitudes que depuis une dizaine d'années l'enseignement des jeunes filles a subies, les fluctuations qu'il a éprouvées.

***

Deux tendances se sont trouvées aux prises et se sont disputé le terrain scolaire. L'une visait à l'égalité d'instruction des deux sexes, l'autre

(1) Elle représentait, en 1906, 39 o/o, avec 7.693.000 femmes (soit presque la moitié des femmes adultes).

plaçait en tête la vocation maternelle ou matriarcale de la femme. La première reçoit manifestement une force croissante du rôle départi à la femme par la guerre et des qualités qu'elle y a déployées, mais toutes deux sont justifiées et c'est dans la difficulté de leur conciliation que réside le problème de l'enseignement futur.

Quelle que soit la destinée prévue d'une jeune fille, carrière professionnelle ou direction d'un intérieur, sa vocation naturelle et essentielle sera demain comme hier la maternité. Toutes doivent donc recevoir une instruction, une éducation spéciale en vue de ce rôle qui prime tous les autres, et c'est ce qu'ont admirablement compris les créateurs de notre enseignement secondaire féminin en commémorant sa fondation par une médaille qui porte en exergue : *Virgines futuras virorum matres docet*.

Mais, comme l'a dit Madame Kergomard, la maternité n'est pas seulement matérielle, elle est intellectuelle aussi. Elle appelle, à ce double égard, la sollicitude de l'éducateur. A la maternité intellectuelle correspond l'instruction proprement dite, à la maternité matérielle l'enseignement ménager ou domestique. Mère ici veut dire nécessairement épouse et mère. L'enseignement qu'il s'agit de lui donner doit comprendre tout ce qui lui est nécessaire ou utile à connaître pour tenir son ménage et élever ses enfants.

Toutefois on a dû se convaincre que ce n'était là qu'une base ou un point de départ, que sur cette base devaient se fonder ou que de ce point initial devaient partir des disciplines divergentes : l'enseignement professionnel d'une part, de l'autre la haute culture, soit de « luxe », soit de carrière libérale. Ce n'est que graduellement et sous la poussée de l'évolution sociale que ces visées, en partie contradictoires, ont pénétré dans l'enseignement des jeunes filles et lui ont imprimé ce caractère ambigu ou hybride dont, à juste titre, on s'est plaint et dont les inconvénients ne feraient qu'empirer dans les conditions présentes si par une refonte rationnelle il n'y était porté remède.

M. Combarieu a fait ressortir l'incohérence du système actuel par sa spirituelle mise en scène d'une bachelière. Il nous apprend qu'il y a eu à Paris, en 1913, 436 candidates aux divers baccalauréats, et 535 en 1915. Or la plupart, à n'en pas douter, ressemblent à des voyageurs de chemin de fer dont le train s'arrêterait en plein champ, ou même au bord d'un fleuve qu'il leur faudrait passer à la bonne fortune. Ce qui explique que la Sorbonne elle-même ait dû construire un pont à leur usage.

Il n'est point difficile de voir que la pierre angulaire qu'il faudra reprendre en sous-œuvre est la primauté d'une culture purement désinté-

ressée, à laquelle s'accordent de moins en moins les soucis d'avenir et les aspirations intellectuelles d'une grande partie de la jeunesse féminine. De là sont nés les principaux reproches adressés à notre enseignement secondaire : la profondeur sacrifiée au brillant, l'absence de l'affinement et de la discipline intellectuelle que procure le *latin*, la solution de continuité entre l'enseignement des lycées et l'enseignement supérieur ou l'agrégation, le manque de valeur, presque la vileté du diplôme d'études.

Qu'a-t-il été fait pour parer à ces maux ou pour pallier ces vices? On n'a pas seulement rapiécé, on a rapiéceté. Les compléments, les annexes, les accessoires pratiques ont mis en échec le principe théorique, et c'est à eux que la faveur est allée. Dès avant la guerre donc, la refonte, qui va devenir de plus en plus urgente, s'imposait déjà, et l'on pouvait entrevoir, à la lumière des résultats, dans quel esprit elle devait être conçue et réalisée. Peut-être le voyons-nous plus clairement encore aujourd'hui.

Pour l'enseignement primaire et primaire supérieur, l'accord sera relativement aisé. Il conviendra en tout cas de développer les écoles professionnelles, en les diversifiant selon les régions, et sans doute reconnaîtra-t-on la nécessité d'une sorte de Conservatoire des arts et des métiers de la femme.

Je n'irai pas jusqu'à m'associer aux vœux des congrès et associations féministes qui voudraient égaliser et même identifier l'enseignement des garçons et des filles (1).

Par contre, j'estime qu'il y a de grands avantages à attendre d'un sérieux et persévérant effort de rapprocher et d'harmoniser les deux enseignements, non seulement par la voie des programmes et de leurs sanctions, mais par une coéducation largement entendue et par une coopération égale dans le professorat : d'une part donc classes mixtes, de l'autre agrégation commune, emploi des professeurs femmes dans les lycées de garçons, des professeurs hommes dans les lycées de filles, accès enfin des femmes aux chaires des universités tout aussi bien que des amphithéâtres ou des laboratoires.

Telles m'apparaissent les idées directrices qui devraient, en ménageant les transitions néces-

(1) Je songe, par exemple, à ce vœu émis en 1913 par le dixième Congrès international des femmes. « Qu'à tous les degrés, l'enseignement soit donné dans les mêmes conditions et avec les mêmes programmes aux garçons et aux filles. » Il y a quelques jours à peine (20 avril 1916), le *Congrès de l'Union française pour le suffrage des femmes* semble s'être rallié à la demande qu'avait formulée en ces termes la Fédération des associations de parents et d'élèves (Lyon 1914) : « Qu'on applique le même programme dans les lycées de filles que dans ceux des garçons et qu'un baccalauréat final confère les mêmes droits qu'à ceux-ci. »

saires, présider à la refonte de l'enseignement du point de vue égalitaire. A une condition toutefois, c'est qu'elles se combinent avec les exigences impérieuses de la vocation maternelle et familiale de la femme, comme avec son droit évident à la haute culture désintéressée de l'esprit.

Je me figure en conséquence que jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans un enseignement libéral, comprenant le latin comme gymnastique intellectuelle et l'enseignement ménager comme dépendance, devrait être *commun* à toutes les élèves de nos lycées de jeunes filles. Après quoi celles qui se destinent aux professions libérales, à l'agrégation et à l'enseignement supérieur, recevraient la même instruction que les jeunes gens qui poursuivent les mêmes buts, et cela de préférence dans des classes mixtes ou « épicènes ». Et je persiste à croire, ainsi que j'ai cherché à le prouver il y a plus de vingt ans, en présentant au public l'œuvre capitale de M. Liard, que la meilleure sanction de ces études pour les garçons comme pour les filles devrait être un *diplôme d'études classiques* substitué au baccalauréat (1).

Quant à la grande masse des jeunes filles qui s'en tiendront à une instruction spécialement

(1) *Revue internationale de l'Enseignement supérieur*, 15 juin 1895, p. 527 et suiv.

féminine (après l'âge où se termine l'enseignement commun à toutes, dont j'ai parlé), je concevrais celle-ci sous une double forme : la haute culture littéraire et esthétique pour les unes, la culture des sciences techniques et appliquées pour les autres, en vue notamment des carrières industrielles et commerciales.

Les deux branches ou sections se réuniraient dans un enseignement collectif, portant d'une part sur l'*économie* domestique supérieure, dans le plein sens du terme de *science domestique* (pédagogie, puériculture, hygiène, etc.), d'autre part sur l'action sociale de la femme, ses devoirs dans la lutte contre les fléaux actuels, l'alcoolisme, la tuberculose, la dépopulation, ses devoirs d'assistance et de charité, de soins aux malades et aux blessés, etc.

Nous revenons ici sur le champ même où la femme vient de révéler sa maîtrise et où elle devra l'affirmer de plus en plus. Dans l'ensemble, ne l'oublions pas, la refonte de l'enseignement féminin est en indissoluble rapport avec la renaissance dont la femme doit être une des meilleures ouvrières et dont elle a prouvé sa capacité à l'être. Elle s'est par sa conduite durant la guerre élevée à un rang social dont rien désormais ne devra plus la faire déchoir. En personnifiant avec un merveilleux éclat l'esprit de sacrifice dans ce qu'il a de plus sublime, en se dévouant,

corps et âme, sans réserve, sans arrière-pensée, au salut et à la grandeur de la patrie, la femme française a fait sienne la vertu civique par excellence, et conquis de haute lutte le droit de cité.

JACQUES FLACH,
de l'Institut.

J'étais loin de penser en écrivant les lignes qui précèdent qu'il me faudrait y ajouter un adieu à celui qui m'avait demandé de présenter son livre au public. Eloigné de Paris depuis quelques semaines, j'éprouve une douloureuse surprise à apprendre la mort subite, en pleine vigueur intellectuelle, de l'homme de grand mérite et de talent qu'était M. Combarieu. Il n'aura donc pas vu paraître ce livre où il avait mis toute son âme généreuse et par lequel il avait l'ardent espoir de servir une double cause patriotique qui lui était profondément chère, l'union étroite et permanente de tous les Français et la participation de plus en plus éclairée et large des femmes françaises à l'œuvre nationale.

J. F.

Les Fougères, Giromagny (Territoire de Belfort).
21 juillet 1916.

LES JEUNES FILLES FRANÇAISES
ET LA GUERRE

I. — DANS LES LYCÉES, COLLÈGES ET ÉCOLES DE L'ÉTAT

Impressions d'ensemble. — Les devoirs de la jeune fille en temps de guerre. — Sur le passage et sous la menace des Barbares. — Le lycée de Reims et la région de l'Académie de Paris. — Transformation des locaux, des esprits, des activités. — Les classes en temps de guerre. — Contributions diverses des jeunes filles aux œuvres de guerre pendant les six premiers mois. — Les marraines, d'après les lettres de remerciements écrites par les soldats. — A Nancy ; les jeunes filles au champ d'honneur. — Un lycée du Sud-Ouest. — L'Ecole normale de Sèvres. — L'enseignement primaire à Paris et dans la banlieue. — Le VIII[e] et le IX[e] arrondissements. — L'Ecole normale de Fontenay. — L'école d'art appliqué de la rue Duperré.

Quelles heures tragiques ! et quels deuils autour de nous !... Mais quelle lumière de beauté morale au-dessus des horreurs de la guerre ! Chez nos soldats, quelle prodigalité d'héroïsme ! Dans tout le pays, quelle floraison d'œuvres de bienfaisance et de dévouements fraternels !

La Furie qui, une torche en main, survole l'Europe, ne déchaîne pas seulement l'épouvante des tueries, des incendies et des crimes : chez nous, son souffle terrible a balayé tous les sentiments mauvais et assaini l'atmosphère.

Les jeunes, dans le drame que nous vivons, sont admirables; leur patriotisme est si pur, leur notion du devoir si nette et si dégagée de l'égoïsme, que les vieux, pour bien faire, n'auraient qu'à se montrer leurs élèves. Et dans cette transfiguration de la vie sociale où l'honneur est partout, la femme française apparaît avec une gravité de pensée et d'attitude dont *notre* frivolité la croyait incapable.

Si jamais l'occasion fut propice à une thèse de concorde fondée sur l'observation, c'est maintenant. L'idée de Patrie rapproche chaque jour ceux que les dogmes religieux, la politique, d'autres causes moins avouables avaient désunis; elle ramène les rivalités de la veille à des rencontres de sentiments, de formules et de personnes, à des harmonies de volonté et de foi, à des parallélismes de gestes. Et chercher sincèrement la concorde, c'est déjà l'avoir trouvée. Comment se défendre de certaines réflexions devant un tel spectacle?

L'enseignement des jeunes filles, dont nous parlerons d'abord, compte pour peu de chose quand la Patrie est en danger. Mais il se rattache

à de graves questions que les circonstances imposent dès maintenant à tous les esprits ayant le souci de l'avenir. L'école était, il n'y a pas longtemps, un champ de bataille pour les partis : elle peut être aujourd'hui un lieu d'entente pour tous les honnêtes gens; et c'est un des domaines où doit être préparé le renouvellement intégral qui, nous l'espérons, suivra les dures leçons de la guerre.

De toute façon, les jeunes filles mériteront de n'être pas oubliées par l'Histoire générale. Elles ont contribué, comme les garçons, à montrer que l'enthousiasme pour le droit est un des privilèges de notre race. Il faut dire ce qu'elles ont fait, non pour amuser quelques amours-propres, mais pour fixer de beaux exemples. Elles se sont montrées plus actives que les filandières de jadis travaillant pour la rançon de Du Guesclin. C'est à la Jeunesse, si souvent digne du titre d'éducatrice, que nous voulons ici rendre hommage. Il y a sans doute sur le front, face à l'ennemi, et à l'arrière, au chevet des blessés, des hommes et des femmes qui, malgré leurs cheveux blancs, sont d'excellents serviteurs du pays; mais ceux-là, bien qu'ils aient deux ou trois fois vingt ans, ne nous gênent pas pour dire que la Jeunesse est en ce moment notre meilleur modèle; nous les classerions volontiers parmi les jeunes : ils ont conservé, avec la force physique, cette droiture

des beaux instincts et cette ingénuité du cœur qui, chez les âmes d'élite, ne sont pas altérés par les années.

Quels sont les devoirs d'une jeune fille en temps de guerre ?

Ils dépendent de l'âge, des aptitudes physiques, du degré d'instruction, des besoins observés et des occasions : ils varient, dans la famille, selon les ressources et la volonté des parents, à l'école suivant la direction donnée aux esprits, dans le monde suivant les circonstances. Ils peuvent avoir pour objet les combattants — soldats valides, soldats blessés, soldats prisonniers — ou les non-combattants (réfugiés, orphelins, indigents, chômeurs). Ils peuvent être d'assistance matérielle, ou d'assistance morale. Les misères constatées en déterminent la nature ; la générosité du cœur en fixe l'étendue ; l'ingéniosité leur donne les formes les plus touchantes. Ils ont leur place partout où la guerre a une répercussion. Tout ce qu'on pourrait dire sur ce thème se ramène à la grande règle de la morale : *se libérer de l'égoïsme et de ses tyrannies multiples*, se rendre utile, faire quelque chose, chacun selon ses moyens, par désintéressement et esprit de sacrifice ; élargir en soi l'âme individuelle par une participation plus grande à l'âme nationale. Heureusement, il n'y a plus à chercher des théories et à dogmatiser !

« Tous les traités de morale, écrit Me Henri-

Robert (1), sont à refaire ». Non; ils restent l'honneur de l'esprit humain qui, peu à peu, au cours d'une lente évolution, a créé la morale comme il a créé l'art et la science. Mais ils n'ont plus la même autorité. Le livre, substitut de la vie, est devenu inutile pour préciser la notion du devoir; l'exemple est plus beau que le précepte, et l'action plus démonstrative que la leçon.

Aujourd'hui, le meilleur traité de morale pourrait prendre la forme du récit.

*
* *

Le 8 septembre 1914, au moment où, d'habitude, les directrices de lycées et collèges viennent de regagner leur poste pour recevoir les familles et préparer la rentrée d'octobre, la ligne de front des armées austro-allemandes touchait, à son aile droite, les points les plus rapprochés de Paris qu'elle ait atteints. Elle passait par trois villes où l'enseignement secondaire des jeunes filles est donné : Meaux, Coulommiers, Vitry-le-François. Les établissements situés au nord de l'Académie de Paris — ceux d'Epernay, Châlons, Reims — ont donc vu passer une première fois l'ennemi au moment de l'invasion, et une seconde fois pendant sa fuite après notre victoire de la Marne.

(1) Dans le Bulletin de la *Société de secours aux blessés militaires*, n° 1, avril 1916.

L'Académie de Paris qui comprend neuf départements et s'étend au sud jusqu'à Bourges, est loin d'avoir souffert autant que celle de Lille, encore souillée par la présence des Barbares ; elle a eu cependant ses blessures de guerre.

Le lycée de jeunes filles de Reims a partagé le sort de la ville martyre. Dès le début de la guerre, il avait été réquisitionné pour devenir un hôpital de 300 lits. Le 16 octobre 1914, un paquet de mitraille tombe sur les bâtiments intermédiaires entre l'internat et l'externat : la toiture est défoncée, quelques plafonds crevés. Le 30 novembre, plusieurs obus démolissent une partie de la façade postérieure, un mur intérieur et quelques cloisons de l'infirmerie à la hauteur du premier étage. Depuis, on ne compte plus les bombes reçues. Courageusement, une modeste stagiaire de l'économat est restée dans la maison et la protège de son mieux :

« Ces jours derniers, écrit-elle le 16 avril 1915, nous avons reçu une trentaine d'obus ; les locaux de l'internat faisant face aux batteries ennemies ont été les plus atteints. — Le mardi de l'autre semaine, écrit-elle encore le 28 avril, nous avons eu des incendies autour de nous. Le lendemain (soit, d'après les indications de cette lettre, le mercredi 21 avril) nous avons été réveillées par l'arrivée des bombes incendiaires sur notre lycée. Nous avons pu éteindre aussitôt,

grâce aux seaux et aux baquets que j'avais fait placer dans les couloirs... Depuis, le bombardement a continué avec assez d'intensité ; avant-hier, cinq obus sur le lycée... »

A Epernay, la vie du collège est bouleversée jusqu'en janvier 1915. Le 2 août, l'Union des Femmes de France prend possession des bâtiments et de tout le matériel pour l'installation d'un hôpital : la classe enfantine devient une salle de chirurgie ; la salle de sciences et le laboratoire, une pharmacie ; celles de dessin et de couture, une lingerie ; ainsi du reste. 87 lits sont préparés ; on ne reçoit cependant que deux blessés jusqu'au mois de septembre ; alors, tout est pris par les Allemands, dont l'occupation dure sept jours, du 4 au 11. Pendant cette terrible semaine, les caves et les réserves sont pillées, toutes les couvertures de laine (plus de cent) emportées, tout le linge disposé sur les lits pour les malades disparaît, la maison est salie d'une odieuse façon. Les troupes françaises chassent bientôt l'ennemi. L'autorité militaire reprend alors la totalité des locaux et y organise une ambulance. La directrice se met en quête d'un abri pour ses élèves ; aux obstacles qu'elle rencontre partout, s'ajoute l'isolement de la ville, la voie Meaux-Paris n'étant pas encore réparée. On en est réduit à décider que les classes auront lieu chez les professeurs pouvant

disposer d'une chambre. Le 9 novembre, on se réunit sous un même toit, rue du Commerce, dans une maison où on trouve à peu près l'indispensable ; on y obtient l'éclairage à la fin de décembre seulement.

A Vitry, dès l'occupation de la ville (6 septembre), les Allemands transforment le collège de jeunes filles en Feldlazaret. Les inscriptions trouvées après leur départ indiquaient une utilisation parfaite des lieux et une organisation modèle. De la salle de couture, placée au rez-de-chaussée, ils avaient fait une morgue. Au 1er octobre, la maison est vide, d'une saleté repoussante. Avec la soldatesque envahissante, elle a vu passer son affreux cortège : le typhus, la gangrène, le tétanos, d'autres maladies graves. On commence à désinfecter, non sans avoir eu grand peine à trouver du formol et un appareil, car les quelques commerçants qui sont rentrés n'ont plus rien dans leurs boutiques pillées. Au cours de cette opération, les hommes employés à un premier déblayage, s'arrêtent soudain, refusent de continuer, tant l'odeur est nauséabonde... Dans une cour, sous des carcasses de bœufs, on trouve un cadavre, oublié là, depuis plusieurs jours.

A Coulommiers, le Conseil municipal avait voté, le 25 juillet, les fonds nécessaires à la création d'un collège. La guerre arrête tout. Le local

des cours secondaires, trop petit pour un hôpital, devient, au mois d'août, une garderie de bienfaisance. On reprend les classes en octobre, mais après avoir perdu, pour l'internat, 30 lits réquisitionnés par l'hôpital temporaire de la ville.

Les cours secondaires de Meaux, quittant le séminaire devenu hôpital, se sont transportés dans une ancienne salle, et rouvrent en octobre, à un moment où étaient à peine rentrés les habitants de la ville, évacuée le 2 septembre. A Châlons, les locaux des cours ne sont affectés à aucun service d'armée ou de santé ; mais ils se trouvent dans une région où les familles sont plus ou moins ruinées.

A Beauvais, le lycée est réquisitionné, le 1er août, pour la mobilisation du 11e régiment territorial ; du 4 au 30 août, il devient un hôpital temporaire ; le 12 novembre, il est repris par le service de santé et, depuis ce jour, il abrite, en moyenne, 250 malades ou blessés. Professeurs et élèves se réfugient, rue Gambetta, dans un asile de fortune.

A Pontoise, on avait décidé et on allait commencer la création d'un collège, quand l'agression allemande s'est déchaînée ; la maison des cours secondaires sert d'asile à des réfugiés belges ; du 28 août au 13 octobre, elle est occupée par la troupe.

A Paris, une blessure est visible sur un mur de façade du lycée Racine : elle est due à un éclat de la bombe que lâcha sur la rue de Rome un avion allemand, le 11 octobre 1914. Un seul lycée a été occupé militairement : c'est le lycée Victor Duruy. Dès l'ouverture des hostilités, il est demandé par l'Ambassade de Russie, à la fois pour une distribution de secours aux Russo-Polonais, pour l'organisation d'un ouvroir et pour l'installation de bureaux où sont reçus les enrôlements volontaires. Le 3 septembre, le général Galliéni en prend possession pour les services de son état-major ; aujourd'hui encore, le lycée est partiellement occupé, la plupart des classes s'étant transportées dans des immeubles du voisinage. Grâce à une bonne volonté mutuelle et à un tact exemplaire de part et d'autre, un ordre parfait ne cesse de régner dans cet hôtel Biron où les circonstances réunissent des soldats, des officiers et des jeunes filles.

Les cours des XI^e^ et XX^e^ arrondissements qui ont lieu dans une aile du lycée Voltaire, rue Spinoza, ont partagé la fortune du lycée, transformé, dès le 15 septembre, en hôpital.

A Versailles, dès les premiers jours d'août, tandis que l'autorité militaire occupe l'annexe de la rue Neuve, la Croix-Rouge s'empare de tous les immeubles de l'avenue de Paris ; un peu plus tard, elle cède, au lycée, le rez-de-chaussée et le troi-

sième étage ; puis, aux « maisons d'éducation », le pavillon Eugénie de Guérin : il faut qu'on s'en contente pour les études, après avoir loué, avenue de Paris, une maison acquise par la Chambre des notaires. Tout se passe, d'ailleurs, avec un ordre parfait.

Le collège de Saint-Germain, si brillamment installé depuis peu, s'ouvre à des hôtes qui avaient un double titre à sa sympathie. Le 21 novembre 1914, il recueille une pension de jeunes filles belges, l'Instution Royale de Messines, chassée de Belgique par l'invasion et campée provisoirement à Bailleul :

« Nous n'oublierons jamais, écrit un témoin, cette arrivée lamentable par un des jours les plus froids de l'hiver, à 7 heures du matin. Parties de Bailleul 48 heures auparavant, les pauvres exilées étaient accablées de fatigue, de froid et de faim. Ces quatre-vingt fillettes, âgées de six à dix-sept ans, tenaient toutes à la main un petit paquet contenant ce qu'elles avaient pu emporter de Messines : une couverture, un peu de linge, quelques objets de toilette. Nous avons eu alors une vision de la guerre... Accueillies comme des sœurs malheureuses de nos élèves, les jeunes filles et leurs treize maîtresses ont pris possession des bâtiments de l'internat et de six classes de notre collège où l'on a mis à leur disposition les livres et le matériel qui leur man-

quaient. » — Ces jeunes filles belges étaient doublement de la famille française ! Qu'on se rappelle la phrase burinée par Jules César en tête de ses Commentaires : *Gallia est omnis divisa in partes tres*, quarum unam incolunt Belgæ...

Dans la région sud de l'Académie de Paris, le collège de Vendôme, les cours secondaires de Blois, de Châteaudun et de Provins, n'ont rien eu à changer à leur organisation matérielle ; mais les lycées d'Orléans et de Bourges, les collèges de Dreux, Chartres et Montargis, les cours de Melun, de Fontainebleau, de Romorantin, ont eu la charge et l'honneur de participer, dans la mesure inégale de leurs moyens, à la création des ambulances et des nouveaux hôpitaux.

Aux réquisitions, les directrices cèdent avec un empressement patriotique nuancé de résignation, quelquefois avec un secret déchirement. Elles sont si bien identifiées à leur tâche professionnelle, qu'en abandonnant une partie des lieux où elles dirigent l'éducation des enfants, elles croient déserter le home de leur propre famille. Leur première récompense est de sentir se resserrer entre elles et les fillettes des liens à la fois délicats et forts. Une âme très française crée, en chaque maison, le faisceau des volontés unies pour le bien. De cette solidarité, elles donnent des témoignages émus, presque étonnés : « Nous avons vécu plus près les unes des autres, écrit

l'une d'elles. Je vis avec beaucoup de mes élèves depuis huit et dix ans, et avec plusieurs de mes collaboratrices depuis une vingtaine d'années ; je puis dire que j'étais loin de connaître toute leur valeur morale. Notre vie scolaire a surtout servi à rendre plus conscients des sentiments qui s'éveillaient d'eux-mêmes. Nous avons été profondément émues par la qualité de tendresse du cœur français qui se faisait jour sous une forme nouvelle. C'est un petit coin exquisement délicat et doux dans les pages terribles de cette grandiose Histoire... »

C'est dans la région du nord à laquelle nous ne pouvons penser, après vingt mois de guerre, sans un déchirement, c'est dans ces drames poignants de l'invasion, des bombardements, des exodes précipités ou de la fidélité au poste, qu'il sera surtout intéressant d'observer la jeune fille française. Nous n'y manquerons pas, quand nous aurons à parler des infirmières. En attendant, nous produirons quelques notes sur la partie du Pays qui, sans avoir connu les mêmes souffrances réelles, est solidaire de l'autre et a connu les mêmes angoisses.

* * *

En raison de la guerre, tout se transforme. Et d'abord l'enseignement. Il est conçu et donné en fonction de la guerre. L'histoire, la géographie,

les lectures littéraires, les sujets de compositions écrites, la morale, tout est orienté vers l'idée de patrie et des devoirs patriotiques. Au cours de musique, on ne consent à étudier que le *Chant du Départ*, la *Marseillaise*, les hymnes nationaux des Alliés — ou encore l'admirable *Stabat* à deux voix égales de Pergolèse, dont les paroles font songer à la France auprès de la Belgique, *juxta crucem*. En janvier 1915, j'entre dans une classe dont les élèves ont de dix à douze ans (lycée Jules Ferry). Je demande si on peut réciter quelques morceaux de français. Une charmante fillette vient auprès de moi et, en me regardant bien dans les yeux, avec un accent inoubliable de conviction grave, sans omettre un seul mot, elle me dit ainsi sa leçon :

4e armée, État-Major.

6 septembre 1914, 9 heures.

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du Pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est pas de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis, et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. Signé : JOFFRE.

Cette leçon imprévue est écoutée dans un silence recueilli. Le débit est net, ferme, bien

articulé et produit une émotion intense : sans cabotinage de diction, la voix appuie aux endroits importants, d'abord sur la date, pour faire sentir que c'est une des plus importantes de l'Histoire, puis sur les mots qui, en signalant le péril, demandent aux soldats les résolutions suprêmes. La fillette a une façon volontaire de détacher *Signé : Joffre*, qui eût ravi Legouvé. Point n'est besoin de lui donner des explications et un commentaire! dans son regard, dans son attitude, dans le ton et le mouvement de sa parole, il y a une intelligence des idées et des choses, un charme inexprimable de sincérité qu'on craindrait de gâter en y touchant. Elle sait fort bien que cette victoire de la Marne a sauvé Paris, la France, et quelque chose de plus...

Je demande une autre leçon. Voici ce que j'entends :

Grand Quartier Général, 23 septembre 1915.

Ordre Général n° 43.

Soldats de la République,

Après des mois d'attente qui nous ont permis d'augmenter nos forces et nos ressources tandis que l'adversaire usait les siennes, l'heure est venue d'attaquer pour vaincre et pour ajouter de nouvelles pages de gloire à celles de la Marne et des Flandres, des Vosges et d'Arras

Derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné grâce au labeur des usines de France où vos frères ont, nuit et jour, travaillé pour nous, vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos alliés.

Votre élan sera irrésistible. Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au delà des lignes fortifiées qu'il vous oppose.

Vous ne lui laisserez ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire.

Allez-y de plein cœur, pour la délivrance du sol de la Patrie, pour le triomphe du Droit et de la Liberté ! Signé : JOFFRE.

Même émotion, quand on entend ces paroles tragiques sortir de la bouche d'un enfant...

Ailleurs, j'entre dans une classe dont les élèves ont une quinzaine d'années. Ma profession m'oblige à être curieux. — Quel est ce registre de si joli aspect, que j'aperçois là, parmi des livres d'étude? — La fillette à qui je pose doucement cette question paraît un peu inquiète; un sourire qui me rassure moi-même éclaire son visage, et ses joues se colorent d'une soudaine rougeur. Sur la première page du registre, comme en place d'honneur, est collée la photographie d'un homme au visage jeune et pensif, la poitrine barrée d'une écharpe, l'épée au côté; il est en grand uniforme officiel; tout, dans sa personne, exprime la droiture du caractère, la simplicité, la distinction. On lit au-dessous : « *S. M. Albert I*[er],

roi des Belges, un ami de la France, décoré de la médaille militaire. » Aux feuillets suivants ont été fixées des cartes postales dont le verso fait voir les portraits en médaillons de R. Poincaré, de George V, de Nicolas II, de Pierre Ier, d'autres photographies en buste, celles du général Joffre, de Galliéni, de French, et, moins nette, probablement découpée dans un petit illustré, celle du lieutenant Bruyant, accompagnée de cette légende : « *le premier français décoré pour faits de guerre, août 1914* ». Suivent des croquis de monoplans et biplans allemands (fokker, etrich. gotha, albatros, aviatik, etc.), réunis sans doute au moment où les Parisiens avaient encore besoin d'apprendre à distinguer les avions ennemis et les nôtres. Puis, une série de cartes, dont l'une figure le relief du sol dans la région Est et Nord-Est du bassin de Paris. Aux autres pages du registre-album il y a des découpures de journaux, chacune accompagnée d'une date écrite à la main ; leur ensemble est le commencement d'un livre d'or où sont inscrites les plus belles actions : le général de Castelnau voyant tomber à côté de lui, frappé d'une balle au front, le dernier de ses cinq fils, et maître de sa douleur, continuant à commander ; (à rapprocher, dit, en marge, une note manuscrite, du colonel Lapoukhine, commandant du régiment de la garde à cheval, après la première grande bataille de Galicie) ; la télé-

phoniste d'Etain « qui rappelle, a écrit de sa main la jeune fille, Mlle Dodu en 1870 » ; le lieutenant-colonel Darche défendant Longwy ; les citations à l'ordre de l'armée des sous-lieutenants Viala, de Castelnau, Devic, Picard, Munier, Guillemin, du 4e bataillon de chasseurs, après le combat du 20 août (1914) ; la malice de ce turco qui, ayant capturé un officier allemand plein de morgue, lui fait porter son fourniment et finit, en le ramenant au camp, par le coiffer de sa gamelle. C'est une anthologie héroïque, dans le genre anecdotique d'un *De viris illustribus*. Les héros y sont mentionnés sans préoccupation de classement, au jour le jour : le soldat Bounerne, de Saint-Laurent-les-Mâcon, emportant sous une grêle de balles, en Alsace, son capitaine blessé, malgré les protestations de ce dernier qui défend qu'on s'occupe de lui ; le lieutenant Compagnon, du 10e chasseurs, au combat de Chamblay (14 août) ; le général Leman, refusant (17 août) de rendre Liége, et faisant sauter la place ; les soldats Broussard et Turcot enlevant le drapeau du 28e d'infanterie allemande ; l'odyssée de quatre volontaires de 13 et 14 ans qui, s'étant obstinés à suivre un régiment d'artillerie à son départ de Bourges, finissent par échouer chez un commissaire de police qui les gronde, puis les embrasse ; la mort du lieutenant-colonel Champion, du 2e dragons ; celle du capitaine Jacques, frappé d'une balle qui

lui enfonce sa croix d'honneur dans la poitrine... Dans ce florilège d'épopées grandioses, il y a des épisodes de la guerre aérienne, des duels d'avions, des citations où l'on parle d'un groupe de religieuses de l'ordre Saint-Charles de Nancy, et qui évoquent l'image rapide de prêtres, de vieux grognards, de jeunes allant au feu pour la première fois. Parmi les emprunts découpés dans l'*Officiel*, je relève ces lignes émouvantes :

« *Le général commandant la deuxième armée, cite à l'ordre de l'armée le brigadier Voituret qui, blessé mortellement par un éclat d'obus, a fait preuve d'un courage admirable, criant :* « Vive la France! je meurs pour elle, je suis content! » *A expiré en essayant de chanter la Marseillaise.*

L'album s'arrête à la date du 15 mai 1915.

— Pourquoi, mon enfant, n'avez-vous pas continué ce livre d'or, rempli de si beaux exemples de courage et de patriotisme?

— Il y en avait trop, répond en souriant la jeune fille... Je n'aurais jamais eu assez de place dans mon cahier.

Sur ces faits, entre le professeur, les élèves et le visiteur qui passe, s'engage un entretien où le pédantisme n'oublie pas ses droits. (A quoi bon faire des théories quand la pratique a pris triomphalement les devants? A quoi bon chercher les formules, lorsque, dans une belle lumière d'évidence, on a les choses sous la main?) Les jeunes

filles sont amenées, par des questions adroites, à poser les principes suivants :

« Quand nous ne songeons qu'à nous-mêmes, à nos plaisirs et à nos aises, à notre intérêt présent ou prochain, notre vie est presque animale; l'homme ne commence à devenir un être moral que quand il sort de l'égoïsme pour se dévouer à une idée supérieure ou à un intérêt général. Si ce dévouement est exceptionnel, il produit *une bonne action;* s'il est une habitude, pratiquée sans trop de peine, c'est de l'*honnêteté;* s'il implique de pénibles efforts, c'est de la *vertu;* s'il va jusqu'au sacrifice de la vie joyeusement consenti, c'est de l'*héroïsme*. L'exemple de ces soldats qui tombent au champ d'honneur en criant : « Vive la France! » est donc un des fondements les plus solides de la morale, puisque c'est l'exemple-type, l'exemple sublime du triomphe de la volonté sur l'égoïsme. — Ainsi, conclut la voix maternelle du jeune professeur qui parle, non sans provoquer sur tous les visages de gentils rires approbateurs, la petite fille qui, au goûter, mange son chocolat, fait une chose toute naturelle, mais n'est pas encore une personne morale; elle se distingue à peine du chat qui croque un morceau de sucre. Si elle se prive de son chocolat pour l'envoyer à un soldat, elle fait *une bonne action;* si elle répète chaque jour ce sacrifice, elle devient *vertueuse*. Pour le moment on ne vous en demande pas plus. » Tout cela,

parfaitement compris, provoquant les mouvements d'une joie contenue, qui rayonne : la joie de comprendre, d'avoir une certitude, une foi qui est une force intérieure. — De la morale, on passe tout naturellement à l'esthétique ; les jeunes filles sont persuadées sans peine que le Bien est en même temps le Beau. Qu'y a-t-il, dans les *Vies* de Plutarque, de plus beau que la mort d'Eugène Jacquet, le citoyen de Lille qui, au moment d'être exécuté par les Allemands, ne veut pas de bandeau sur ses yeux et tombe, les mains libres, après avoir crié : *Vive la France! Vive la République!* N'est-ce pas dans le théâtre de Corneille qu'on trouve des traits semblables ? — Est-il exact de dire que Corneille a peint les hommes « tels qu'ils devraient être » ? Ne serait-il pas plus exact de dire qu'il a peint les Français tels qu'ils sont?...

M. Liard, chef de l'Académie, dirige et encourage ces jeunes enthousiasmes. Sa première circulaire (19 octobre 1914) « recommande aux professeurs de lire, et, s'il y a lieu, de commenter brièvement aux élèves celles des citations à l'ordre du jour qui leur paraîtront les plus belles ». On avait devancé ses instructions. Il envoie comme sujet de leçon (mars 1915) un article de Wythe Williams, correspondant du *New-York Times*, sur « l'humanité » de l'armée française et les rapports affectueux entre officiers et soldats.

Aux professeurs de l'Académie de Paris, il prescrit (26 octobre) « d'exposer et de commenter, s'ils ne l'ont déjà fait, l'exécution de Miss Edith Cavell par les Allemands, à Bruxelles ». Il signale les diverses « journées » consacrées aux œuvres de guerre, l'arrivée des malheureux enfants serbes, privés de toute ressource ; il écrit une circulaire spéciale pour attirer l'attention sur ce passage du discours prononcé le 14 novembre par M. Th. Ribot : « Ce qu'il faut dire au pays, c'est qu'à cette heure l'égoïsme n'est pas seulement une lâcheté, une sorte de trahison, mais qu'il est la pire des imprévoyances. Que deviendraient ces réserves (d'argent) si la France était vaincue? Elles seraient la rançon de la défaite au lieu d'être le prix de la victoire. » Il organise, avec des statuts qui ont été adoptés dans tous les départements, l'œuvre des *Pupilles de l'école*, si prospère aujourd'hui...

***

La vie intérieure des lycées s'est transformée comme les études. La charité prend, comme d'habitude, la forme collective, mais avec beaucoup plus d'ampleur, de façon à élargir la vie et la personnalité de chaque établissement. Il s'agissait de constituer des caisses de secours et de se rendre utile. L'action bienfaisante des jeunes filles n'a pas eu besoin d'un aiguillon, mais presque

d'un frein, puisqu'elle a provoqué une intervention du ministre de la Guerre songeant à interposer entre les soldats du front et leurs bienfaitrices un commencement de service public. Elle s'est étendue aux combattants, aux blessés, aux malheureuses femmes qui, n'ayant pas droit aux allocations, étaient privées de leur emploi dans les usines et risquaient d'être exploitées ailleurs (1). Un premier faisceau de bonnes volontés est d'abord formé par le personnel des lycées, des collèges, des cours secondaires. Les professeurs donnent l'exemple en versant une partie de leur traitement (1/30 chaque mois); telle maîtresse abandonne le produit intégral de ses leçons particulières (lycée de Versailles): telle autre donne gratuitement les répétitions dont les élèves faibles peuvent avoir besoin... Puis, interviennent les Associations d'anciennes élèves: celle

(1) Dans une conférence qui a été publiée, M. le sénateur Herriot a cité le fait suivant pour montrer combien la situation des ouvrières est intéressante. Pour un des ouvroirs créés à Lyon, M. Herriot obtient la fourniture de cent pantalons de soldats à finir. Le travail terminé et accepté, la somme à toucher s'élève à 30 francs. Mais l'entrepreneur relève 24 francs de malfaçons; et il réclame 9 fr. 50 pour le fil. Bref, au lieu de recevoir 30 francs, il faut lui payer 3 fr. 50!... Si un tel règlement de comptes a pu être présenté au maire d'une grande ville comme Lyon, on devine jusqu'où peut aller l'exploitation des malheureuses ouvrières quand elles sont livrées à elles-mêmes. De là, les deux objets principaux de la bienfaisance: les envois au front et les ouvroirs.

du lycée Fénelon verse 1.000 francs ; les autres apportent leur contribution suivant leurs ressources. Des concours précieux sont fournis par les familles ou l'initiative d'amis dévoués (celle, par exemple, de Mme Jules Ferry, si bonne pour le lycée qui porte son nom). Les rapports avec l'autorité municipale deviennent très fréquents. Un lien s'établit entre la charité des jeunes filles et celle des garçons : le lycée Fénelon est associé à Louis-le-Grand, à Saint-Louis et à Montaigne ; le lycée Victor Hugo à Charlemagne et Henri IV ; le lycée Molière à Janson ; le lycée Jules Ferry à Carnot et au petit Condorcet ; le lycée Lamartine à Rollin ; les cours du XVe arrondissement à Buffon ; le lycée Racine à Condorcet et à Chaptal. Rien d'uniforme et de rigide, d'ailleurs, dans l'organisation. Ici, on est subventionné par le Secours National, grand régulateur de la bienfaisance française ; là, au contraire, on apporte de l'argent au Secours National et on le subventionne.

Un lycée possède-t-il deux parloirs ? L'un devient une salle de cours où l'on fait des leçons sur les pansements ; l'autre un atelier où on taille, on coud, on assemble. Les élèves qui, presque toutes, ont un père ou un oncle sur les champs de bataille, savent que l'heure est grave, et elles s'ingénient : elles ne se contentent pas d'alimenter, par leur cotisation de chaque semaine, la caisse du

sou des lycées ; quelques-unes apportent spontanément leurs petites économies, l'argent de leurs étrennes au jour de l'an. Elles emploient le temps de leurs récréations à tricoter pour les soldats ; elles donnent volontiers les friandises de leur goûter pour ajouter au paquet qui va être envoyé au front. Elles facilitent la création d'ouvroirs, de cantines maternelles et enfantines, de vestiaires pour réfugiés ou convalescents sortant de l'hôpital ; elles entrent dans ces œuvres d'assistance si nombreuses qui sont l'affaire des grandes personnes, mais dont le nom seul éveille, dans l'esprit de la jeune fille, l'idée d'un devoir magnifique à remplir.

Les résultats sont considérables. On ne peut citer ici que quelques exemples. Du 1er octobre 1914 au 30 avril 1915, les modestes *cours* de la rue Spinoza, moins importants qu'un lycée, donnent : 70 tricots, 33 gilets de flanelle, 306 caleçons, 40 ceintures de flanelle, 190 chemises, 143 paires de chaussettes, 103 passe-montagnes, 88 cache-nez, 90 plastrons, 89 paires de gants, 229 mouchoirs, 104 serviettes, 24 paires de chaussons, 41 savons, 100 ampoules d'iode. Pendant les huit premiers mois de la guerre, le lycée Fénelon habille 160 poupées destinées aux petites Alsaciennes de Dannemarie ; il expédie 880 paquets individuels et paye 6.000 francs de salaires à des femmes préservées du chômage. Le lycée Jules

Ferry confectionne 6.000 objets dont 1.200 paires de chaussettes. Le lycée Molière, en achat d'étoffes ou salaires, paye 5.143 francs et organise une « vente de guerre » qui produit 7.238 fr. D'août à mai, le lycée Victor Hugo a fourni 18.384 fr. 40; ses envois aux soldats ont atteint 2.000 kilogrammes. Impossible de tout dire et de tout dénombrer... Depuis un an, le mouvement est continu et s'amplifie! A la confection des paquets pleins de choses utiles et agréables, les fillettes ont apporté, avec le sens pratique des situations, une délicatesse charmante. Elles ne connaissent pas le destinataire et ne le verront jamais; elles le comblent pourtant de douceurs, selon les habitudes de la famille; elles le soignent avec une tendresse mêlée d'admiration, comme un grand frère aîné. Elles le soignent — et lui écrivent.

Voici en effet le chef-d'œuvre de la pensée féminine. Les petites filles *adoptent* des soldats sans parents ou sans ressources suffisantes. Elles ont des filleuls; aux colis postaux, elles joignent le réconfort d'une correspondance régulière où elles mettent tout leur cœur, tout leur enthousiasme de petites Françaises. Ce titre de « marraine », qui implique une certaine responsabilité, les grandit à leurs propres yeux. La chose est assez délicate; mais tout se passe admirablement. Très souvent, ce n'est pas une élève, mais une classe qui prononce l'adoption. Ainsi en témoigne un petit

chasseur à pied dans sa lettre de remerciements (1) : «... quand je vais dire à ma mère que j'ai 24 marraines, elle me dira : tu n'as pas eu de la misère ! »

D'autres fois, c'est une compagnie, ou une ambulance, qui est adoptée, soit par une classe, soit par une « année » (préparatoire ou secondaire). Les remerciements sont adressés à la Directrice par un officier, un médecin-major, une sœur de charité. Pour les adoptions individuelles, une procédure assez fréquente est indiquée dans cette réponse faite à un garçonnet de dix ans, frère et camarade d'études d'une élève du lycée Jules Ferry ; page que je relis pour la vingtième fois peut-être, toujours avec une insurmontable émotion :

MON CHER PIERROT,

J'ai reçu la charmante lettre dans laquelle tu me demandes le nom d'un soldat de mon régiment dont tu serais le parrain, le petit-frère. Pour combler tes vœux, voici ce que j'ai fait. J'ai demandé à tous mes capitaines de m'indiquer le nom d'un vaillant soldat n'ayant plus de famille; tu lui en tiendras lieu. Puis, j'ai tiré moi-même au sort. L'heureux élu est le soldat B... de la 18e compagnie du 359e, secteur postal 97. Tu n'auras qu'à écrire à ton grand frère qui t'aimera bien. Ton bon petit cœur a compris que ce qu'il y avait de plus triste, pour un soldat, c'est de

(1) Communiquée par le lycée Victor Duruy.

n'avoir plus de papa, de maman, de frère ou de sœur. Tu veux être le frère d'un de mes soldats; tu es ainsi mon fils, car tous les hommes de mon régiment sont mes enfants ! Je t'adopte d'autant plus volontiers que moi aussi, j'avais un bon et beau fils que j'aimais comme t'aime ton papa. Les Allemands me l'ont tué à 20 ans... Il est mort, mon cher fils, pour l'Alsace et la France, comme tu l'aurais fait si tu avais été plus grand et s'il l'avait fallu... Je t'embrasse de tout mon cœur.

Lieutenant-Colonel Bühler. (1)

Nous avons eu entre les mains une centaine de ces lettres. Le lycée Fénelon, à lui seul, en a communiqué 72. Ce n'est qu'un choix. Il convient d'en citer quelques fragments, car, en tant que réponses, elles laissent voir, par transparence, la mentalité qui régnait dans les autres lettres, celles qui ont été écrites par les petites filles.

Le major L... nous donne d'abord cette indication typique : « Les artilleurs à qui j'ai distribué aujourd'hui même les gâteries que vos compagnes et vous leur adressiez, ont été les plus heureux du monde. Je leur ai lu votre lettre, et, sûrement, quelques-uns d'entre eux, *les moins timides*, vous écriront leurs remerciements » (2). Quelques-uns de ces combattants « timides »

(1) Lettre communiquée par le lycée Jules Ferry.
(2) Communiquée par le lycée Jules Ferry.

devant les fillettes, emploient un biais ingénieux et délicat :

Mme la Directrice (du lycée Victor Hugo), mon papa, à la guerre dans le Nord, m'écrit qu'il a reçu le chocolat envoyé par les élèves de votre lycée. Cela lui a fait beaucoup de plaisir, et l'a ému beaucoup, car il a pensé à sa fille... D. B., élève du lycée Racine (1).

Les plus intéressants peut-être, parmi ceux qui s'enhardissent à écrire, sont les enfants du peuple, exempts de toute *littérature*. Dans leur langage que n'aigrit jamais une plainte ou un découragement, tout est franc, naturel, français de cœur, sinon d'orthographe ; c'est de l'or pur !

Aux élèves de cinquième année (2). Mes chères petites sœurs françaises, je suis ému de savoir que vous m'accordez toute votre sympathie, moi, simple canonnier, dont le rôle est bien petit dans cette grande guerre. Maintenant, je vais vous causer un peu de ma vie afin que vous me connaissiez un peu. Enfant de l'Assistance publique, j'ai passé ma jeunesse dans le Morvan, chez des cultivateurs, aussi la conduite des chevaux, ça me connaît. Les Parisiens qui sont nombreux à la section m'appellent « Pégou, l'aviateur », soi-disant parce que je m'appelle Fégou et n'ai peur de rien. Ces bons blagueurs savent bien que je connais la vie des champs, et lorsque nous allons ravitailler les batteries en munitions, ils viennent tous me demander conseil... Vous me dites de vous demander ce que j'ai le

(1) Communiquée par le lycée Victor Hugo.
(2) Communiquée par le lycée Lamartine.

plus besoin. Ce qui est le plus utile à un guerrier, c'est un couteau et un briquet. Dans le civil, j'avais toujours mon couteau de charretier, et mon briquet pour allumer ma pipe...

Du territorial C..., originaire de Sedan :

Mademoiselle (1), c'est avec une grande joie que j'ai reçu votre gentille lettre, car si vous saviez ce que c'est bon, de sentir qu'il y a quelqu'un qui compatit à vous ! Il y a eu sept mois, le 12 mars, que je n'ai pas eu de nouvelles de ma femme et de mes petits garçons, car j'ai deux beaux petits garçons, un de cinq ans et un de dix-huit mois. Je suis ému de la façon charmante qui fait de moi, vieux soldat, votre filleul. Eh bien oui, si vous le permettez, que cette correspondance continue ! A l'avenir, je vous appellerai *chère marraine*. Vous me demandez ce qui nous fait le plus défaut, aux tranchées : c'est le tabac, que nous ne touchons pas régulièrement...

En répondant aux lettres de leurs marraines, tous les territoriaux se montrent touchés aux fibres les plus sensibles du cœur; ils parlent de leurs propres enfants ; ce souvenir, semble-t-il, est pour eux non une cause d'amollissement, mais un réconfort :

Oh ! chère mademoiselle, quand je vois une écriture d'écolière, cela me rappelle mes deux petites filles qui sont, avec leur mère, prisonnières de ces maudits

(1) Lettre communiquée par le lycée Victor Duruy.

boches, car mon malheureux pays, le Pas-de-Calais, est en partie envahi. Lettre datée « des tranchées » (1).

— Je vous embrasse toutes, écrit un autre, comme si j'embrassais ma petite Adrienne.

La lettre suivante, écrite de l'hôpital d'Orléans, le 9 mars, montre quel bien de douceur infinie, et de caractère vraiment humain, peut produire la pensée d'un enfant :

Chère marraine, je viens de recevoir votre belle petite lettre, je reste encore sous l'émotion que m'a causé cette surprise d'entendre mon nom appelé par l'infirmier chargé de la distribution des lettres, car depuis le 1er octobre, je n'ai plus reçu de nouvelles de Roubaix, à part une lettre de la Croix-Rouge de Genève m'annonçant la mort de mon frère tué à Maubeuge le 4 septembre. Je me croyais seul sur la terre et voilà que la Providence m'envoie une marraine ! Je voudrais être un grand écrivain pour vous faire comprendre le bien que vous semez et quelle belle récolte sortira de vos bonnes actions, mais je ne suis qu'un petit mécanicien, et je vous demande toute votre indulgence.

L'auteur de cette lettre dit, *incidemment*, qu'il a eu le mollet gauche emporté par un éclat d'obus, et que dans un mois il espère revenir au front. Il raconte qu'il s'est battu à Dinant, qu'on s'est replié ensuite vers Sézanne :

A la Marne, continue-t-il, nous avons lu l'ordre du jour du général Joffre, dont l'image est certainement devant vos yeux ; et si je puis me permettre de vous

(1) Communiquée par le lycée Jules Ferry.

dire quelque chose, tâchez de l'aimer autant que les soldats, car, pour nous, c'est lui qui a sauvé la Patrie. Vous avez la bonté de me demander s'il ne me manque rien. Hélas! ce que je demande surtout, ce sont des lettres, des longues, avec de belles phrases comme vous savez en faire ; et comme, étant ouvrier, je suivais les cours du soir, si vous pouvez me faire parvenir un petit aide-mémoire de mécanique et d'électricité (genre Dunod et Pinat), je vous en serai reconnaissant... (1).

Lettre admirable, inspirant toute la sympathie dont l'humaine nature est capable! Lettre d'un ouvrier patriote, honnête, désireux de s'instruire, en qui on sent battre le cœur du peuple! Il demande de « longues lettres avec *de belles phrases* ». Ah! nous ne manquons pas d'hommes de talent qui tiennent cet article ; mais il s'agit ici de phrases non destinées au public ou aux journaux, de phrases qui sont des actes, et dont la beauté est faite de sentiments simples, fraternels.

D'un hôpital aussi vient cette lettre charmante et amusante dont je cite seulement le début :

Chère marraine, je vous envoie de mes nouvelles pour vous dire que je suis en bonne santé, mais je ne suis pas guéri de mon pied...

Suivent des détails embrouillés où, avec un calme parfait, une gaucherie et une naïveté d'enfant, le blessé explique pourquoi il lui est

(1) Lettre communiquée par le lycée Victor Duruy.

encore impossible de chausser son pied malade et de marcher sans béquilles.

Les filleuls viennent parfois à Paris, en congé de convalescence. Ils passent quelques jours et prennent leurs repas chez les parents de leurs marraines, où on leur prépare des cadeaux, des surprises ; puis ils repartent pleins de reconnaissance et de courage, L'un d'eux, du 43e d'infanterie, écrit :

Chère Directrice, quand j'ai dit au revoir à Madame A.., j'avais le cœur bien gros. Mais le devoir nous appelle, peut-être dans quelques jours je serais de retour du front et je ferai mon devoir comme auparavant, même encore plus, car maintenant j'ai une seconde famille à défendre, c'est vous tous, et je le ferez de bon cœur. Chère Directrice, je termine en vous disant mille fois merci et je vous chargerai de souhaiter bien des choses à mes petites marraines et aux personnelles du lycée (*sic*) (1).

Si l'on songe aux circonstances où elles furent écrites, ces lettres apparaissent comme d'admirables leçons de calme et de courage. Çà et là, tout en conservant leur naïveté délicieuse, elles sont finement nuancées de courtoisie française. Je ne résiste pas au plaisir de recopier celle-ci (2) :

Ma chère petite amie, j'ai reçu votre lettre du 20 courant dans la tranchée, et je vous certifie que j'ai été

(1) Communiquée par le lycée Victor Duruy.
(2) Communiquée par le lycée Lamartine.

très heureux. Vous me demandez si je fume ; hélas ! oui, que voulez-vous, dans la vie que nous menons ici, de fumer c'est notre grande distraction. Vous me dites aussi, si je manque de quelque chose, de vous le dire, que vous me l'enverrez. En ce moment, ce serait des chaussettes de coton, car pour porter celles de laine, il fait trop chaud. Je suis bien aise de savoir que votre frère ait été pris bon, car je suis certain qu'il fera un vaillant soldat, car vous, vous êtes un bon petit cœur, et lui doit vous ressembler. Dites-lui bien des choses de ma part et surtout qu'il prenne son nouveau métier à cœur, que la récompense est au bout. J'ai toujours de bonnes nouvelles de ma famille. Dernièrement, je leur ai procuré une bien grande joie, ayant été cité à l'ordre du régiment pour ma belle conduite pendant un combat ; et je leur ai envoyé ma citation.

P.-S. — J'ai été voir si je trouvais quelques fleurs ; mais il n'y a presque rien, c'est tout ce que j'ai trouvé : ne regardez pas la fleur, mais le geste. Je les ai cueillies entre les deux lignes.

Beaucoup de lettres ont cet autre post-scriptum : « *Vive la France ! A bas les Boches !* » Pour répondre aux questions qu'on lui a posées, le sergent fourrier F... raconte comment il a eu le « bonheur », pendant la bataille de la Marne, devant la ferme de Nogeon, de prendre le drapeau du 1er bataillon du 36e fusiliers bavarois (1). Un autre, jardinier de son métier, joint à sa lettre de remerciements « quelques ané-

(1) Lettre communiquée par le lycée Fénelon.

mones cueillies dans le bois des Éparges ! » (1). D'Alsace, les élèves d'une école primaire (à Kecken) écrivent :

Nous sommes toutes au comble de la joie ; nous avons reçu, avec les meilleurs vœux de Pâques, de charmants présents de nos petites amies de Paris. Il est certain que nous sommes redevenues enfants de la même Patrie, nous sommes Françaises pour toujours!

Le soldat P..., répondant au nom d'une section de brancardiers, termine un joli billet en citant ce vers de Jean Aicard :

Nous donnerons pour vous un baiser au drapeau.

Ceci, c'est déjà de la littérature ; la signification des mots tend à dépasser celle des actes réels et l'intérêt des formules veut se substituer à celui des choses ; mais c'est une exception !

Philosophes de profession, philosophes qui avez une enseigne, abandonnez un instant les travaux d'école et, tournant vos regards vers les réalités contemporaines, expliquez-nous ce phénomène étonnant, en contradiction avec les instincts les plus vivaces de la nature : d'où vient cette mentalité de nos soldats ?... Au milieu des plus effroyables dangers, d'où vient ce dévouement parfait, ce courage, ce calme devant les perpétuelles menaces de mort, cette modestie de langage et cette simplicité d'attitude après l'ac-

(1) Lettre adressée au collège de Saint-Germain.

tion ? Il y a quelques mois, le ministère de l'Instruction publique lançait une circulaire où, entre autres questions, il demandait comment il conviendrait, après la guerre, d'organiser l'enseignement patriotique.

— Des leçons de patriotisme ? répondit excellemment le proviseur du lycée de Versailles ; mais ce sont nos enfants qui sont prêts à nous en donner !

C'est bien cela. Les *vieux* qui, pendant les vingt dernières années n'ont pas toujours donné l'exemple de la sagesse, sont aujourd'hui les élèves des *jeunes* ; quelques-uns même, et non parmi les moins célèbres, deviennent, hélas ! de mauvais élèves...

La race, les traditions, l'hérédité, le point d'honneur national, corporatif et individuel, le goût des sports difficiles et dangereux, l'émulation, l'ambition, concourent à former l'héroïsme français. Avant tout, il y a une force qui, pour faire rayonner la beauté et la bonté, n'a nul besoin de l'adjuvant de nos idées abstraites et de notre dogmatisme : c'est la Jeunesse ! force spontanée, venue d'une source profonde dont le *sacrum caput* nous échappe et dont la richesse nous confond. Elle anime les soldats, toujours enjoués, et les fillettes, beaucoup plus graves : de part et d'autre, elle est admirable. Il y a, sans doute des héros qui n'ont plus vingt ans. Charles

Bayet — collègue, au Conseil d'Etat, du regretté Collignon — avait passé la soixantaine lorsqu'il prit un engagement volontaire, en 1914, comme il avait fait en 1870. C'est à peu près le cas du peintre Karbowski, de tant d'autres ! Je crois qu'en dépit de l'âge et de l'expérience, de tels hommes avaient su garder en eux, avec la droiture de l'esprit, la jeunesse du cœur. En somme, c'est toujours à la Jeunesse, à *Elle* qu'il faut rendre hommage ! à *Elle* qui est la force, le charme souverain !

***

Dès le mois d'août 1914, Nancy fut exposé aux mêmes graves dangers que Paris. Au début des hostilités, le lycée Jeanne d'Arc avait été transformé en hôpital ; en s'adjoignant l'Ecole forestière, il eut un maximum de 287 lits ; en six mois, il recueillit 483 soldats. Dans la nuit du 22 au 23 août, l'ennemi venait d'occuper Lunéville. L'ordre est donné, à 9 h. 30 du soir, d'évacuer ; opération difficile, que dirige avec un personnel réduit une directrice vaillante, mais opération heureusement inutile, car le lendemain, au lieu des envahisseurs, on voit arriver de nouveaux blessés. Plus sinistre fut la nuit du 9 au 10 septembre. La ville est alors bombardée. On a gardé au lycée-hôpital les grands blessés. Il faut, coûte que coûte, les mettre à l'abri ; avec mille ménagements, on les transporte dans les

caves ; précaution encore inutile, au moins pour la suite, car le lendemain on est délivré de l'angoisse : l'ennemi est tenu en respect, puis refoulé.

Au commencement d'octobre, les jeunes filles font leur rentrée ; elles ont aussitôt une préoccupation : se rendre utiles. Leur contribution est peu de chose, l'armée française s'étendant sur un front de 800 kilomètres ; mais la valeur d'un acte d'amour se mesure à sa sincérité. De brèves lettres, parfois un simple mot parti du cœur, accompagnent des envois de friandises, des paquets de chaussettes (on en a tricoté 340 paires), de moufles et de mitaines (175 paires), de chandails, de passe-montagnes (grosse question : fallait-il les faire avec ou sans ouvertures pour les oreilles ?), etc... Sur la liste des objets confectionnés par les jeunes filles, on lit cette indication : *400 masques contre les gaz asphyxiants*. Il y a mieux. Je me borne à reproduire ici le témoignage du chef de cette Académie d'avant-garde :

« Je ne songe pas seulement, dit M. Ch. Adam (1), à l'héroïsme des hommes, mais aussi à celui des femmes et des jeunes filles. Plusieurs d'entre elles ont été au feu, comme les soldats, et toutes n'en sont pas revenues. Dans un petit village, Anthelupt, l'institutrice, restée à son poste, est tuée

(1) Discours du 12 juillet 1915, au lycée Jeanne d'Arc.

d'un éclat d'obus devant la porte de l'école. A Lunéville, au collège transformé en hôpital, une jeune infirmière de dix-huit ans traverse une cour, pour aller plus vite, au lieu de raser la muraille, pendant qu'on canonne ; elle tombe frappée aussi à mort. A Saint-Dié, une ancienne élève du collège, réfugiée dans une cave lors d'un bombardement, ne peut supporter les pleurs d'un pauvre bébé qu'on avait descendu à la hâte, à peine vêtu, et qui avait froid : il faut qu'elle remonte lui chercher des bas, des chaussons, une couverture. En vain lui recommande-t-on de prendre bien garde, et de rester plutôt à l'abri ; elle est déjà partie : un obus mortel l'atteint dans l'escalier. A Saint-Dié encore, une répétitrice du collège habitait avec sa mère la première maison du faubourg par où arrive l'ennemi ; des Allemands la jettent dehors et l'envoient seule en avant, par les rues, au milieu des balles, avec une lettre qu'elle doit remettre à son adresse ; et surtout qu'elle ne revienne pas seule ! Ne trouvant personne à la mairie, la courageuse jeune fille (sa mère était retenue comme otage) va jusqu'aux domiciles particuliers des destinataires, et traverse pour cela le quartier bombardé aux abords de la gare. Un homme qui braverait de tels dangers passerait pour un héros ; et c'était une de nos répétitrices à peine plus âgée que les grandes élèves. »

On peut comparer à ces vaillantes de l'Est, une de nos compatriotes, Mlle Brives, qui, surprise par la guerre à Bruxelles, où elle dirigeait le cercle Jeanne d'Arc, a donné cette preuve de courage. Grâce à un déguisement, montée sur une charrette de paysans au risque d'être découverte et fusillée, elle traverse les lignes allemandes à plusieurs reprises ; elle entre dans Anvers assiégé, se rend dans les hôpitaux où elle distribue des vivres, des lettres, des médicaments. Au bout de quatre mois, elle est signalée à l'ennemi. Alors, par la Hollande, elle gagne Paris où elle se rend utile en faisant des recherches sur les soldats considérés comme disparus (1).

« Ailleurs, continue M. Adam, ce fut bien pis encore : une maîtresse d'un de nos collèges est faite prisonnière avec environ 200 femmes et enfants du même village, de tout petits enfants. Un matin, on les emmène à la bataille, non pas pour servir d'infirmières, ramasser les blessés et leur donner les premiers soins en arrière des combattants ; mais l'ennemi les pousse en avant pour se faire un rempart de leurs corps, et c'est une façon nouvelle, inventée par les Allemands, de se protéger contre les Français, si toutefois ceux-ci osent tirer en voyant, devant le canon de leurs fusils, des Françaises. — Des femmes, donc,

(1) J'emprunte ces faits au journal *La Française*, numéro du 26 janvier 1916.

ont été au feu, et s'y sont comportées vaillamment. Il faut les entendre raconter simplement, doucement, avec un sourire triste, les dangers de mort qu'elles ont courus : pas un cri de colère ou de haine contre les bourreaux, mais un tranquille mépris, qui est bien la pire condamnation. »

***

Toutes les régions de la France n'ont pas vu passer l'ouragan. Toutes ont senti qu'il passait ; partout on en a souffert et on s'est ingénié à secourir les victimes.

Un professeur anonyme nous fait connaître, dans la région méridionale, un lycée de jeunes filles en temps de guerre (1). Il ne le nomme pas, par des scrupules de convenance très délicats : il croit qu'ailleurs on a fait plus et mieux, et il estime qu'on ose à peine « parler de ses minuscules sacrifices quand on n'est ni Lille, ni Roubaix, ni Armentières, ni Reims, ni même Nancy ». Mais, cédant peut-être à un instinct de coquetterie féminine, ce professeur laisse deviner ce qu'il cache, et ébauche une description qui, sans nous imposer des efforts exagérés, nous permet de comprendre où nous sommes. C'est un lycée qui occupe, en pleine grand'ville, une vaste superficie limitée par quatre énormes bâti-

(1) Voir la *Revue universitaire* de décembre 1914.

ments, avec des suites disparates de parcs, des cours plantées d'arbres dont plusieurs sont à feuille persistante, des jardins, des prairies bien gazonnées où s'ébattent, au moment des récréations, près d'un millier de jeunes filles en tablier rose. Perdues dans ces verdures, quelques classes aux toits rouges semblent y jouer aux cottages. Au moment de la tourmente, quand la pédagogie cède sa place à la guerre, on a beaucoup de peine à s'installer ailleurs, car tous les logements bien distribués de la ville « ont été pris d'assaut par des Parisiens, quelques Belges, des émigrés de l'Est et du Nord »...

Dans cette ruche où le travail reste continu et discipliné, il y a une pensée dominante qui devient une obsession, presque un remords : se rendre utile ! *servir !* Donner quelque chose de son cœur, de sa bourse, de ses forces physiques ! On a peur de n'en pas faire assez. Pour bien attester qu'on est Française, on réclame comme un droit une part au sacrifice commun. Dans les cinq premiers mois, la Directrice a déjà organisé bien des œuvres. En janvier 1915, elle étudie d'autres projets. Elle en préparera, elle en réalisera tant que durera la guerre ; et, la paix signée, elle en préparera encore.

En août et septembre, le lycée crée, avec son mobilier propre, une ambulance de 300 lits. Les élèves, que les vacances n'ont pas dispersées hors

de la ville, cousent des taies d'oreiller, des draps et des chemises, ourlent des serviettes, préparent des bandes. Dès qu'ils arrivent, les blessés sont sous la protection jalouse de toutes celles qui sollicitent l'honneur de les soigner et de les gâter : elles s'improvisent aides-infirmières ; elles viennent servir leur dîner aux malades, écrire leurs lettres, faire leurs commissions, leur apporter des livres et des journaux, apprendre à lire à « Saïd », à « Ali ». En même temps, l'état-major marocain s'est installé dans les parloirs de l'internat ; et le recrutement a pris d'office l'annexe de la maison.

Dès la rentrée, les études sont reprises dans des locaux de fortune ; par les plus petits détails, on sent qu'un esprit nouveau les anime. Presque partout, il y a quelque objet visible ramenant les esprits à l'idée de la guerre et du devoir de solidarité. Ici est exposé un modèle de poche en lustrine avec cette inscription qui est une invite : *modèle militaire adopté pour nos soldats* ; là, un cadre mobile contient les listes de blessés que donne le *Livre d'or* publié par le ministère, quelques notes de journaux intéressantes pour les grandes élèves. On lit le fameux manifeste des « 93 » et les multiples réponses qu'on lui a faites, entre autres celle de l'Académie des Sciences ; on lit des extraits de l'*Officiel* sur la séance du 4 août au Parlement. Aux murs sont accrochées

des cartes où on épingle les petits drapeaux, des aquarelles tirées de *Mon Village* de Hansi, une reproduction de la cathédrale de Reims. En octobre, les élèves donnent 1.800 francs pour acheter la laine des vêtements qu'elles prépareront pour les blessés sortant de l'hôpital. En novembre, à l'occasion de la fête des morts, on donne à développer, dans une composition française, ce vers de V. Hugo :

Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts,

et une fillette de treize ans s'exprime ainsi dans son devoir : « Ces petits amas de terre, bien loin de leur pays, de leur mère, de leurs sœurs et de leurs femmes, c'est plus beau que des tombeaux de marbre. Ce petit képi rouge, sur une croix de bois, c'est plus beau que toutes les fleurs. » Je remarque avec plaisir que les inconvénients de certains modes de la bienfaisance ont été prévus : l'insignifiance de l'acte lorsqu'il est commandé, et ses dangers lorsqu'il se produit avec ostentation. « Un tiroir ouvert est posé sur la plus haute marche de l'escalier qui mène aux petites classes. Au moment de ma visite, je le trouve garni de friandises : trois pommes, une poire, cinq morceaux de sucre, une tablette de chocolat, une banane, un pot de confitures, et enfin, ô mystère ! quatre pastilles soigneusement enveloppées dans du papier de soie, le tout atta-

ché d'une attendrissante faveur bleue. C'est la privation *librement consentie, anonyme, hebdomadaire ou quotidienne, que s'imposent les toutes petites au profit des blessés de leurs trois hôpitaux.* »

L'auteur anonyme de l'article, renonçant à tout dire, conclut ainsi :

Ce qu'on a voulu, c'est que se fixât pour toute leur vie en ces jeunes filles qui seront demain les femmes de France, le terrible enseignement que donnent les dures réalités de la guerre ; et par delà cet enseignement, une ineffaçable leçon de gratitude, de dévouement, d'ardent patriotisme et de généreuse bonté.

***

L'Ecole normale de Sèvres, équivalent féminin de la grande Ecole de la rue d'Ulm, a pour fonction de donner des professeurs à l'enseignement secondaire des jeunes filles. L'importance de ses devoirs était déterminée par celle de son rôle pédagogique.

Dans toutes les régions universitaires, il y a une règle à la fois fondamentale et banale, dont Rabelais et Montaigne ont donné les formules : c'est que le savoir doit être recherché comme un moyen d'arriver à la sagesse, et que, quand il est cultivé comme une fin, il a un vilain nom : le pédantisme. L'Ecole de Sèvres, gardienne officielle des principes, se devait à elle-même de pratiquer cette règle en temps de guerre.

Elle n'y a pas manqué; elle ignore le pédantisme.

Au début de la mobilisation, ses élèves sont aux prises, à la Sorbonne, avec la partie orale d'un examen difficile, qui décidera de leur avenir; au même moment, leur Ecole devient l'hôpital auxiliaire n° 109 (120 lits). Tout en continuant à subir les *épreuves* de l'examen, ces grandes élèves, qui demain seront des professeurs, se donnent à l'installation de l'hôpital « avec une véritable soif d'agir ». Durant ces jours doublement angoissants, les communications entre Paris et Sèvres sont à peu près coupées. On part le matin, de très bonne heure, pour répondre exactement à l'appel du jury; le soir, on rentre comme on peut. Dès le retour, toutes les jeunes filles sont dans l'hôpital. Elles descendent des lits de fer, portent des matelas, installent la lingerie, créent des dispositions ingénieuses; rien ne leur paraît lourd ou difficile. Très vite, l'ambulance prend si bonne tournure, que l'Ecole semble avoir été créée pour elle. Les dons affluent; la salle d'opération reçoit son appareil de radiographie, son ozonateur, tout le matériel nécessaire. Le 7 décembre 1914, l'hôpital, qui avait reçu 82 malades, est transféré dans une autre maison; à l'Ecole, est resté un dispensaire, où, avec quelques blessés du front, étaient pansés tous les matins des auxiliaires employés dans les usines de viande frigorifiée. Des cours de la Croix-Rouge y avaient été orga-

nisés; presque toutes les élèves les ont suivis. Dans la suite, elles auront bien des fois l'occasion d'utiliser les connaissances acquises.

En septembre, les élèves de l'Ecole de Sèvres se dispersent peu à peu. Leurs lettres disent ce qu'elles sont devenues pendant des loisirs de plus de trois mois : lingères, raccommodeuses, institutrices à la place de mobilisés, employées à l'atelier, aux champs, aux asiles de réfugiés. Elles rentrent à Sèvres le 7 décembre. Dès lors, l'étude et le devoir de solidarité sociale se partagent leur temps.

La plupart des gestes de leur bienfaisance sont ceux que nous trouvons partout : adoption de filleuls, secours aux indigents, arbres de Noël, etc... J'en distingue quelques-uns qui leur sont propres. Au cours de chimie, on est plein d'initiative. On rend des chaussettes imperméables; on fabrique surtout des réchauds d'alcool solidifié. On en a envoyé au front 2.500 (chiffre relevé à la date du 18 mars 1916) avec des boîtes de réserve qui en quadruplaient à peu près la valeur. On a eu aussi cette jolie pensée de photographier, pendant plusieurs après-midi de dimanches, les mamans, les enfants, les tout petits surtout nés depuis la guerre, et d'envoyer cette image réconfortante de leur famille aux prisonniers, originaires de Sèvres, qui sont encore retenus en Allemagne.

Parallèlement, sous les auspices de la municipalité, s'organisaient des « œuvres d'assistance » à la tête desquelles, avec une femme de cœur chargée de l'Ecole maternelle, on est heureux de trouver la directrice de l'Ecole normale supérieure. Dans beaucoup d'autres villes, on a certainement fait autant, et davantage quand les ressources de la population le permettaient. Mais Sèvres joue un rôle si important dans l'éducation des femmes, qu'il convient de montrer, par des chiffres, à quels devoirs précis fut associée l'idée même de cette éducation :

(Voir tableau ci-contre)

MOIS	TRAVAIL payé aux Ouvrières	Layette Vestiaire Etoffes Fournitures	CHAUSSURES	AIDE aux CANTINES	Secours Hygiène Matériel	Frais généraux Correspondance Imprimés	ARBRES de NOEL	DÉPENSES	RECETTES
Août 1914	48 25	215 10	34 40	84 95	124 60	14 30		521 60	1.656 60
Septembre	93 »	186 25	8 45	175 90	14 75	5 95		484 30	241 »
Octobre	15 »	203 85	2 95	128 10	5 45	5 70		361 05	574 »
Novembre.....	12 50	134 05	22 45	113 40	1 80	5 70		289 90	557 »
Décembre.....	204 05	676 »	383 60	164 »	.....	19 75	174 10	1.621 50	990 15
Janvier 1915.....	138 15	490 95	6 95	100 30	.....	3 15		739 50	1.110 45
Février.....	263 40	1.045 40	.....	70 55	25 60	3 35		1.408 30	1.119 60
Mars.....	377 10	997 45	130 70	122 80	78 50	9 75		1.718 20	1.519 35
Avril.....	423 40	811 50	57 »	182 25	1 10	2 95		1.476 90	1.351 60
Mai.....	259 85	102 15	.....	178 35	32 35	4 80		577 50	829 90
Juin	268 95	35 15	.....	165 40	6 45	15 50		491 45	522 05
Juillet.....	227 20	643 20	501 50	166 80	54 90	24 85		1.618 45	1.054 25
Août.....	166 05	41 80	.....	.....	7 50	0 55		215 90	210 70
Septembre.....	289 50	194 70	.....	45 55	23 »	7 »		559 75	468 10
Octobre.....	373 60	282 55	544 30	60 55	1 05	.....		1.262 05	1.732 70
Novembre.....	429 65	296 80	417 »	96 »	20 »	7 85		1.267 30	825 10
Décembre.....	550 60	607 10	4 25	117 55	124 40	40 50	399 20	1.843 60	1.856 20
Janvier 1916.....	257 10	107 30	.....	150 55	.....	4 80		519 75	950 85
20 Février.....	299 90	696 15	.....	127 35	18 »	5 »		1.146 40	689 85
	4.697 25	7.767 45	2.113 45	2.250 35	539 45	181 45	573 30	18.122 80	18.259 45

Ce tableau est loin de donner une idée complète de l'activité sévrienne. Il faudrait y ajouter : une somme de 2.700 francs distribuée à 80 orphelins, indépendante des secours en nature et en vêtements, et les dons *mensuels :* pour l'œuvre infantile et maternelle, 3.100 litres de lait envoyés par l'Intendance ; pour les nourrices, 300 litres de bière envoyés par les Brasseries de la Meuse ; 2.250 fr. 55 consacrés aux cantines ; 4.697 fr. 25 distribués aux ouvrières sans travail ; 5.767 fr. 45 (1) dépensés pour les vêtements distribués à Noël et à Pâques, grâce à la générosité des fonctionnaires de l'Ecole normale qui abandonnent une partie de leur traitement et à plusieurs bienfaitrices, etc...

***

Que dire des Ecoles *primaires* de la Seine et des départements ? C'est un sujet qui décourage par son immensité. A Paris, il y a, pour les filles, 215 écoles primaires qui, en 1914, avaient une population de 85.000 élèves, plus deux écoles primaires supérieures avec 1.200 élèves et des écoles professionnelles en ayant 2.300 ; dans la banlieue, 167 écoles avec une population de 70.000 élèves. Dans ce petit monde, auquel s'ajoutent les écoles des 36.240 communes de la

(1) Renseignements communiqués à la date du 15 mars 1916.

province, a battu généreusement pendant la guerre le cœur du peuple.

— Entrez dans la première école de filles que vous rencontrerez sur votre route, me dit M. Lefebvre, directeur de l'Enseignement à l'Hôtel de Ville ; et demandez à la directrice ce qu'a été la contribution de ses enfants aux œuvres de guerre : vous serez étonné de ce qu'on vous montrera !

En passant de l'enseignement secondaire à l'enseignement primaire, on entre dans une région où les familles sont moins aisées que dans la classe bourgeoise ; mais on se rapproche d'un foyer d'où rayonne (toute proportion gardée) une libéralité encore plus vive. J'ai eu cette impression, au cours de mes enquêtes ; je la vois partagée par des personnes très bien placées pour comparer et pour juger : une propriétaire du quartier des Champs-Elysées (impartiale, car elle a fait un gros versement d'or); un préposé aux guichets de la Banque de France qui a vu défiler des patriotes de toute condition ; les maires de deux riches arrondissements de Paris. — « Pour mes œuvres d'assistance, me disait un de ces derniers, j'ai réuni, dans les premiers mois de la guerre, 200.000 francs. Il y a eu plusieurs dons élevés ; mais j'ai surtout garni ma caisse avec des coupures de 20 et 5 francs. » On sait la belle naïveté de cette vieille femme du peuple, qui, après avoir apporté deux louis d'or à la Banque, s'*étonnait*

qu'on lui remît deux papiers de valeur équivalente!...

M. le Dr Maréchal, maire du VIIIe, est encore tout pénétré d'émotion et d'admiration en me contant cet épisode de la vie parisienne :

En janvier 1915, une religieuse de la rue Ville-l'Evêque vient lui dire son embarras et faire appel à son concours. L'Intendance lui a commandé un très grand nombre de cagoules destinées à protéger nos soldats contre les gaz asphyxiants ; il faut livrer d'urgence. La bonne sœur déclare que ses ressources en main-d'œuvre sont insuffisantes; elle demande si M. le Maire peut l'aider. M. le Dr Maréchal a un ouvroir où travaillent, de 10 heures du matin à 5 heures du soir, des femmes du peuple payées *aux pièces*. Il fait part de la demande de la religieuse à la directrice de son ouvroir. Celle-ci ne se montre pas très sûre de l'empressement des ouvrières; voudront-elles quitter le travail commencé pour une autre besogne? elle évalue à peu près à 150 le nombre des cagoules qui, en cas d'acceptation, pourront être faites dans les 24 heures. M. Maréchal intervient ; il dit aux femmes qu'une bataille tragique va sans doute avoir lieu sur le front; il explique ce que c'est qu'une cagoule : « chacune de vous pourra se dire qu'elle sauve peut-être la vie d'un frère, d'un mari, d'un fiancé !... » Des larmes brillent alors dans les yeux.

Pour travailler, *on passe la nuit*. Il n'y a pas d'électricité : on met des bougies dans des goulots de bouteilles. Celles qui sont obligées de rentrer chez elles pour leur ménage, reviennent dès l'aube. Le lendemain au soir, 1.500 cagoules étaient prêtes ! — « Et surtout, que M. le Maire ne s'avise pas de nous offrir de l'argent ! Nous avons été trop heureuses de travailler pour les soldats. »

Ces paroles traduisent bien le sentiment populaire.

Il faut dire un mot, d'abord, des *Ecoles maternelles*, des bébés âgés de 2 à 6 ans !

A l'école maternelle de la rue Chaptal, on fait de la charpie pour les coussins destinés aux trains sanitaires.

A l'école maternelle de la rue des Martyrs, on fait du parfilage. Il y a une tirelire qui, peu à peu, s'emplit de petits sous et de pièces blanches. On est bientôt assez riche pour faire des envois au *Foyer du Soldat*, à l'*Écho de Paris*, à l'*Intransigeant*, à plusieurs hôpitaux ; on adopte deux filleuls et un prisonnier. Pour les « journées », on organise des brigades de vendeuses accompagnées de leurs mamans ; elles font des recettes dont le total dépasse 1.400 francs.

A l'école maternelle de la rue Milton, le travail est ainsi résumé par la directrice : « Avec les cotisations apportées chaque semaine, nous avons acheté pour plus de 100 francs de laine, de

mouchoirs et de flanelles. C'est le personnel de l'école qui a transformé la laine en chandails et en chaussettes. *Les grandes filles de 6 ans et demi nous ont aidées, les petites de 4 ans ont tenu les écheveaux et fait les pelotes.* »

On a plaisir à noter ces jolis détails, sans commentaires. Leurs seules actions peuvent louer ces petites Françaises des écoles maternelles !

Au-dessus des écoles maternelles, un degré plus haut, il y a les écoles élémentaires ou primaires. Toutes rivalisent de zèle patriotique.

Celle de la rue Buffault peut justifier de ces brillants états de service (1) :

Sommes versées à l'ouvroir municipal et pour les différentes « journées » . . .	8.861 65
Objets confectionnés pour les soldats. . .	9.473
Objets envoyés aux ambulances.	3.132
Objets pour les réfugiés	2.264
Total des objets envoyés au front. . . .	19.102
Paquetages (d'une valeur moyenne de 12 fr. chacun).	247

Cette même école, pour participer à l'emprunt national, a pu acheter 16 titres de rente. Elle a reçu 1.193 lettres de remerciements.

L'école de la rue Chaptal travaille, grâce à son ouvroir, pour l'hôpital de la rue de la Tour-d'Au-

(1) A la date du 25 mars 1916. Je dois ces renseignements à une obligeante communication de M. Mathieu-Prévot, maire du IXe arrondissement de Paris.

vergne, pour le *Sac du soldat* (vêtements, semelles de papier, etc.), pour la *Mutualité de guerre*, pour les prisonniers, pour les réfugiés et les envahis; elle a contribué à l'œuvre des *Pupilles*, à l'Emprunt, en prenant 10 francs de rente. L'école de la rue Clauzel a aussi un ouvroir très actif. Elle fait des dons mensuels (paquets individuels) à la *Société Vosgienne*; elle envoie des livres à l'*Association du Haut-Rhin*, des jouets aux écolières de Retournemer (Vosges), aux petits Serbes recueillis en France... « Aucune sollicitation, écrit la directrice, n'a été adressée en vain aux enfants... »

Bien curieuses sont les lettres de remerciements écrites par les soldats qui ont « touché » le colis venu de Paris. Elles pourraient être un sujet de méditation pour certains civils de l'arrière qui ont quelque peine à *tenir*, ou qui sont parfois disposés à la critique :

Du soldat Delzenne à sa marraine, 25 janvier 1916 :

« Le paquet ne m'est pas encore parvenu. Je ne trouve rien d'étonnant à ce retard; le service des postes a été surchargé par les expéditions de Noël et du nouvel an. *Il faut être indulgent et patient.* »

Le soldat Jean Chapuis (à Yvonne T...) termine sa lettre par ces mots : « *Courage* et espoir! » — Voici d'autres fins de lettres :

— « *Bon courage*, petites Françaises! » (Leclerc).

— « *Prenez patience*, petite sœur française. Vive la

France! » (A. Valentin, sous-officier, tirailleurs algériens).

— « Vive la France! et à bientôt la victoire! » (Paul Lemant, caporal).

— « A mon tour, chère petite sœur, je vous dis : *bonne chance!* » (F. Eyraud, sergent).

— « Il n'y a que patience à prendre, vivre dans l'espoir et surtout *ne pas perdre courage*, et crier tous : « Vive la France civilisée! » (Ch. Deglorie, territorial).

D'autres ajoutent à leur signature : « *défenseur de la patrie!* ».

Du soldat Larrière, Camille : « Je vous dirai que je ne suis pas plus brave que mes camarades, car je puis vous dire bien haut que tous le sommes. Onze fois, au milieu de mes amis, j'ai affronté les tranchées boches à la baïonnette, c'est ce qui m'a valu d'ailleurs une blessure à la cuisse peu grave, après guérison de laquelle je me propose de prendre ma revanche désirée. Recevez, mademoiselle, mes sincères remerciements. Vive les alliés! »

Un soldat qui n'est jamais allé à l'école reproduit sans s'en douter, un mot de Caton l'ancien :

« Mademoiselle, le soldat qui a reçu votre lettre et le gracieux envoi, ne sait ni lire ni écrire. « Jamais, m'a-t-il dit, je n'ai autant regretté d'être illettré! » Il prie son médecin-major de vous remercier à sa place. Je le fais bien volontiers, car ce brave homme mérite bien qu'on lui rende service. « Dites à cette demoiselle que *si je ne sais pas écrire, je sais bien me battre.* » C'est la vérité ; il est proposé pour une citation à l'ordre du jour. » (D. Toussaint, médecin-major du 6e régiment d'infanterie territoriale).

M. le Dr Maréchal, maire du VIIIe, veut bien m'envoyer des notes très précises sur les écoles de filles de son arrondissement. Il suffit de les parcourir pour comprendre que dans les groupements les plus modestes l'idée du devoir patriotique est devenue inséparable de la fonction éducative et l'a toute pénétrée. L'école *maternelle* (âge moyen : 4 ans!) de la rue Portalis a fait de la charpie et du parfilage; elle a eu ses envois de paquets aux soldats et aux prisonniers; elle a versé 97 fr. 75 pour les « journées » diverses; elle s'est engagée à payer une cotisation annuelle de 60 francs pour les pupilles de l'école; et si elle n'a recueilli, pour l'emprunt national, que 12 fr. 90, c'est qu'à ce moment « l'école maternelle était fermée, à cause de la coqueluche! »... Dans ce riche VIIIe, où les favoris de la fortune sont assez nombreux mais n'ont guère l'habitude d'envoyer leurs filles à l'école primaire, il y a eu des bienfaitrices dont l'âge et la contribution sont plus élevés. Je donne les résultats généraux (à la date du 7 avril 1916) sans énumérer les vêtements et les objets de toute sorte représentés par certaines sommes d'argent :

Ecole de filles de la rue du Général-Foy. — Versement d'or pour la Défense nationale : 7.110 francs. — Emprunt national : achat de 15 francs de rente (par les élèves et anciennes élèves). — Participation aux diverses journées : 5.387 fr. 80. Il va sans dire que les fillettes

ont recueilli les grosses sommes surtout en quêtant au dehors.) — Pour l'œuvre des pupilles : 160 francs (annuels). — Envois à la mairie du VIII[e] et à l'inspectrice de coupe : 1.273 objets. — Exécutés par les élèves, pour l'hôpital du collège Chaptal, pour la mairie, pour pour le vestiaire franco-belge (64, rue de la Boétie) : 853 objets (dont 2 paquets contenant des vêtements complets). — Filleuls adoptés, avec envoi d'un colis toutes les 3 semaines : 18.

Ecoles de filles de la rue de Monceau. — Du 1[er] octobre 1914 au 31 juillet 1915, valeur des objets confectionnés et envoyés à la mairie du VIII[e], au Touring-Club, aux hôpitaux Beaujon et Péan, au « Noël des armées » : 1.228 fr. 80. — Du 1[er] octobre 1915 au 7 avril 1916, envois à la mairie du VIII[e] et au Comité franco-serbe : 231 objets, d'une valeur totale de 415 fr. 45. — Pour les enfants de la France occupée : 118 objets confectionnés. — Dons en argent, d'octobre 1914 à juillet 1915, pour diverses œuvres : 220 fr. 15. — Soldats adoptés, avec envoi d'un colis mensuel à chacun : 10. — Pour l'emprunt national : achat de 2 titres de rente. — Versement d'or (au Crédit lyonnais, agence W) : 830 francs. — Souscription à l'œuvre des pupilles de l'Ecole : 500 francs (par an).

Ecole de filles de la rue Robert-Estienne. — D'août 1914 à avril 1916 : 817 objets confectionnés, d'une valeur de 637 francs. — Cotisations *volontaires* diverses : 315 fr. 05. Total général : 952 fr. 15.

Ecole de filles de la rue Ville-l'Evêque. — Objets confectionnés par les élèves : 1.032. — Sommes recueillies pour diverses œuvres : 1.207 fr. 40.

Ecole de filles de la rue de la Bienfaisance. — Objets confectionnés pour les soldats : 742. — Paquets pour

les soldats (comestibles, tabac, etc...) : 140. — Chemises de femme et de fillette confectionnés par les élèves pour les habitants des régions envahies : 75. — Argent versé pour achat de laine : 563 fr. 70; pour les œuvres : 400 fr. 20.

Ecole de filles de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Objets confectionnés : 1.318. — Paquets envoyés au front (linge et objets divers) : 51. — Objets (lainages, couvertures, cannes pour blessés) envoyés à l'Office départemental : 116. — Envois dans les régions envahies : 80 paquets (vêtements usagés et neufs), soit un ensemble de 647 pièces. — Sommes versées pour les journées et les œuvres : 429 fr. 80.

Il importe d'ajouter que, pour la confection des vêtements, la mairie a quelquefois fourni aux élèves la matière première et que, pour les achats comme pour les versements en argent, la contribution des directrices et du personnel s'est jointe, dans chaque école, à celle des enfants. Même après cette réserve, l'ensemble de la contribution de ces jeunes filles du peuple reste magnifique.

Dans la banlieue, les écoles primaires de la 18e circonscription de la Seine (écoles des cantons de Villejuif, Vanves et Sceaux) n'ont pas été moins généreuses. Voici leurs envois aux soldats du front, du commencement des hostilités au *1er mars 1915* (1) :

(1) Je dois ces renseignements à une obligeante communication de M. Lefebvre, directeur de l'Enseignement à l'Hôtel de Ville.

Tabac, 620 paquets. — Cigares, 560 paquets. — Cigarettes, 228 paquets. — Chocolat, 172 kilos. — Savon, 18 kilos, plus 82 savonnettes. — Bonbons et zan, 25 kilos. — Sucre, 48 kilos. — Vin vieux, 22 bouteilles. — Oranges, 200. — Conserves, 32 boîtes de sardines. — Bougies, 110. — Pipes, 45. — Briquets, 22. — Plastrons, 395. — Chaussettes, 530 paires. — Chandails, 250. — Tricots ou caleçons, 180. — Gants, 350 paires. — Chemises, 175. — Flanelles, 50. — Cache-nez, 492. — Passe-montagnes, 540. — Manchettes, 195 paires. — Semelles, 95 paires. — Ceintures de flanelle, 50. — Bandes de toile, 935. — Mouchoirs, 440. —Serviettes, 142. — Carrés pour pansements, 300. — Compresses, 110; plus une quantité indéterminée de papier à lettres, d'épingles anglaises, de paquets de ficelle, etc., etc.

Les souscriptions et versements des élèves se sont élevés à 7.245 francs, dont 2.750 francs ont été versés aux mairies, 2.630 francs consacrés, sous diverses formes, au « Noël du Soldat », et 1.865 francs employés à l'achat des lainages et autres produits nécessaires à la confection des vêtements.

Je citerai encore une école élémentaire de filles située dans la banlieue de Paris où, naturellement, la bienfaisance ne dispose pas d'aussi brillantes ressources que dans la Ville. En moyenne et en chiffres ronds, elle a 500 élèves. Voici son étonnante contribution *pendant les cinq premiers mois de la guerre :*

I. *Pour l'hôpital militaire :*

200 draps. — 280 chemises. — 40 alèzes. — 300 mou-

choirs. — 240 torchons. — 140 taies d'oreillers. — 33 blouses d'infirmères. — 24 tabliers blancs. — 30 ceintures de flanelle. — 32 gilets de flanelle. — 12 caleçons. — 90 paires de chaussettes. — Bandes de pansement de 8, 10 et 12 centimètres. — Bandes de tête, d'épaule et de corps. — Carrés de pansement de 10, 12, 16, 20 et 40 centimètres.

II. *Pour l'ambulance de la gare régulatrice :*

120 chemises d'homme. — 100 mouchoirs. — 60 torchons. — 80 paires de chaussettes. — 10 tricots. — 12 caleçons.

III. *Pour les soldats :*

100 chemises. — 60 caleçons. — 50 gilets à manches et tricots. — 75 plastrons. — 250 paires de chaussettes. — 320 cache-nez. — 225 cache-cols. — 40 passe-montagnes. — 60 paires de gants. — 80 paires de manchettes. — 120 mouchoirs. — 150 paires de lacets.

25 kilos de chocolat. — 7 kilos de sucre. — 7 kilos de petits-beurre. — 14 paquets de bougies. — 30 douzaines de cartes de correspondance. — 400 feuilles de papier à lettres et enveloppes. — 500 épingles de sûreté. — 15 paquets de tabac. — 15 paquets de papier à cigarettes. — 12 briquets.

Les fillettes de cette école avaient envoyé des lettres individuelles et des lettres *collectives* accompagnant un gros ballot de vêtements et d'objets divers. Au sujet de ces lettres « collectives », voici une réponse qu'on ne lira pas sans partager l'émotion qu'elle exprime :

Le 11 janvier 1915.

Mesdemoiselles,

Mes camarades me chargent de vous remercier des bonnes choses que vous leur avez envoyées à l'occasion de la fête de Noël. Vous ne sauriez croire la joie et l'émotion que vous avez fait naître parmi eux. Aussitôt la réception, j'ai réuni toute la section, c'est-à-dire 30 hommes, et devant tout le monde j'ai déballé le colis. Ils ont tous su apprécier votre travail et m'ont chargé de vous en féliciter. Vos lettres surtout ont eu un gros succès ; elles ont réveillé en eux le souvenir de la famille, et j'ai remarqué que la plupart d'entre eux avaient les yeux mouillés en les lisant. Ils les ont communiquées aux tirailleurs algériens et aux zouaves marocains qui se trouvent avec nous, et tous ces braves n'ont pu résister à la même émotion ; vous avez su toucher le cœur de tous les hommes.

Les grandes lettres collectives ont été lues, mais individuellement, car aucun de nous ne s'est senti le courage de les lire à haute voix jusqu'au bout. Je les avais remises au lieutenant pour en donner lecture, mais il n'a pu faire un pareil effort ; le lieutenant me les a remises, je n'ai pu en faire davantage, et les caporaux me les ont rendues en s'avouant vaincus, eux aussi. Je les ai donc remises à chacun, et séparément ils sont partis s'isoler avec vos lettres. Tous ces hommes qui sont allés et vont encore au feu sans faiblesse ont été soutenus en lisant vos gentilles missives.

Vos cocardes sont allées, le soir même, en première ligne, sur la poitrine de quelques-uns, et ils m'ont dit qu'ils les conserveraient jusqu'au bout comme souvenir et talisman...

H., sergent.

De ces Écoles primaires, la plupart des envois ont été faits à des territoriaux, à des soldats pères de famille, chez qui une attention d'enfant éveille les chers souvenirs du foyer. Voici une réponse-type adressée aux fillettes du XX^e^ arrondissement de Paris :

Mes chères enfants,

J'ai bien reçu les nombreux objets que vous avez confectionnés ou achetés pour mes soldats, grâce à cette caisse de solidarité qu'alimentent vos libres offrandes et qui vous trouve toujours prêtes à venir en aide à ceux qui ont besoin.

Je les ai aussitôt distribués à mes hommes dont une quinzaine habitent le XX^e^ arrondissement. Avec quelle joie ils ont reçu ces chers présents rendus plus précieux encore par la pensée qui vous anima en y travaillant avec tant d'application et de goût ! Par les soirs sombres où sévit la bise, soirs de garde ou de veille, soirs passés aux tranchées ou sous le frêle abri des toitures éventrées, grâce à vous, chères enfants, que de souffrances diminuées !

Par ces soirs d'isolement, face à l'ennemi, leur douce chaleur évoquera celle du foyer, depuis cinq mois abandonné pour la plus sacrée des causes ; et en songeant à vous, mignonnes bienfaitrices, la figure tant aimée de leurs petits enfants viendra peupler leur souvenir et leur rendra moins longues les longues heures de la séparation.

Au nom des soldats de la 9^e^ C^ie^ du 34^e^ régiment territorial d'infanterie, laissez-moi vous adresser, ainsi qu'aux femmes admirables qui vous élèvent dans de tels

sentiments de bonté, l'expression de leur affectueuse sympathie. Merci ! petites écolières de notre cher Paris, toujours vibrant et généreux.

Le Capitaine Commandant BALLOT.

Les lettres de remerciements que j'ai sous les yeux, adressées à *une* école de banlieue, et si importante comme témoignages, ont les signatures les plus diverses, collectives le plus souvent : P..., adjudant de ravitaillement. — X.., officier d'administration de la 5e division de G. O. A. — Les artilleurs du 1er régiment d'artillerie à pied, 20e batterie (32 signatures : 3 maréchaux des logis, 2 brigadiers, 27 canonniers). — Les soldats de la 21e Cie du 294e d'infanterie. — Les soldats de la 2e section, 23e Cie, 2e escadron du train des équipages (avec le post-scriptum : *le Capitaine commandant la 23e Cie du train, est heureux de joindre ses félicitations à celles des signataires*). — Les soldats de la 21e Cie du 11e régiment du génie (avec cette finale : merci encore, petites filles, et Vive la France !) — La 6e demi-section du 24e territorial (15 signatures, dont la première est *Saint-Saëns*). — Les sapeurs-mineurs de la 21e section T. — Les soldats de la 2e section de mitrailleuses, 11e régiment d'infanterie, 81e division, etc...

Pour faire un bilan exact de la bienfaisance populaire, il faudrait ajouter aux objets matériels envoyés au front les sommes versées en argent. Les appels à la générosité du peuple ont été extrêmement fréquents ; sans se lasser, en province comme à Paris, le peuple a ouvert sa bourse comme son cœur.

— Je ne crois pas exagérer, me disait M. Lefebvre, en affirmant que les Ecoles *de la Seine* ont donné plus d'un million en argent...

***

Les institutrices des Ecoles primaires sont formées dans les Ecoles normales. Chaque département a la sienne. Mais il y une Ecole normale *supérieure* : c'est celle de Fontenay. Les jeunes filles qui s'y trouvent n'appartiennent pas, comme les élèves des lycées, à des familles qui, pour la plupart, sont riches ; leur situation de fortune est des plus modestes. Elles n'en ont eu que plus de mérite à donner aux œuvres de guerre une contribution de travail, d'assistance personnelle, et d'argent. Je vais tout de suite au fait qui m'a le plus touché : « Toute l'année dernière, m'écrit la directrice, à un moment où il y avait encore peu de personnes s'intéressant à cette œuvre, les élèves sont allées chaque jour chez les aveugles de la rue de Reuilly pour les servir à l'heure des repas et les guider dans leurs promenades. Elles se rendaient là, de onze heures à midi, juste à l'heure de leur propre déjeuner, et devaient se contenter de manger en route, car elles ne disposaient que de peu de temps. » — C'est beau, c'est simple, c'est charmant.

L'Ecole de Fontenay, comme c'était son rôle naturel, a groupé les Ecoles normales de France

pour venir en aide, de toute façon, aux institutrices réfugiées des régions envahies. Personnellement, elle a rendu des services fort honorables. Après avoir été un hôpital pendant deux mois, puis une cantine où une quarantaine d'enfants pauvres trouvaient, matin et soir, un repas confortable (1), elle a dû, en janvier 1915, se transporter à Paris (XII^e arrondissement). Là, les élèves ont confectionné beaucoup d'ouvrages envoyés au front (particulièrement au médecin principal de la 47^e division de la 7^e armée) ; elles ont fait des chemises de malades pour l'hôpital mixte de Bar-le-Duc, des articles divers pour le dépôt d'éclopés de Château-Thierry, des oreillers de crin pour le Val-de-Grâce. Elles ont donné leur concours, pour les écritures, les fiches, etc., à l'Office de renseignements de l'avenue de l'Opéra, à l'œuvre de la Distribution du charbon (XIV^e arrondissement), au Comité de *Secours, aide et prévoyance*. Par leur connaissance des langues étrangères (l'une d'elles connaît le flamand) elles ont contribué à la recherche et à la reconstitution des familles dispersées par la guerre. — De leurs propres deniers, elles ont fait deux versements au Comité serbe, deux au Comité polonais, un à l'œuvre des étudiants prisonniers. Ajoutons que

(1) Menu-type : soupe, ragoût de haricots ou de pommes de terre, riz au lait.

chacune d'elles a un filleul, qu'elles ont adopté un soldat prisonnier, un pupille, et que, depuis six ans, elles entretiennent deux orphelins.

***

Au-dessus des Ecoles primaires, un degré plus haut, il y a les Ecoles professionnelles.

En décembre 1914, l'Office départemental recevait, « pour le *Noël du soldat* », 4 caisses contenant 200 boîtes toutes pareilles, entourées d'un ruban tricolore, avec cette étiquette :

« *Envoi de l'Ecole municipale de dessin et d'art appliqués à l'industrie, rue Duperré, 24, Paris. — Pour vous, nos meilleurs vœux ! Pour la France, victoire !* »

Chacune de ces boîtes contenait : 1 pot de rillettes, 1 flacon de tonique C., une livre de chocolat, des gâteaux secs et des figues, des bonbons, une pipe et du tabac (ou des cigares et des cigarettes), 1 sifflet (ou une boussole), 1 savon, une bougie, 1 crayon, 1 calendrier, des lacets de cuir (ou des boutons mécaniques), 6 cartes postales (ou du papier à lettres). (1)

Cette école de la rue Duperré est essentiellement parisienne, artistique et populaire. 200 élèves de 13 à 22 ans, toutes originaires du département de la Seine, y sont exercées à des compositions décoratives qu'elles réalisent sui les

(1) Renseignements communiqués par M. Mathieu-Prévôt.

matières les plus diverses. Buvards en cuir incisé, boucles de ceinture, dessus de coussin, dentelles, papiers peints, dessins pour soieries, manches d'ombrelle, bijoux, travaux sur ivoire, corne ou bois précieux, reliures de livres, voilà quelques-uns des travaux auxquels on applique leur imagination, leur adresse de main et leur sens esthétique. Ce sont elles qui, demain, perpétueront dans l'industrie les brillantes traditions du goût français. Je donne ici le tableau vraiment remarquable de leur contribution aux œuvres de guerre, justifiée par une comptabilité très correctement tenue :

Aux hôpitaux Rollin et Thomson, à l'Union des Femmes de France, aux Vestiaires du IX^e^ et du XVIII^e^, à l'œuvre de la générale Michel *Pour nos Bébés* et à la gare du Nord (réfugiés).	363 pièces de lingerie.
Aux mêmes	347 vêtements.
Aux mêmes	770 bandes de pansement.
Pour *le Sac du IX^e^ arrondissement*	190 paquetages complets. (Soit, en divers envois, 110 cache-nez, 160 passe-montagnes, 300 paquets de tabac, 300 cartes postales, 300 pains de savon, 16 douzaines de mouchoirs, 16 douzaines de serviettes, 100 chandelles de suif, 500 épingles doubles, 50 kilos de chocolat 100 paires de lacets de souliers)
A l'Office départemental, pour le Noël du Soldat (1914) . .	200 boites. (Voir ci-dessus pour le contenu).

A Clignancourt, pour le Noël du Soldat	72 pièces. (Vin, champagne, friandises).
A divers officiers, pour « ceux de leurs hommes qui ne recevraient rien » et pour le Noël du Soldat (1915)	10 envois collectifs.
Envois individuels à des soldats connus	25 paquets. (Chaussettes, mouchoirs, savons, tabac, etc...).
Envois directs par auto :	
A Verberie.	190 objets.
A Bar-le-Duc	236 —
A Sainte-Menehould et Verdun.	186 — (Couvertures, chemises, chaussettes, cache-nez, etc...)
A l'hôpital de Gondrecourt (Meuse).	18 pièces. (Draps, taies d'oreiller, etc...).
Au même	200 pièces de pansement.
Envois à Compiègne	25 pièces. (Couvertures, chemises, paires de chaussettes).
Envois à Soissons	22 pièces (vêtements).
A l'Assistance aux réfugiés (Cirque de Paris)	70 pièces (linge et vêtements).
A l'Assistance aux réfugiés (rue Le Peletier)	127 — —
—	40 paires chaussures.
Au *Secours de guerre* (place Saint-Sulpice)	242 vêtements divers.
Pour le Noël des petites réfugiées (1915)	60 poupées (habillées par les élèves).
Pour la Serbie (envoi au Dr Pozzi)	205 pièces. (Draps, serviettes, chemises, caleçons).

Pour la France occupée (rue Auber	117 pièces (linge et vêtements).
A des soldats convalescents, blessés au front, à des réfugiés.	858 pièces (vêtements et linge).
A des soldats convalescents, blessés et aux réfugiés. . .	22 paquetages complets.
—	37 envois collectifs. (Contenant environ 260 objets : linge, conserves, iode, élixir parégorique, menthe, etc...)

Versements en argent :

Au Secours national	142 francs.
A l'Office départemental. . . .	245 francs.
A l'Ouvroir de l'Ecole.	625 fr. 90.

(Plus les diverses quêtes pour la Serbie, pour l'épée d'honneur du roi Albert, etc...)

Une partie seulement de cette contribution peut être résumée de façon précise : l'*Ecole de dessin industriel* a donné 4.422 objets de lingerie ou de vêtements, achetés par les élèves ou confectionnés par l'ouvroir (1).

L'Ecole professionnelle de jeunes filles de la rue d'Abbeville n'est pas moins remarquable. Une quête parmi les élèves et le personnel de l'Ecole a permis d'acheter 150 layettes complètes, envoyées au *Foyer de la Mutualité maternelle*, à l'œuvre du *Secours de guerre*, à la maison d'accouchement pour femmes de mobilisés (rue des Petites-Ecuries), à la crèche du boulevard de la Villette. Dans l'hiver 1914-1915, on confectionne 105 gilets de tricot, 42 paires de chaussettes, 225 chemises, 150 caleçons, 36 gilets de flanelle, 87 cache-nez,

(1) Au dernier moment (6 avril 1916) on m'informe que le tableau ci-dessus est encore incomplet : il faudrait y ajouter un versement de 113 fr. 50 pour *les Pupilles de la Seine*, 98 francs de nouveaux achats...

32 ceintures, tout cela envoyé à des officiers qui veulent bien se charger de la distribution; et on participe à toutes les œuvres d'intérêt général.

Je m'excuse de ces détails si secs. Les chiffres sont plus significatifs que les formules générales; et la *littérature* doit cet hommage à certains dévouements : s'effacer devant eux!

II. — CHEZ LES CATHOLIQUES, LES ISRAÉLITES, LES PROTESTANTS

L'autel et le drapeau tricolore. — Les exercices de piété catholique. — Instructions données aux jeunes filles; quelques comparaisons. — Les établissements catholiques de Paris. — L'école de la rue de Lodi, à Marseille. — Les Juifs à l'église. — Mot d'un ecclésiastique mobilisé. — Impressions de jeunes musiciennes israélites dans les hôpitaux. — A l'école Bischoffsheim. — Lettre d'une juive de Tunis. — Les ouvroirs israélites. — Les protestants expliquant la Bible. — Leurs Œuvres. — Quelques lettres caractéristiques de soldats. — L'*Union* pour l'organisation du travail.

L'Etat ne revendique pas le monopole du patriotisme.

« L'autel de notre chapelle, écrit la directrice de l'école Jeanne d'Arc à Albi, est orné de drapeaux tricolores. » Ce fait particulier (1) a la valeur d'un symbole. Les catholiques n'ont pas

(1) Je dois ce renseignement et ceux qui suivront à une obligeante communication de Mgr Baudrillart.

d'établissements secondaires analogues à nos lycées et collèges de jeunes filles ; leurs écoles sont primaires ou supérieures. Mais, en ce moment, peu importent les étiquettes. Partout bat le même cœur. Les locaux ne sont pas tous réquisitionnés ; les âmes le sont, et d'elles-mêmes.

Dans ces maisons où l'enseignement est dominé par le dogme et où on parle plus volontiers des droits de Dieu que des « droits de l'homme », sont multipliées des pratiques qui semblent étranges à l'observateur voyant les choses du dehors : chapelet que les jeunes filles disent en tenant leurs bras en croix, rosaire, communions quotidiennes, « chemin de croix national », « offrandes » de travail, « trésors » de prières (1), heures de silence, « journées réparatrices à l'intention de la France et de ses alliés » (2), « bénédictions supplémentaires » deux fois par semaine (3), etc... La directrice de l'institution Jeanne d'Arc, à la Roche-sur-Yon, fait savoir que ses élèves « ont jeûné toutes, même les petites de sept ans, le 12 décembre 1914 et le 24 mars suivant, veille de la clôture de la neuvaine à Notre-Dame de Salut », et que le 11 février, jour de prière pour les enfants, « elles ont fait l'adoration perpétuelle toute la journée ».

(1) École Saint-Just, à Arbois (Jura).
(2) Etablissement du Calvaire, à Landerneau.
(3) Cours Fénelon, à Brest.

Ces exercices sont pénétrés par l'idée patriotique. Ils paraissent être une application du principe de la réversibilité des droits à la récompense du mérite. La jeune fille qui se mortifie par certaines privations ou se sanctifie par la prière, croit s'ouvrir, dans le ciel, un crédit dont elle dispose et dont elle fait bénéficier ceux qu'elle aime. Dieu doit récompenser sa piété ; il a comme une dette envers elle ; une simple *intention* suffit pour que cette dette soit payée à nos généraux, à nos soldats, à la France, à nos alliés, comme elle pourrait l'être aux plus grands coupables en détresse et à n'importe qui. Il y a aussi dans ces innocentes pratiques la survivance de l'idée juive qui enflamme tant de pages de l'Ancien Testament : l'idée du Dieu irrité, dont la colère est « un tourbillon, une fureur impétueuse, une tempête », et qui, lorsqu'il a déchaîné, pour se venger, des fléaux épouvantables, se laisse apaiser par des sacrifices...

Il y a aussi quelque chose de plus grave :

« Pouvons-nous nier, dit S. E. le vénéré cardinal Luçon (1), que notre pays se soit donné de grands torts envers Dieu ?... Si nous cherchons à comprendre pourquoi Dieu a permis la guerre, n'est-il pas bien vraisemblable que c'est *pour nous faire expier nos fautes publiques ou privées, pour*

(1) Lettre pastorale de mars 1916.

nous arrêter sur la pente de la décadence? » (Thèse difficile à accepter, car elle aurait pour conséquence de donner au Kaiser et à ses soldats violant la Belgique, bombardant la cathédrale de Reims ou torpillant un navire-hôpital des Russes, un rôle de justiciers ; mais peu importe : abstenons-nous de discuter !) Il faut donc faire pénitence pour satisfaire Dieu, entrer dans ses vues, nous réconcilier avec lui. Aussi bien la prière est considérée comme pouvant exercer sur lui, par son intensité, une sorte de contrainte. Shakespeare parle, dans un de ses drames, d'imprécations tellement puissantes qu'elles veulent s'ouvrir un passage dans le ciel ; je trouve une idée analogue dans les lignes suivantes du journal *La Croix :* « Que notre prière soit vraiment belle, nationale, triomphante !... Qu'elle aille *faire violence à Dieu*, à qui seul il appartient de donner leur effet aux magnifiques efforts de nos soldats et de nos chefs » (1).

Je ne sais s'il faudrait choisir entre ces différentes explications, ou les admettre toutes ensemble. En tout cas, solliciter de l'Être suprême la victoire de nos soldats, est un rôle séduisant pour le cœur sensible et l'imagination à tendances

(1) Journal *La Croix*, n° du 18 mars 1916. — Je doute, d'ailleurs, que cette idée d'une sorte de « violence » à exercer sur Dieu soit orthodoxe, car elle assimilerait un acte religieux à une opération de magie. Ce n'est sans doute qu'un mouvement oratoire chez le zélé journaliste.

poétiques d'une jeune fille. Je serai plus à mon aise en m'arrêtant à d'autres faits.

Voici un document dont on ne me reprochera pas de considérer le caractère comme représentatif ; c'est le discours adressé à ses élèves et anciennes élèves par la directrice du pensionnat Sainte-Marguerite, à Clermont-Ferrand, alors que la moitié de son école avait été transformée en hôpital : « Comment ferez-vous avec votre hôpital et votre pensionnat ? nous disait-on bien souvent avant la rentrée. C'est bien simple, répondions-nous ; nous apprendrons à nos enfants à se gêner pour faire de la place aux autres, à se priver pour donner quelque chose à ceux qui souffrent. Et certes, ce chapitre d'éducation sera pour leur vie le plus pratique de tous ; il vaudra toutes les leçons théoriques de morale. *Je ne suis jamais mieux que quand je ne suis pas très bien,* disait saint François de Sales... » Suivent ces conseils : « Rendez profondes vos pensées, ardents vos sentiments, viriles vos énergies, et graves vos attitudes. L'heure n'est pas aux paroles oiseuses : n'en dites pas ! ne jugez pas ! ne colportez pas, ne pronostiquez pas ! Laissez ce soin aux responsables et aux savants qui ont mission pour le faire, ou aux sots qui n'ont de profond que leur orgueil. Ne prêtez pas d'attention à ce que disent la plupart des hommes et les journaux ; mais recherchez ceux qui sont prudents et justes dans

leurs affirmations, élevés dans leurs principes et larges dans leurs vues. Que vos pensées se tournent sans cesse vers tant d'êtres qui agonisent et de mères qui pleurent ! Que vos âmes s'élèvent, par la grâce de Dieu et la force de vos méditations personnelles, jusqu'à comprendre ce que les saints avaient compris jusqu'alors : la valeur et la beauté du sacrifice par-dessus tout autre valeur et tout autre beauté ! » Le discours se termine par cette citation de W. James : « Un instinct profond et indéracinable existe en chacun de nous, qui nous empêche de considérer la vie comme une élégante comédie. Non, la vie est une âpre tragédie, et ce qui en elle a le plus de saveur, c'est ce qui est le plus amer. Sur la scène du monde, c'est l'héroïsme, et l'héroïsme seul qui tient les grands rôles. C'est dans l'héroïsme, nous le sentons bien, qu'est caché le mystère de la vie ! »

Bravo, Madame ! Il n'y a pas deux façons de caractériser de telles idées; elles sont très belles. Vous nous concédez très certainement que depuis Socrate jusqu'à Eugène Jacquet, les Saints de l'Eglise n'ont pas été les seuls à comprendre la beauté du sacrifice ; et vos instructions de directrice catholique sur les bavardages où se laissent entraîner quelques femmes ne déplairont pas à certain ancien ministre de la Guerre. Nous sommes pleinement d'accord. Ah ! si, avant la

guerre, tous les catholiques avaient tenu ce langage excellent de sagesse et de modestie, sans fiel, sans paroles agressives, sans ambition de tout subordonner à soi, que d'honnêtes gens se seraient réconciliés pour le plus grand bien de notre pays !

A cette catholique si distinguée de Clermont-Ferrand, je veux signaler tout de suite des paroles que, de son côté, elle approuvera. Elles sont extraites de quelques discours adressés, en fin d'année, dans les établissements de l'Etat, aux jeunes filles qui allaient finir leurs études. Les belles harmonies de la pensée vont nous faire pressentir celles de l'action :

Que votre vie soit arrachée aux petits intérêts mesquins, aux égoïsmes étroits et stériles. L'exemple de ceux qui ont tout donné ne peut pas être perdu pour vous. Nous n'avons pas plaint les sacrifices les plus douloureux ; nous les avons admirés et enviés. C'est que nous avons tous senti qu'*une vie ne vaut que si elle est consacrée à une fin supérieure à elle-même*. Les événements actuels ont fait brusquement surgir, même chez ceux qui ne le soupçonnaient pas, le côté grave de la vie.

(Mlle MAIRE, directrice du collège de jeunes filles d'Avranches.)

... Quant à celles que la crise prévue du mariage obligera à marcher seules dans la vie, elles ne laisseront pas leur cœur se flétrir dans une attente languissante et stérile ; elles se mettront résolument aux tâches multiples qui surgiront de toutes parts ; elles élargiront

leur vie de la vie de tous, en y faisant entrer tout ce qui aura besoin d'être aimé. Aux orphelins de la guerre, il faudra des mères; et les maternités d'emprunt ne sont ni ingrates ni décevantes ; le sourire et la tendresse des enfants d'autrui peut suffire à remplir une existence et à faire oublier le bonheur... Soyons forts! Et puisque *la cuirasse de l'homme*, dit Ruskin, « *n'est bien bouclée que lorsqu'elle l'est par une main de femme* », vous bouclerez solidement la cuirasse de vos fils.

(Mlle LÉPINE, lycée d'Agen.)

Nous nous efforçons de vous donner de plus en plus un enseignement vraiment français, développant en vous, chères élèves, tout ce qui peut exalter le dévouement à la Patrie, l'esprit de discipline et de sacrifice, le culte du droit, le sentiment de l'humanité... Vous recevez au lycée l'éducation sérieuse et forte qui assure votre développement physique, vous donne un jugement droit, une volonté ferme, dirige *vos esprits vers le beau*, *vos âmes vers le bien*, vous inspire le goût du travail, le désir et la force d'accomplir vaillamment votre devoir.

(Mme VIDAL-FRITSCHER, lycée de Guéret.)

Les soldats de France ont écrit avec leur sang, dans le grand livre de l'Histoire, la page la plus glorieuse : souffrances consenties avec joie, actes d'abnégation et de sacrifice, tout ce que l'âme française recèle de générosité, de grandeur et de noblesse. De pareilles leçons laisseront une empreinte indélébile dans votre souvenir : elles soutiendront votre courage dans les épreuves ; aux heures de lassitude, elles stimuleront vos énergies.

(Mlle DELBOSC, lycée de Carcassonne.)

Quel cours de morale, quelle parole du maître le plus autorisé, pourraient valoir un article relatant simplement la mort des marins du *Bouvet* et du *Léon-Gambetta ?*... De cette épreuve, la plus dure que le monde ait connue, il ne vous restera, à vous qui l'aurez subie à l'âge des grands espoirs, qu'une leçon d'invincible espérance et une source de courage pour l'avenir.

(Mme Manuel, lycée de Limoges.)

Ici encore, n'est-ce pas, on peut dire : bravo ! Je pourrais allonger cette série de nobles préceptes par autant de citations qu'il y a eu de discours prononcés dans nos lycées et collèges de jeunes filles (1).

En quête de ce qui rapproche au lieu de marquer des distances, je relève, au collège Sainte-Marie (Neuilly), des sujets de devoirs français, proposés aux jeunes filles, qu'on retrouverait facilement dans les cahiers de nos lycées :

« Appréciez, à la lumière des événements actuels, ce mot de Renan : *Une nation, c'est une âme ;* et rapprochez-le de ce vers de Lamartine :

C'est la cendre des morts qui créa la patrie.

— Vous avez été témoin, depuis le début de la guerre, de scènes patriotiques et poignantes. Racontez celle qui vous a le plus émue et dites les réflexions, les sentiments, l'enthousiasme qu'elle a fait naître en vous.

(1) Voir les discours de fin d'année publiés par la *Revue de l'Enseignement secondaire de jeunes filles* que dirige M. Germain Sée (année 1915).

— La première classe en français en Alsace. La scène, les personnages, les paroles du maître, un soldat. Vos sentiments. (S'inspirer de la *Dernière classe* en français, d'A. Daudet.) — Noël de guerre. Vos sentiments à la pensée de Noël 1914 ; Noël des soldats, Noël des régions envahies, Noël des familles dispersées. — Vous écrivez à une Belge de vos amies, réfugiée en Hollande ; vous lui dites votre sympathie, votre tristesse à la pensée de l'état où est réduit son pays, votre admiration pour le courage du peuple belge, votre confiance dans le succès final. » — Et à l'*Ecole normale libre* (Neuilly) : « Comment expliqueriez-vous à vos élèves ce mot : « Tout homme a deux patries : la sienne et puis la France » ?

Et je note avec plaisir qu'à Ribérac toutes les élèves de l'école libre Notre-Dame « ont assisté à une fête militaire ayant pour objet la remise de la médaille de guerre au fils de l'instituteur communal : toutes, même les plus petites, témoignaient par leur attitude et leurs applaudissements de l'intérêt qu'elles prenaient à cette cérémonie glorifiant l'héroïsme d'un modeste soldat de leur paroisse ». Presque partout, on lit journellement, avec les communiqués officiels, des articles d'écrivains qui ont été des apôtres de la concorde : Albert de Mun, Maurice Barrès, Henri Lavedan, René Bazin, Paul Bourget, Frédéric Masson.

Quant aux œuvres, nous les connaissons déjà. Entre des sociétés jadis hostiles, elles prolongent l'harmonie des sentiments par celle des gestes.

L'*Ecole normale catholique* de Paris a pour voisine, au 157 de la rue de Sèvres, une ambulance tenue par des religieuses. Une trentaine des plus grandes élèves ont renoncé à poursuivre leurs études de philosophie, de mathématiques ou de licence, pour se consacrer au soin des blessés et des malades. Ce sont des infirmières très appréciées des médecins. En janvier 1914, à une quinzaine de jours d'intervalle, elles organisent, pour ces pauvres victimes de la guerre, des séances récréatives (comédies, chansons, tableaux vivants, chœurs patriotiques et religieux) accompagnées d'abondantes distributions. A l'Ecole, pendant le mois de septembre, on reçoit, par équipes successives, une centaine de réfugiés belges ou français, dont la misère met en mouvement dans toutes les mains l'aiguille ou le crochet. L'enseignement est devenu plus pratique. Qu'il s'agisse d'histoire, de géographie, de littérature, de philosophie, d'instruction religieuse, la pensée de la patrie et de la guerre est toujours présente : « Ce ne sont pas seulement, écrit la directrice, les faits actuels qui nous préoccupent; ce sont les causes éloignées et récentes de cette lutte européenne, l'histoire des nations alliées ou ennemies, la situation géographique et économique des divers pays, la mentalité des différents peuples. Aussi, malgré les grandes tristesses et les deuils cruels, les études se poursuivent avec

plus d'ardeur et plus d'intérêt que les années précédentes. On veut savoir, se rendre compte, afin de mieux comprendre et mieux apprécier tout ce qui se rattache à la grande crise que nous traversons. Communiqués, articles de journaux, récits militaires, etc., sont journellement lus et commentés, tandis que, par des récits appropriés, on entretient dans le cœur des enfants plus jeunes le grand amour de la patrie, de l'armée, des alliés. » Le Comité de l'Association des anciennes élèves de cette Ecole a une caisse modeste; il y prélève 200 francs qui sont envoyés moitié à des prisonniers français en Allemagne, moitié à une ambulance militaire.

A l'*Institut de la Madeleine*, du 1er août au 1er octobre 1914, les salles de cours abritent l'œuvre des femmes sans travail qui, au nombre de 160 environ, sont venues y confectionner des pansements pour les soldats. On se sert de l'entremise du *Foyer* pour faire des envois au front, envois accompagnés de lettres « vibrantes d'enthousiasme, d'admiration et de confiance. Rien n'a causé tant de bonheur aux enfants que la réception et la lecture de réponses émues et reconnaissantes; ces réponses sont conservées comme des reliques ». De la part d'une catholique, ce dernier mot n'est pas sans valeur.

A l'*Institut de Notre-Dame-des-Champs*, s'ouvre, au mois d'août (1914), un refuge pour vingt-

cinq enfants de mobilisés, orphelins de mère. A partir d'octobre, dans les classes, les murs sont ornés de cartes où se meuvent, — lentement hélas ! — d'après les indications journalières du communiqué, les petits drapeaux.

A l'*Institut de la Tour*, un pensionnat qui compte une centaine de jeunes filles vit côte à côte avec une ambulance où, pendant l'année 1915, 70 soldats, en moyenne, sont soignés. Là encore est pratiqué le système des adoptions de filleuls, et, avec les soins aux malades, celui des séances récréatives. De l'*Ecole La Bruyère*, où il y a, comme partout, des marraines en correspondance avec des filleuls, on signale d'heureuses initiatives : un ouvroir, alors que certains zèles se ralentissaient, groupe autour d'une jeune fille une quarantaine de femmes du monde apportant, chaque semaine, leur contribution d'argent et leur travail, ce qui permet d'habiller, par mois, soixante enfants environ. A une autre élève entraînant ses compagnes, est due *la tirelire de la jeune fille*, dont bénéficient les soldats. Au *Pensionnat normal du Sacré-Cœur*, il y a un modeste hôpital (classé sous le numéro 70). Il semble qu'en parlant des établissements catholiques, nous parlions encore de ceux de l'Etat. Aux divers *Cours* (*Valton, Bossuet, Montalembert, Morot...*) il y a : ici repas charitables pour les enfants pauvres, organisation de colonies de filles et de gar-

çons qui — en septembre — sont éloignés de Paris; là, un ouvroir, une exposition de jouets, une collecte pour « l'œuf de Pâques du soldat », et partout la remise en honneur, pour les soldats, de ce travail de nos grands mères, le tricotage.

En province, comme je l'ai fait en parlant des lycées de l'Etat, je citerai un seul établissement catholique : celui de la rue de Lodi, à Marseille. Grâce à la générosité des enfants, il a distribué 700 repas en août (1914), 3.000 en septembre, 3.937 en octobre, 4.848 en novembre, 4.399 en décembre, 3.739 en janvier 1915... Dans ces deux derniers mois, 4.700 objets (chemises, gants, chaussettes, etc...) ont été donnés aux pauvres ou aux soldats. La Directrice parle ainsi de ses *Cours d'adultes* :

Le chômage se faisait cruellement sentir. Nous avons voulu y remédier, et la création de l'atelier Jeanne d'Arc a été décidée. Il fonctionne, depuis le 5 novembre, rue Reynard, 64. Les enfants viennent, tous les soirs, de 2 à 6 heures. Elles cousent des tentes pour l'équipement militaire et tout ouvrage que l'on veut bien nous confier. Le samedi, on partage le bénéfice, et l'œuvre le grossit en allouant à chaque enfant la somme de 0 fr. 30 par jour. Pour grossir encore un peu « la paye », les maîtresses généreuses se sont faites ouvrières aussi... Elles tricotent des gants. Un peu plus de 30 paires ont été vendues déjà au profit de nos chères petites; et les commandes affluent. Grâce à ces trois sources : travail des maîtresses, travail des enfants, modestes ressources de l'œuvre, nous avons pu donner aux ouvrières 0 fr. 75

par après-midi (1). Tout en travaillant, on récite le chapelet, on chante des cantiques, puis, à l'heure si intime qui nous groupe autour des lampes, on lit en commun, on pleure parfois d'émotion au récit des nouvelles concernant nos soldats.

Et tout le personnel de cette maison a promis à Notre-Dame de la Garde, que, dès l'heureuse fin des hostilités, on lui ferait un pèlerinage...

***

— Monsieur le curé, faites attention! votre église est pleine de Juifs!

Ainsi s'exprimait une dévote un peu inquiète auprès d'un vénérable prêtre du Calvados, qui ne partagea point ses alarmes. C'était vers la fin de

(1) Il n'est pas sans intérêt de comparer avec les salaires de Paris. L'ouvroir du lycée Lamartine, qui reçoit une moyenne de 40 femmes, leur paie 1 franc par jour, plus le déjeuner et le goûter. Aux ouvrières qui ne touchent aucune allocation militaire et aucun secours de chômage, le lycée Fénelon paie 1 fr. 50 pour six heures de travail; la maîtresse d'atelier touche 2 fr. 25, et les deux mécaniciennes 2 francs. Au lycée Molière, on paie 1 franc ou 1 fr. 25 pour 4 heures; au lycée Victor Hugo, 1 fr. 50 par journée de six heures. L'ouvroir du lycée Jules Ferry donne 0 fr. 25 par heure, et un copieux repas dont le prix revient à 0 fr. 25, soit 0 fr. 50, plus un repas pour trois heures de travail. L'ouvroir du lycée Racine, qui occupe 24 ouvrières, donne 1 franc pour 4 heures. — A Versailles, on donne, pour 4 heures de travail, 1 fr. 25, plus un bon de soupe pour une cantine maternelle avec laquelle l'ouvroir a traité.

l'été de 1914, dans une station balnéaire de la côte Normande (Villers, pour ne pas la nommer). La guerre avait surpris au bord de la mer des familles riches. L'église du village faisait de nombreux appels à leur charité. Des jeunes filles israélites s'offrirent pour chanter pendant les offices ; on leur fit un accueil empressé : comme elles avaient du talent, leurs concerts, annoncés par des affiches, attiraient une affluence d'amis qui venaient les entendre en apportant leur obole. Le curé n'y vit point malice ; il était heureux de l'abondance des recettes qui allaient aux soldats blessés, aux pauvres de la région, et un peu aussi, j'imagine, aux besoins du culte.

Les petits faits sont bien intéressants. Il y a quelques mois, quatre jeunes filles formant le quatuor *Gallia* (piano, chant, violon et harpe), viennent donner un concert aux amputés et opérés convalescents de l'hôpital auxiliaire 101. Elles exécutent le *Panis angelicus* de César Franck, composition d'une harmonie suave et pénétrante, qui justifie son titre ; après l'exécution, le lieutenant G..., appuyé sur ses béquilles, s'empresse auprès d'elles : « Merci ! merci ! mesdemoiselles. Je suis un ecclésiastique attaché à la maîtrise de la cathédrale de D... Vous m'avez donné une émotion religieuse que je n'ai pas connue depuis mon départ pour la guerre ! » Or, ce quatuor *Gallia*, fondé par Mlle Pauline Bloch pour jouer

dans les hôpitaux militaires pendant la guerre, était un quatuor de Juives. On l'a entendu à Lariboisière, au Val-de-Grâce, au Continental, à Chaptal, à Rollin, à l'hôpital auxiliaire *Saint-Joseph*, à la salle Gaveau pour les réfugiés de la Meuse, à la mairie du IX^e^ pour l'œuvre du *Bas de laine*...

Une des jeunes musiciennes juives de ce quatuor *Gallia* veut bien me communiquer quelques notes de son *Journal* :

A l'hôpital Lariboisière, 12 mai 1915, nous n'avons vu pour ainsi dire aucun visage. Le public était composé de blessés de la face dont la tête n'était qu'un paquet de bandages. Au début, nous étions un peu angoissées. Après la romance *Plaisir d'amour*, de Martini, grands applaudissements. Un des soldats qui n'avait qu'un bras et la figure entièrement bandée applaudissait en tapant de son unique main sur son genou. Comme il ne pouvait crier *bis*, il a fait avec ses doigts le signe 2, et la chanteuse a dû recommencer.

Au Val-de-Grâce (2 juillet), le concert a eu lieu dans le parc, devant la grande allée. Encore des amputés et des blessés de la face. Au premier rang, sur un fauteuil, était un jeune lieutenant à qui on a coupé les deux jambes. Un des infirmiers qui venaient de l'amener, nous dit que, depuis l'opération, ce lieutenant est dans un tel état de tristesse et de dépression que rien ne l'intéresse plus. Sa physionomie a paru cependant se réveiller quand le violon a commencé *le Cygne*, de Saint-Saëns (qui a été la plus belle audition, dans ce cadre de verdure) ; il a suivi le morceau avec une émotion visible. Pendant la romance de Martini, il a eu des

larmes dans les yeux, et a demandé qu'on recommençât.

A l'hôpital Rothschild, nous avons joué devant des grands blessés, dans la salle même où étaient leurs lits. Au début, nous avons eu peine à rester, tant l'odeur de chloroforme était forte. La ronde de *Madame Favard* a eu un succès particulier ; dans tous les lits, on voyait rire les soldats. Les infirmières nous ont dit qu'après les séances musicales, les blessés étaient plus dociles et que leur moral était meilleur...

J'entre à l'école professionnelle Bischoffsheim, où Maxime du Camp trouva jadis de si jolies impressions à insérer dans son *Paris bienfaisant*. C'est une pépinière d'institutrices, de commerçantes et d'ouvrières qui, une fois engagées dans la vie, seront habiles à donner dans les étoffes de prix d'élégants coups de ciseau. Suivant la volonté des fondateurs, douze places sont réservées à des Juives orientales, désignées par l'*Alliance israélite ;* je comprends combien cette œuvre de moralisation et de propagande est utile au renom français, en lisant ce récit d'une Juive tunisienne qu'on veut bien me communiquer (j'en détache quelques lignes sans rien changer) :

... J'ai toujours pensé que mes coreligionnaires tunisiens avaient une dette envers la France qui a été leur libératrice. Je me souviens que, pendant les veillées d'hiver, notre grand mère nous racontait combien les Juifs étaient maltraités par les Arabes fanatiques. Je frémissais d'horreur aux récits qu'elle nous faisait, et je

puis dire qu'avant 1881, les juifs tunisiens étaient les esclaves des Musulmans. Il n'en est plus rien; la France a accouru et a délivré les oppressés. J'ai du plaisir à savoir qu'un grand nombre de Juifs tunisiens se sont enrôlés dans l'armée française, car c'est aujourd'hui que l'occasion se présente à nous de montrer à notre France que nous reconnaissons ses bienfaits.

Pendant les dernières vacances, j'allais deux ou trois fois par semaine travailler dans un ouvroir à Tunis. J'ai remarqué la joie touchante que la nouvelle des batailles de Champagne a procurée à tous les Tunisiens. Tous les soirs, vers six heures, une grande foule envahissait le bureau d'un journal pour lire le communiqué. Ce soir-là, on avait mis : « *Patientez, il y a de bonnes nouvelles!* » Puis, quand on exposa le nombre des prisonniers, le nombre des canons que, dans sa retraite, l'ennemi nous abandonnait, ce furent des applaudissements effrénés et des cris enthousiastes de *Vive la France!* Dans la rue, j'entendais des femmes qui se parlaient d'une fenêtre à une autre et qui se racontaient la bonne nouvelle du jour. C'est bien touchant de voir comme ces personnes qui n'ont jamais vu la guerre suivent de loin les événements actuels.

Il m'est arrivé, pendant les vacances, d'aller à l'hôpital où il y avait quelques blessés nègres. Ils étaient bien contents de me parler en leur langue, car je connais l'arabe. Un d'eux m'a demandé de lui écrire une lettre pour sa vieille maman qu'il a laissée dans un village d'Afrique. Puis, l'infirmière m'a priée de venir une ou deux fois par semaine, pour servir d'interprète entre elle et ses malades qu'elle avait grand peine à comprendre. J'emmenais mon frère avec moi, car il sait lire les caractères arabes, et il faisait à quelques turcos des lectures. Une fois, l'un d'eux m'a dit le plaisir qu'il

aurait à manger du *couscous*, ce plat si recherché dans l'Afrique du Nord. A mon retour à la maison, j'ai préparé le plat qu'il demandait. Le lendemain, j'ai été très émue de voir comme il se confondait en remerciements. Il croyait mieux me montrer sa reconnaissane en épuisant tout son pauvre vocabulaire français. Aujourd'hui, me voilà revenue à Paris, où je continue mes études... J'apprends également des poésies patriotiques, telles que *le Codicille de maître Moser*, *les Chasseurs à pied*, que j'apprendrai plus tard à mes élèves en Tunisie, car je me destine à l'enseignement.

On a conservé copie des lettres dont les élèves ont accompagné les colis expédiés aux soldats. Quelques-unes sont écrites par des fillettes âgées de moins de dix ans; voici un échantillon de leur style :

— Je pense que vous n'aurez pas faim avec les bonnes choses qu'on vous envoie, et que vous n'aurez pas froid avec les tricots.

— Soyez vainqueurs avant le jour de l'an. Bon appétit.

— Je vous envoie ces paquets *pour votre Noël*, afin que les rigueurs du combat vous semblent moins dures; tâchez de bien combattre, afin que le démon allemand soit démoli et réduit à une grande impuissance.

Comme des reliques dont le temps augmentera le prix, on garde les remerciements venus du front : ce sont des lettres écrites par un capitaine qui répond au nom de ses hommes, ou par un soldat qui, au bas de son papier, a fait signer une

vingtaine de camarades : lettres courtoises, respectueuses, où le lecteur d'arrière s'étonne de trouver la sérénité du temps de paix ; on y chercherait en vain le moindre signe d'angoisse.

On m'introduit ensuite dans l'ouvroir où, à tour de rôle, pendant les récréations, des groupes de grandes élèves viennent tailler les flanelles de coton, faire marcher la machine à coudre, transformer en vêtements qui seront appréciés dans les tranchées les étoffes ou lainages achetés par la maison. C'est d'ailleurs, avec la correspondance entre marraines et filleuls, la caractéristique de tous les établissements israélites : ouvroir à l'orphelinat de Rothschild, rue Lamblardie ; ouvroir à la maison de refuge de Neuilly ; ouvroir à l'orphelinat Charlotte Nathaniel, fondé à Boulogne par la baronne Léonino ; ouvroir au *Toit familial* de la rue Guy-Patin ; ouvroirs (où, *moyennant paiement*, viennent travailler d'anciennes élèves), aux écoles primaires de l'avenue de Ségur, de l'avenue Secrétan, de la rue Claude-Bernard. Tous travaillent pour les soldats, les blessés, les réfugiés, les pauvres. Mlle Simone D... en a installé un, rue Villebois-Mareuil, dans un appartement inoccupé de la maison où habitent ses parents. Tous les mardis, elle y reçoit ses amis qui payent un *droit d'entrée* servant à acheter les étoffes. En douze séances, on a pu habiller 140 enfants.

— Y a-t-il, ai-je demandé, certaines pratiques religieuses qui soient propres à votre Ecole ?

— Non, me répond le directeur, un peu étonné de ma question. Nous enseignons l'hébreu, pour permettre la lecture de la Bible. Nos jeunes filles apprennent, dans le catéchisme, les dix commandements de Dieu; et c'est tout. Notre morale n'a rien de particulier; c'est celle des honnêtes gens.

Je me retire sur ce mot très exact.

***

Les Catholiques lisent peu la Bible; ils préfèrent des textes arrangés, souvent créés de toutes pièces, un *divin* de seconde main. Dans les écoles Juives, on enseigne l'hébreu pour lire l'Ancien Testament. Les Protestants, eux aussi, se tiennent toujours très près de la source.

Je cherche à prendre contact avec eux, à savoir ce que les jeunes filles ont fait, de ce côté, pour les œuvres de guerre. En feuilletant une brochure de propagande, je tombe sur cette indication : « Nous avons eu un excellent entretien du pasteur X..., sur Saint Luc; V, 36. » Je me reporte au passage de Saint-Luc, le voici : « *Il* (c'est de Jésus lui-même qu'il s'agit) *leur proposa aussi cette comparaison : personne ne met à un vieil habit une pièce prise d'un habit neuf; autrement, on rompt l'habit neuf, et la pièce qu'on prend ne convient*

pas au vieil habit. » Voilà, j'imagine, un excellent texte pour parler de l'Alsace et de la Lorraine, cousues comme des pièces de pourpre au manteau impérial de Guillaume ! Et pourtant, pourquoi suis-je prêt vaguement à prendre une attitude hostile ?

Considérée en soi, d'une façon générale, comme exercice caractérisant une société religieuse, cette habitude de commenter et d'*expliquer* la Bible, éveille en moi le souvenir d'un chapitre des *Essais* où Montaigne, s'adressant aux savants de son temps qui s'appliquaient à « expliquer » les philosophes anciens, raisonne ainsi : « Si vous commentez les philosophes grecs, c'est donc que ces philosophes ne se sont pas exprimés *avec une clarté suffisante ;* pensez-vous être plus habiles ? »(1) Quelle

(1) Au moment où je corrige les épreuves de cet opuscule, je retrouve ces pages charmantes de Montaigne ; le lecteur me saura gré d'en reproduire quelques lignes : « Aristote a escrit pour estre entendu : s'il ne l'a pu, moins le fera un moins habile et un tiers, que celui qui traite sa propre imagination... Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'enbesongne, duquel l'interprétation fasse tarir la difficulté ?... En subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes ; on nous met en trein d'estendre et diversifier les difficultés, on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitudes et en querelles... Il y a plus à faire à interpréter les interprétations, qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre subject : nous ne faisons que nous entregloser, etc... » (*Essais*, livre III, Ch. 13.)

force prend cette observation quand on l'applique aux théologiens! Eh quoi! l'Intelligence suprême, incarnée dans une forme humaine, est venue parler aux humbles — à ces pauvres d'esprit auxquels la première Béatitude est promise — pour leur révéler la vérité, et son langage ne se suffit pas à lui-même? C'est toi, rêve d'une ombre, être éphémère et borné comme moi, ton frère en ignorance des choses divines, qui juges nécessaire d'*expliquer* la parole de Dieu? oh! l'irrésistible protestation du bon sens et du sentiment religieux devant l'exégèse!

Mais voici qu'un courant de sympathie profonde m'entraîne, m'enlève toute faculté critique, me permet de dominer mes habitudes d'esprit. Je me sens en contact avec de très honnêtes gens; je vois le désintéressement, le zèle ardent pour le bien, la force des convictions, la beauté des caractères. Lisez ceci (1) : « Lisette Arnold réunit tous les soirs des soldats dans une grande salle à manger mise à sa disposition : elle leur offre le feu, l'éclairage, des journaux, de quoi écrire, et une bonne tasse de café. A leur départ, elle leur donne un paquet renfermant des provisions de route, et *un évangile*. C'est tout ce qu'elle fait au point de vue religieux ; mais les soldats savent

(1) Extrait d'une lettre datée de Montpellier, 6, rue Edouard-Adam, et signée H. D. (Lettre toute personnelle dont on veut bien me donner communication.)

qu'elle leur est si dévouée parce qu'elle est chrétienne. Quand ils sont au front, elle continue ses envois. C'est merveilleux, et je me demande comment elle arrive à faire tant de choses en dehors de son travail. *Peu à peu, elle a su intéresser à son œuvre la dame chez qui elle est en service.* » Lisette Arnold, Alsacienne d'origine, est en effet une fille de service, une humble domestique; elle a quelque chose de l'âme de Blandine... Et celle-là ne fait pas d'exégèse ! Y a-t-il une morale supérieure à cette morale d'une modeste fille du peuple? Y aurait-il une religion supérieure à l'Evangile?

On lit dans le journal protestant *La Jeune fille* (n° de février 1915) : « Nous ne pouvons envisager toutes ces souffrances matérielles et morales sans un serrement de cœur. Nous qui avons été épargnées par l'invasion, souvenons-nous que *toute souffrance non endurée est une dette envers ceux qui l'endurent* (E. Lavisse), et pensons avec une ardente sympathie, avec reconnaissance, à tous ceux qui souffrent en ce moment pour que nous soyons à l'abri. L'Union sacrée, nous la connaissons dans notre *Alliance;* mais il faut qu'elle se traduise par un grand élan de solidarité pratique et par l'amour qui remplit nos cœurs. »

Dans *La Jeune fille* de janvier 1916, on lit, sous la rubrique : « Entre nous » :

« La volonté d'un peuple est faite de la volonté de

chacun : c'est l'œuvre de tous, à laquelle tout le monde est tenu de collaborer... Nous aussi, les non-combattants, nous avons nos combats à soutenir (*Lettre à tous les Français*). » Voilà quelle est, à cette aube d'une année nouvelle, la règle de conduite que nous voulons adopter. Nous y pourrons ajouter, nous chrétiennes, l'élan de l'âme en communion avec son Dieu, et toute la force que communique l'assurance qu'on agit pour *Lui* en agissant pour ses frères. Ainsi, quoi qu'il advienne, cette année sera bénie. »

Sur ces sentiments, tous les honnêtes gens sont d'accord.

L'action des jeunes filles protestantes s'est manifestée de bien des façons. C'est une de leurs sociétés qui, à Nancy, a fondé la ligue *Jusqu'au bout*, ligue ignorant les groupements, les discours, les cotisations, et dont les adhérents signent cet engagement : *Je promets de ne pas me plaindre de la longueur de la guerre et de faire tous mes efforts pour réconforter les découragés et les amener à tenir ferme*. A deux membres de leurs *Unions*, Mlles C..., de Dieppe, revient l'honneur d'avoir lancé à Londres, avec un succès d'enthousiasme, la jolie idée des « filleuls ». Les œuvres pourraient être groupées sous trois rubriques : l'assistance matérielle et morale aux soldats; les ouvroirs; le service dans les hôpitaux. (De ce dernier, nous parlerons plus loin, dans un chapitre spécial.)

Les foyers d'où rayonnent toutes les activités, sont les *Unions*. Il y en a 301, formant l'*Alliance*

française. Ce sont des sociétés où l'on appelle, pour l'édification par la lecture de la Bible et pour la bienfaisance collective par l'exaltation du patriotisme, toutes les jeunes filles de bonne volonté, les « âmes isolées »... Quelques extraits de lettres en donneront une idée.

La Présidente d'une *Union* de Paris, écrit au mois d'octobre 1914 : « ... Un seul et même sentiment nous unissait. De suite, il fut décidé que nos dimanches seraient employés à travailler pour les soldats. Tout en travaillant, nous ne perdions pas de vue le but de notre Union et les idées s'échangeaient. Il y avait plus d'intimité dans nos causeries. Quelques-unes, hélas! avaient déjà été frappées dans leurs affections, d'autres nous lisaient les lettres de leurs frères, lettres de chrétiens souvent qui nous réchauffaient le cœur. Nous lisions des fragments de sermons, parfois des sermons entiers; mais surtout nous placions devant nos chères jeunes filles nos devoirs actuels, et les devoirs qui leur incomberaient après la guerre, la tâche immense et si belle qui serait celle de la jeune fille chrétienne dans notre Patrie bien-aimée, victorieuse mais si meurtrie! Et enfin nous finissions notre dimanche par un culte dans lequel nous remettions entre les mains de Dieu tous nos bien-aimés, notre chère France et ses soldats. »

D'une autre *Union* de Paris, celle de l'avenue Ledru-Rollin, on écrit : « En dehors de l'*Union*, les jeunes filles ont participé à plusieurs activités. Au mois de septembre 1914, plusieurs nous ont aidé pour une garderie quand les écoles étaient fermées, d'autres se sont occupées de la cantine municipale installée au Foyer de l'Ouvrier, à côté du temple. Deux d'entre nous sont infirmières, l'une à l'hôpital Boucicaut,

l'autre en province. Enfin, en automne, plusieurs unionistes sont venues régulièrement à un ouvroir où nous faisions des vêtements pour les enfants pauvres du quartier et pour les réfugiés du Nord. »

Une quinzaine de ces *Unions* sont dans les départements du Nord et de l'Aisne, en pays envahi. Pour le groupe de l'Est, voici quelques notes envoyées par une jeune protestante de Saint-Dié :

1er mai 1915. — Nous entendons le canon continuellement. A tout instant, les aéroplanes survolent la ville. Le tocsin sonne, c'est l'arrivée d'un taube. Pas un jour ne se passe sans ces visites; ce matin à 6 heures, il y en avait déjà un. Enfin, Dieu nous en a encore protégées!

12 mai. — Jeudi, nous avons été encore bombardés; six obus sont tombés autour de nous. Nous avons eu bien peur, car c'étaient de très gros obus. Heureusement, il n'y a pas eu de victime, et les dégâts ne sont pas énormes. C'est notre 23e bombardement, sans compter les taubes.

17 juin. — Jeudi, 3 juin, nous avons reçu 24 obus, dont trois dans la nuit. Vendredi 11, un taube est venu lancer 4 bombes; hier encore et avant-hier, chaque jour, 4 bombes; pas de dégâts. Ce matin encore, 4 bombes, dont une est tombée sur l'église Saint-Martin, mais il n'y a pas eu de mal.

Nous avons déjà beaucoup de pertes à l'*Union* des Jeunes Gens.

26 juillet. — ... Je me fais un plaisir de t'envoyer 4 signatures que j'ai recueillies pour la Ligue *Jusqu'au bout*. Il y en a une, celle de Célina S..., qui est d'une

personne bien courageuse. Elle a vu brûler sa maison par les Allemands sans rien pouvoir sauver; son frère, qui était sur le front, est disparu; et malgré tout cela, elle ne perd pas courage : elle se charge de remonter le moral de tout le monde!

16 août. — ... Hier nous partions au cimetière porter des fleurs sur les tombes des soldats; arrivées au bout de l'Hôpital, voilà qu'un obus éclate en face. Nous fûmes renversées toutes les cinq; ma sœur a reçu un éclat qui déchira ses vêtements et trois lettres qu'elle avait dans sa poche : mais l'éclat d'obus la touchant n'avait presque plus de force et ne lui a fait qu'une toute petite blessure.

Les *Unions*, organisées dans toutes les parties de la France, et les *Missions* protestantes, étendent leur activité dans le monde : chez les Malgaches, de qui elles ont reçu des sommes importantes pour les blessés; au Zambèze, au Lessouto (Afrique du Sud)... Le goût passionné de l'action au service d'un idéal bien défini, l'ingéniosité et la hardiesse dans la propagande, l'application à ce qui a été excellemment appelé « le ravitaillement moral » : tels paraissent être les caractères de cette force d'expansion. J'ai sous les yeux le détail de ce qui a été fait un peu partout, de Saint-Dié à Bordeaux, de Dieppe à Marseille. Je relève seulement quelques traits. Les jeunes filles protestantes, en beaucoup de petites villes, ont la pensée de transformer leur salle de réunion en cercle ou « foyer » du soldat; pour couvrir les frais d'installation, elles vendent de petits drapeaux (Nyons), ou des fleurs à la porte des temples anglais et français (Dieppe). Le foyer devient un lieu de repos, d'agrément, d'instruction; elles en font un cabinet de lecture, elles y servent elles-mêmes du café, du thé, du chocolat; elles y organisent des conférences sur

l'alcoolisme (Villefranche, groupe du Rhône), relèvent le moral de quelques pessimistes. Elles visitent les hôpitaux; et c'est un spectacle touchant que celui de ces trois jeunes filles qui, arrivées au chevet d'un malade, sont soudain intimidées par la vue de l'auguste souffrance, ne trouvent mot à dire, jusqu'au moment où l'une d'elles a « le courage de poser quelques questions *qui rompent la glace* ». Dans les ambulances, elles font de la lingerie, cousent, raccommodent, tricotent, découpent en longs filets des rognures d'étoffes pour des coussins destinés aux voyages des blessés. Elles adoptent de petits réfugiés belges, des prisonniers, des combattants : elles leur envoient des journaux, des brochures, des « malles-surprises » où il y a des vêtements, des provisions de bouche, — et un évangile...

Le Comité national des Unions chrétiennes de jeunes gens adressait à ses adhérents, au mois de janvier, ses remerciements, en des termes que nous pouvons reprendre pour traduire notre propre pensée :

« Je vous avais demandé de faire quelque chose pour le Noël de nos soldats... Et à peine avais-je dit, que j'ai vu autour de moi s'amonceler une multitude de paquets qui laissaient à l'envi s'échapper les plus jolies choses et les plus utiles. Des escadres de pipes naviguaient sur des océans de papier à lettres, de frêles cigarettes s'abritaient sous des blindages de chocolat, des piles de linge blanc cachaient d'aristocratiques savons. Et les lainages! Quelle montagne bigarrée! il y avait là des chandails, des ceintures, des foulards interminables, des tricots plus vastes que le bouclier d'Achille, des chaussettes, des passe-montagnes pareils à des casques de chevaliers; il y avait de tout, jusqu'à un saucisson! Et sur cet amoncellement, je croyais voir surgir la réjouissante silhouette d'un « poilu » hirsute et sou-

riant, la pipe à la bouche, emmitouflé jusqu'aux yeux.

« ... Mais il me semble que vous avez donné quelque chose de plus que la chaleur et le bien-être à nos soldats; vous leur avez apporté la joie, l'affection, et comme la tiédeur du foyer lointain. Beaucoup, parmi eux, avaient coutume de fêter Noël en famille. Lorsqu'ils ont ouvert le paquet inattendu, que de souvenirs et que d'images se sont pressés dans leur âme attendrie! Ils ont cru revoir l'humble sapin, la table de famille... Oh! les chères têtes blondes ou brunes, les doux gestes familiers, l'inflexion des voix aimées! Pauvres soldats belges, pauvres soldats de nos terres envahies! Je les vois, tenant dans leurs rudes mains tous ces ouvrages de vos mains de sœurs, pensant aux chers absents avec une poignante émotion, et comprenant mieux que jamais la grandeur de leur patience héroïque. Plus d'un, peut-être, a essuyé une larme furtive. Dans sa solitude, il s'est senti moins seul parce que votre affection l'a soudain enveloppé d'une présence invisible et consolatrice. Jeunes filles, heureuses encore ou déjà éprouvées par la douleur, vous avez compris qu'entre ces hommes qui sont votre rempart vivant, et vos cœurs de chrétiennes, il devait y avoir comme un échange de gratitude et de fidèle attachement. Vos paquets le leur ont dit. Et vous avez ainsi contribué à forger l'arme invincible qui, l'heure venue, sera entre les mains de Dieu, l'instrument béni de la délivrance. Merci pour eux, merci pour la France! »

Très nombreuses, naturellement, sont les lettres des soldats à leurs marraines. Je cite quelques lignes d'une originalité saisissante :

Du soldat belge A. van L... (sur le front) :

« Vous me dites que c'est une gloire d'appartenir au

peuple belge. Oui, nous avons combattu vaillamment, nous avons fait notre devoir pour défendre notre petit pays et notre indépendance. Moi-même, je suis prêt à faire le sacrifice de ma vie pour la cause juste et bonne que nous défendons. D'ailleurs, soit que je vive, soit que je meure, je suis en Christ. »

De physionomie tout autre est ce soldat :

« De causer avec vous me donne du bonheur, comme quand je sortais de la mine après un éboulement, quand au milieu des poutres, de la terre et des pierres, je voyais le jour et sentais venir l'air. »

Celui-ci, soldat deux fois décoré, titulaire de trois citations à l'ordre de l'armée, écrit ces lignes curieuses :

« Je suis presque honteux que ce soit une frêle femme, femme de France à la vérité, qui m'ait remonté le moral... moi qui ne me décourage jamais cependant dans l'accomplissement des tâches les plus périlleuses. » (1)

On se perd un peu dans la multiplicité des groupements créés ou transformés par la guerre. Il y a un *Comité protestant d'entr'aide pour les régions envahies*, dont le siège est à Paris (53 *bis*, rue Saint-Lazare), mais dont l'action rayonne sur la France, grâce à des délégués et Comités locaux. A la *Fédération française des Associations chrétiennes d'Etudiants*, fonctionne un « service de ravitaillement moral et matériel ». Un *Office de*

(1) Renseignements et textes communiqués par Mlle Jeanne Becker, secrétaire du *Comité national*.

renseignements pour les familles dispersées a été créé, en décembre 1914, par le Conseil national des femmes françaises où Mlle Raizon représente les protestants. Cet office, où travaillent en majeure partie des jeunes filles, avait rédigé, à la date du 15 mars 1915, plus de douze cent mille fiches. Je puis donner ces deux renseignements statistiques :

Recherches faites, du 10 février 1915 au 20 février 1916.	427.441
Résultats positifs obtenus.	68.202
(Soit 15,9 pour cent.)	

J'arrive à l'*Union pour l'organisation du travail*, fondée le 10 août 1914, à la mairie du XI^e^ arrondissement de Paris (présidente, Mme G. Julien Kœchlin). Son objet est de lutter contre le chômage en distribuant des tâches rémunérées aux sociétés professionnelles du travail féminin. Sa règle est une conception originale et nouvelle : consacrer au salaire de l'ouvrière la différence entre le prix des matières premières (fourniture et manutention) et le prix de vente. Elle est subventionnée, sous forme de prêts, par le Comité du *Secours national*.

Au 10 août 1914, cette *Union* comprenait un ensemble de 22 *Ateliers, Syndicats, Entr'aides, Assistances*. Le 20 août, elle obtient de l'Intendance une première commande de 20.000 chemises, et de la Ville de Paris, une

commande de 500 trousseaux d'enfants. Les 20.000 chemises représentaient une somme de 43.000 francs, que le Secours national décide d'accorder à l'Union à titre de prêt remboursable. Chaque unité (payée jusqu'alors 0 fr. 20 et 0 fr. 25 par les entrepreneurs) vaut à l'ouvrière un salaire de 0 fr. 40. Cette *Union* a créé un atelier-type formé d'ouvrières spécialisées et un atelier d'entraînement pour la formation des monitrices qui iront diriger dans Paris et dans la banlieue les ateliers fondés par les organisations affiliées à l'Union. Le 27 août, elle installe ses services dans de vastes locaux mis à sa disposition (1, rue Pierre-Levée), et qui comprennent, outre ses ateliers-types, une vaste salle de distribution et de vérification du travail. En septembre 1914, le Ministère de la Guerre passe avec l'Union deux marchés successifs de fournitures militaires se montant à 105.000 pièces. Le 15 octobre, le Ministère des Travaux publics met gracieusement à sa disposition une partie de l'Ecole des Ponts et Chaussées où elle installe :

1° Ses matières premières; 2° Une équipe de 12 à 14 coupeurs qui débitent de 1.500 à 1.800 unités par jour; 3° Une manutention pour la distribution et la vérification du travail.

Entre les mois de janvier 1915 et de janvier 1916, l'*Union* a confectionné pour le Ministère de la Guerre environ 650.000 pièces tant caleçons que chemises, bourgerons, pantalons, etc.

De septembre 1914 à septembre 1915, elle a distribué en salaires. . .	149.228 fr. 36
Le même travail distribué par des entrepreneuses aurait été payé à l'ouvrière.	89.043 fr. 34

L'excédent de salaire acquis à l'ouvrière a donc été de . . . . . 60.184 fr. 52

Il a été distribué aux groupements affiliés à l'*Union* en 1914-1915 des indemnités de transport s'élevant à (1). . 5.483 fr. 52

Je m'arrête, laissant le lecteur sous l'impression de ces faits.

---

(1) Enfin, il y a un grand nombre d'ouvroirs protestants, ouverts à Paris depuis la guerre : ouvroir de *Mme Cremer* (153, avenue Ledru-Rollin), du *Travail* (30, rue de Liége), des *Syndicats chrétiens* (18, rue de la Pépinière), du *Val-de-Grâce* (38, avenue de l'Observatoire), de la *Chaussée du Maine* (14, rue Vigée-Lebrun), du *Service social de « Foi et Vie »* (36, avenue de Châtillon), de la *Solidarité de Ménilmontant* (52, rue Stendhal), de la *Maison Verte* (129, rue Marcadet), *Saint-Jean* (147, rue de Grenelle), de la *Caisse nationale d'Epargne* (118, rue de Vaugirard), de l'*Atelier-Ecole* (40, rue Boulard), de la *Petite Etoile* (67, rue de Cormeilles, à Levallois-Perret), des *Ponts et Chaussées* (28, rue des Saints-Pères), du *Foyer de l'âme* (7 *bis*, rue Daval), des *Diaconesses* (95, rue de Neuilly).

III. — HORS DES ÉCOLES

Le collège Sévigné. — Aux *Annales :* l'œuvre de Mme Adolphe Brisson ; contributions patriotiques aux œuvres de guerre ; les Conférences. — Mimi Pinson et sa cocarde. — Les concerts de musique dans les ambulances. — Autour des écoles : la lettre interrompue ; générosité des soldats. — L'œuvre des mutilés. — Virtuosité et double noblesse dans la bienfaisance, le château de Varey. — Société pour le Vêtement du prisonnier de guerre.

Certains établissements échappent à la classification que nous avons suivie pour la commodité de notre exposé ; et beaucoup de jeunes filles, très dévouées aux œuvres de guerre, ont passé l'âge de l'école.

Le collège Sévigné n'a aucune étiquette confessionnelle. Dès le 5 août 1914, il installe une *Soupe populaire*, transformée aujourd'hui en *Cantine-refuge*, rue de l'Odéon, et le 25 du même mois, un ouvroir payant, dans un local obligeamment prêté par la Faculté de médecine. En septembre, il organise un hôpital (transporté, à la

fin de l'année, avenue des Champs-Élysées) où on reçoit 73 blessés, et où plusieurs de ses professeurs entrent comme infirmières. Les œuvres auxquelles participent spécialement les élèves sont : la cotisation hebdomadaire « pour les soldats », l'achat de tubes d'iode, l'adoption des prisonniers, le Noël des petits Belges, celui des petits réfugiés... « J'ai l'impression, écrit la directrice du collège, d'en oublier beaucoup, car nous n'avons tenu compte de ces dons sur aucun registre. Les envois de lainage confectionnés par les jeunes filles n'ont pas cessé depuis le commencement de la guerre; je n'ai jamais vu diminuer l'amoncellement des paquets qu'avec une discrétion touchante les élèves apportent *anonymement* à leur directrice spécialement chargée d'en déterminer l'affectation. Chaque fois que, dans une classe, un professeur a fait appel au dévouement, il a toujours trouvé un élan enthousiaste... Chez les grandes, les modifications d'ordre intellectuel ou sentimental sont assez difficiles à saisir : elles ne cherchent pas à les manifester. Cependant, j'ai eu l'occasion de voir qu'elles étaient extrêmement susceptibles dans leur enthousiasme patriotique, et il ne faudrait pas beaucoup insister pour voir éclater chez elles le plus ardent chauvinisme... Dans ce cercle de bourgeoisie éclairée et studieuse, la guerre a produit, avec l'accentuation d'une gravité qui n'était auparavant que du sérieux uni

à de l'enjouement, l'expansion d'un immense altruisme. Je l'ai senti profondément. Il n'a jamais faibli : il s'est manifesté avec une discrétion qui écartait tout soupçon de vanité quelconque. »

***

Tout le monde connaît l'importante fondation, toujours en voie de progrès hardis, de Mme Adolphe Brisson, née Yvonne Sarcey. Aux *Annales*, foyer d'instruction à la fois pratique et libérale pour les jeunes filles ne voulant être ni bachelières, ni licenciées, il y avait, avec un enseignement littéraire, historique et artistique, des cours de coupe, de modes, de comptabilité, de sténo-dactylographie, etc... Dès le début de la guerre, ces derniers cours sont supprimés; ils font place à un hôpital. Depuis dix-huit mois, cet hôpital est consacré à la grande chirurgie : « il vit, écrit la fondatrice, grâce aux jeunes filles, grâce à leurs dons et à leur dévouement... ; toute l'installation a été faite à leurs frais : pendant un an, il n'a même pas reçu la subvention prévue par l'État ». Les jeunes filles y ont des services spéciaux : lingerie, raccommodages, service de table, service des goûters, envois de paquets; elles font les lits, elles nettoient les instruments. A côté de l'hôpital, il y a une sorte d'ouvroir où l'on travaille pour les soldats, et « qui nous a permis (écrit-

on à la date du 15 mars 1916) de faire au front *vingt-cinq mille trois cent treize envois*, comme nos livres en font foi ». A côté de l'ouvroir, l'œuvre de « l'Adoption des prisonniers » a recruté (dans la clientèle d'amies qui encadre le noyau des jeunes filles) « *six mille sept cent marraines*, s'engageant à envoyer, chaque semaine, un paquet à leurs filleuls. Grâce à la générosité de toute cette jeunesse, dont le rayonnement est immense, nous avons pu recueillir, pour les pauvres de la Reine (des Belges), une somme de *quarante mille francs* que j'ai eu l'honneur de lui porter à la Panne. Dernièrement, nous avons pu, pour l'œuvre de M. Brieux, vendre *douze mille francs* de brosses, les premières faites par les soldats aveugles. Nous avons encore pu donner à nos jeunes filles *seize cent dix-neuf filleuls* parmi les soldats qui sont au front... Je serais donc mal venue, conclut Mme Ad. Brisson, de ne pas croire à la jeune fille française : c'est une fleur de la race dans une de ses plus belles manifestations. » D'aussi brillants résultats justifient cette conclusion! Ils ont été obtenus dans une atmosphère d'enthousiasme patriotique entretenue, en grande partie, par le prestige d'un nom aimé du public et par des conférenciers d'élite.

Les jeunes filles ont une imagination et une sensibilité qu'il faut ménager, en leur épargnant des spectacles sanglants, des images brutales de

bataille ou de souffrance. Ce qu'il convient de leur apporter d'abord, dans un enseignement discret, ce sont des *faits* bien choisis, que leur sens moral commente avec une sûreté instinctive. C'est ce qu'a supérieurement compris, dans la conférence faite aux *Annales*, en mars 1915, M. le Dr Raoul Baudet, chirurgien-chef de l'hôpital Saint-Louis. Il indique les étapes successives parcourues par ce personnage anonyme et sacré — le blessé — dans la zone des armées et dans les formations de l'arrière : son arrivée, grâce aux brancardiers, ou par ses propres moyens, s'il lui est possible, au poste de secours, situé à quinze cents mètres environ de la ligne de feu, où on lui donne à boire, où on badigeonne sa plaie à la teinture d'iode, où on arrête les hémorragies par des pansements sommaires; puis, son évacuation, à cinq ou six cents mètres plus loin, sur une des ambulances du corps d'armée, installée dans une école, une usine, un château; enfin, par le train sanitaire, son arrivée dans un hôpital militaire comme le Val-de-Grâce, Saint-Martin, Bégin, ou un hôpital de l'Assistance publique, ou encore un de ces asiles auxiliaires — lycée, école, grand magasin, hôtel, salle d'Université — qu'ont aménagé les bonnes Françaises de la Croix-Rouge, et où il trouve l'accueil définitif, les bons sommeils réparateurs dans les draps blancs, les soins maternels des infirmières, la grande paix quasi religieuse

qu'on fait régner autour des malades, la science appliquée, cette fois, non à meurtrir mais à sauver. Si à cette leçon de choses on ajoute les sublimes exemples dont foisonne notre histoire nationale, les plus belles formules que la poésie et l'éloquence ont données aux grands sentiments, la parole vibrante d'un Richepin, donnant des définitions lyriques de la patrie et de la « nation », passant en revue les chants immortels de tous les « sonneurs d'héroïsme », depuis Tyrtée jusqu'à Déroulède, quel est le cœur de jeune fille française qui, aux *Annales*, ne devait pas travailler d'enthousiasme?

***

Mimi Pinson, que l'on connaît, s'est peut-être souvenue qu'aux trois jours elle fit la guerre. Les Midinettes, occupées aux travaux délicats du luxe parisien, formaient, sous la direction du grand compositeur Gustave Charpentier, un Conservatoire où elles étudiaient la musique, la danse, la comédie, en vertu de ce principe que les arts du rythme ont été créés par le Peuple et ne doivent pas oublier leurs origines. Le 2 août 1914, Mimi Pinson devait se rendre à Marseille pour y couronner une Muse. Dès la déclaration de guerre, elle met sa cocarde, elle s'adapte aux circonstances. Et elle ne se borne pas à faire pour nos soldats de charmantes co-

cardes (1) : elle offre ses services dans les formations sanitaires. « Est-ce que, dit-elle, je ne connais pas mieux que beaucoup d'autres les soins que réclame un ouvrier, un fils du Peuple? » Hélas! non; on l'éconduit. M. Charpentier insiste auprès du ministre de la Guerre; il finit par obtenir les autorisations nécessaires « permettant aux ouvrières et employées en chômage, de coopérer aux soins à donner aux blessés ». Dans les préaux où s'exerçaient les chorales, des cours d'infirmières sont organisés sous la direction du professeur Letulle. Bientôt, Mimi Pinson est admise dans les hôpitaux; des centaines de midinettes y font apprécier leur concours. Des photographies nous les font voir à l'hôpital Lariboisière (service du professeur Florand), à l'hôpital temporaire d'Amiens (pavillon des typhiques, Dr André Couvreur, médecin en chef) : « elles acceptent avec joie les tâches les plus rebutantes, les plus pénibles, de préférence auprès des grands blessés, des tétaniques, des typhiques en proie au délire ou à l'horreur des convulsions. Ces fragiles Parisiennes, ces enfants du faubourg, jadis insouciantes, sensibles aux frivolités et aux coquetteries, se sont métamorphosées en sœurs attentives

(1) Exposées au Petit Palais, le 11 novembre 1915, avec un panneau décoratif, l'*Autel de la Patrie*, aujourd'hui aux Invalides (musée de l'armée).

et miséricordieuses, en servantes compatissantes des agonisants et des mutilés » (1).

***

Parmi celles qui ont atteint ou dépassé la vingtième année, il y aurait à faire une ample moisson de grands ou de jolis exemples. J'ai déjà parlé du quatuor *Gallia*. Ce sont des élèves du Conservatoire — je les désignerai seulement par leurs prénoms : Mlles Thérèse C., Nathalie, Madeleine et Lucienne R., Madeleine O. — qui ont eu la première idée d'apporter aux soldats blessés ce remède de l'âme : la Musique. En donnant un concert à l'ambulance du lycée Buffon, le 25 novembre 1914, elles ont créé un mouvement bientôt élargi et suivi par des artistes de tout genre. Dans ces séances d'art, les soldats semblent ramenés, mais autrement que dans la tranchée, à l'état de nature : ils sont naïfs, dociles, ne comprenant pas toujours, mais pleins de bonne volonté, s'amusant d'un rien, en vrais enfants.

Comme les écolières, les jeunes filles du monde ayant adopté des filleuls sont légion. Elles s'ingénient : celle-ci envoie chaque semaine, avec des conserves, un journal illustré ; celle-là expédie un colis où il y a des vêtements divers, du savon, un rasoir, du chocolat, un pot de

(1) Maurice Le Blond (*Histoire de Mimi Pinson*).

confitures... Il semble, d'après la réponse reçue, que dans sa lettre d'envoi, elle ait ajouté : « et avec ça?... », car le filleul est embarrassé pour manifester un désir : il se confond en remerciements, et s'en rapporte, pour la suite, à la bonté de la marraine. Les réponses de soldats que j'ai sous les yeux mériteraient d'être étudiées de près par un psychologue. Elles sont toutes d'une convenance parfaite, où le respect se mêle à la gratitude. On est frappé de leur modestie. Le combattant qui est dans la boue des tranchées s'étonne, se déclare quelquefois « stupéfait » des attentions que les femmes de l'arrière ont pour lui ; il reçoit les bonnes choses que contient un colis postal en paraissant croire qu'il n'a aucun droit à de telles attentions. On dirait que, l'obligé, c'est lui, le combattant qui nous protège, et non pas nous ! Voici une lettre pleine de choses puériles, gauchement dites, où celui qui tenait la plume parle avec une singulière simplicité d'un fait qui interrompt son épître :

... Encore une tête d'arbre qui tombe, fauchée par un obus. *Ah! combien de bois cassé!* C'est moins triste que lorsque ça tombe sur nous, car une mitraille pareille, ça ne pardonne pas.

Et dans une autre :

... Déjà, je suis familier avec le bruit de la mitraille et le sifflement des balles. Je vous écris ces quelques mots dans une tranchée de seconde ligne, ayant pour

pupitre mon sac, et pour siège le sol. Au-dessus, les obus passent, *mais je pense qu'ils me laisseront finir ma lettre.*

Quelques lettres font ressortir des caractères assez amusants; celle-ci, par exemple, dont je reproduis un fragment, en me bornant, pour la commodité du lecteur, à y mettre des points et des virgules :

... C'est malheureux que je ne puis vous envoyer le livre que j'ai écris depuis le 2 août; tout est inscrit; et alors vous en auriez pour 4 heures, à lire seulement. C'est écris au crayon; mais écoutez, nous allons nous entendre. Vous aller acheter un cahier ou un livre, et dans chaque lettre que je vous ferai, je vous metterai en commençant par le 2 août. Je numéroterai les lettres; alors, aujourd'hui, n° 1. Quand vous m'écrirez, vous mettrez « en réponse à votre n° un tel », car s'il y en a une de perdue, on le saura. Çà vous amusera d'avoir un souvenir de campagne d'un artilleur, et, *si je rentre*, je le ferai imprimer *pour donner à mes parents.* Titre : Carnet de route, souvenir de ma campagne, 1914-1915.

Singulière rencontre de la pensée d'un soldat à peine lettré avec celle d'un de nos plus grands écrivains! C'est ainsi, en effet, que l'auteur des *Essais*, ne songeant pas au public mais se proposant modestement une fin domestique et privée, vouait son livre « à la commodité particulière de ses parents et amis ».

Plusieurs de ces lettres sont d'une orthographe épouvantable. J'en lis une, naïve comme les

autres, mais d'une correction de forme irréprochable. J'en citerai seulement le post-scriptum :

P.-S. — Le soldat A... ne sait ni lire ni écrire. Celui qui lui sert de secrétaire se permet d'ajouter, à son insu, que la charité de Mlle M... est bien placée. A... est digne d'intérêt. Ouvrier mineur, il fait, en guerre, son devoir simplement, modestement, et a su acquérir l'estime de tous ses camarades.

Je citerai encore, pour montrer la *générosité* de nos soldats, quelques lignes d'un sapeur télégraphiste, Georges C..., répondant à une jeune fille de Saint-Quentin (le 17 mars 1915) :

... Rien ne pouvait m'être plus agréable que ce linge ; une plume est impuissante, ma chère demoiselle, pour vous peindre mon contentement et vous remercier de votre bonne générosité. Et aujourd'hui double surprise en recevant votre lettre et le billet de 5 francs. J'en étais tellement stupéfait que dès le début je me disais ce n'est pas pour moi et, après réflexion faite, je me suis douté que c'était par l'intermédiaire de Mme N... que je recevais ce paquet... Depuis le 27 août je n'ai aucune nouvelle de personne de ma famille, ce n'est pas faute que j'ai bien écrit partout. Et nous sommes encore à quatre dans la même situation, car j'ai trois frères plus âgés que moi, qui sont mariés aussi, l'aîné est au train des équipages, l'autre au ...e d'artillerie à Reims et l'autre au ...e d'artillerie à pied dans les tranchées, à .... et ils sont tous sans nouvelles aussi. J'ai trouvé la joie tellement grande, que je vais envoyé *une grosse partie de mon billet* à mon frère qui est aux alentour de ...., car c'est lui qui doit le plus souffrir,

aussi je fais ce que je peux pour lui rendre service toutes les fois que je le peux... J'abuse de votre bonté, mais je vois, d'après la sincérité de votre lettre, que je puis vous causé comme à un membre de ma famille. Encore une fois, mademoiselle, croyez en ma reconnaissance éternelle, et un millier de sincères merci, votre très reconnaissant, G. C., sapeur télégraphiste.

***

Il y a, dans la bienfaisance, des virtuoses, des artistes créateurs, de véritables poètes. Un soldat blessé a été amputé des deux mains; on lui trouve pourtant une occupation *manuelle* lui permettant de gagner sa vie dans un atelier de menuiserie! Son avant-bras gauche est muni d'une manchette en cuir à laquelle s'adapte une plaque aimantée; son avant-bras droit est muni d'une autre manchette à laquelle s'adapte un marteau. Avec l'une, il prend des clous; avec l'autre, il plante ces clous dans une pièce de bois. Pour les malheureux à qui est rendue la dignité de l'ouvrier, il y a des écoles de rééducation physique, dont beaucoup de personnes ont eu en même temps la première idée.

A Lyon, d'où est parti l'exemple, plus de cent réformés, tous amputés d'un bras ou d'une jambe, sont employés, sous la direction du Dr Carle, en des journées normales de huit heures, à des travaux de cordonniers, de tailleurs, de menuisiers, d'horticulteurs lorsque le soldat a

besoin d'une éducation au grand air. A Paris, sous l'impulsion de M. Deville, de M. Barrès et de femmes de cœur, des écoles du même genre ont été créées. Bordeaux, Marseille, Clermont, Bourges, Montpellier ont suivi. L'initiative privée s'est si vivement associée à celle des pouvoirs publics, qu'on a dû fonder une « *Fédération* nationale d'assistance aux mutilés des armées de terre et de mer ». Tâche délicate entre toutes! Il s'agit bien des fois, avant de rendre possible le retour au travail, d'en restaurer le goût. (Plus d'un mutilé, comptant sur la pension que lui assure une loi de 1831, se borne à souhaiter une « place » du gouvernement, et manifeste une vocation imprévue pour quelque sinécure de fonctionnarisme.) Mais il y a pire que l'amputé, pire que l'aveugle : il y a le déchet humain, le héros privé à la fois de ses yeux et de ses bras, impropre à toute besogne. « Je ne voudrais pas, écrit Mlle Colette Yver (1), serrer la main du Français qui, devant un mutilé de la guerre, aurait refusé d'acquitter la dette que nous avons tous envers eux (2) ».

Les femmes ont été vivement émues par ces lamentables infortunes. Mlle Léonie Chopin,

(1) Dans le *Gaulois* du 30 sept. 1915.

(2) Les dons en argent à cette œuvre excellente, rattachée à la Croix-Rouge française, sont reçus au Siège social, 63, avenue des Champs-Élysées.

ancienne élève du lycée de jeunes filles de Lyon, a créé le *Foyer national des mutilés de la guerre*. Ce foyer a pu faire sa première installation familiale dans un château qui avec ses tours à poivrières, ses galeries à créneaux, son parc, ses terrasses, est une des beautés du département de l'Ain : le château de Varey, à Jujurieux. Il a été concédé par la lettre suivante : « ... Nous nous associons bien volontiers à votre œuvre si pleine de bonté et de dévouement. C'est vous dire que, répondant à votre appel, nous faisons de tout cœur donation complète du château de Varey, pour l'établissement de l'œuvre des mutilés. » Signé : Comte et Comtesse de Rohan-Chabot.

Il y a encore, en France, une noblesse.

***

Aux Champs-Elysées, dans l'hôtel de la comtesse de Béarn, est installée une œuvre où le visiteur ne sait ce qu'il faut le plus admirer : la pensée directrice ou l'ordre qui règne dans l'exécution. L'aspect général est celui d'une grande maison de commerce où l'activité serait incessante, la comptabilité particulièrement remarquable. C'est l'œuvre du *Vêtement du prisonnier de guerre*, présidée par Mlle Chaptal, et occupant 300 personnes, dont 100 jeunes filles de bonne volonté.

Consacrée aux soldats emmenés en captivité, aux civils transportés « tels qu'ils se trouvaient », elle dessert 350 camps de concentration et leurs dépendances. A Paris, une *Fédération* centralise et lui transmet les indications de misères individuelles à soulager ; en Allemagne, des *Comités de secours*, élus par les prisonniers eux-mêmes, distribuent les envois collectifs. A la fin d'avril 1916, l'œuvre avait expédié 420.000 paquets contenant des vêtements, du linge, du pain, et, pour les lazarets ou infirmeries, des réconfortants (glycéro-phosphate de chaux, essence de café, extrait de malt, pâte Menthol...). 155 wagons de 10.000 kilos sont déjà partis. Les expéditions sont maintenant de 2.000 paquets par jour et de 12 wagons par mois.

— On a déjà dépensé 5 millions, me dit une jeune fille qui porte le deuil de son frère tombé au front. Pour continuer, de nouvelles ressources sont indispensables. Les demandes sont de plus en plus fréquentes... Les Allemands respectent nos envois ; il y a bien des crimes à leur reprocher dans cette guerre ; mais, en ce qui concerne leurs rapports avec notre Société, il faut reconnaître qu'ils sont corrects !

IV. — SIMPLES RÉFLEXIONS

La prière et la victoire. — Comment les jeunes filles françaises ont été préparées et entraînées à ces œuvres de dévouement. — L'éducation donnée par l'Etat a continué celle de la famille; elle s'inspire du même principe. — La neutralité officielle; l'idée religieuse et les dogmes. — Réponse aux paroles agressives d'un évêque.

De divers côtés, comme on l'a vu plus haut, on recommande la prière *pour obtenir la victoire*. Tout bon citoyen doit respecter cette pensée; le philosophe a le droit de la juger plus librement.

La prière a les plus beaux effets sur celui qui prie : elle apaise l'être intérieur; elle l'épure, elle le sanctifie. Mais si, dans cette guerre, il y a une bonne et une mauvaise cause, ne devons-nous pas penser que, *nécessairement*, Dieu, source de toute justice, est avec la bonne? Est-ce un juge qui ne se prononce que sur sollicitations? S'il s'intéresse à ce conflit au lieu d'en détourner sa face avec horreur, ne lui ferait-on pas outrage en supposant que son choix est indécis et qu'il accordera ses

faveurs à celui qui aura dit le plus de chapelets ? Soyons honnêtes et courageux; pour le reste, ayons confiance ! Tel est le langage qu'on pourrait tenir aux âmes inquiètes.

Arrêtons-nous à des questions plus modestes.

***

Le zèle des jeunes filles n'est nullement dû à la sécurité matérielle et à la facilité relative de leur tâche. L'expérience a montré qu'à l'occasion elles étaient capables de courage. Parmi les raisons de leurs actes, il y en a de très générales qui viennent de la nature. L'homme, dit la loi, doit protection à la femme. En réalité, c'est la femme qui protège l'homme, contre la maladie, contre la mauvaise fortune, contre lui-même. Cet amour instinctif du dévouement apparaît chez elle de très bonne heure ; obscurément, la jeune fille sent qu'elle est dans sa voie lorsqu'en adoptant un soldat du front ou en écrivant à un prisonnier, elle fait de sa faiblesse une aide à la force virile : c'est un exercice anticipé de la fonction maternelle. L'entraînement de l'exemple et la contagion de l'enthousiasme ont aussi beaucoup de valeur. Il y a eu des périodes où le fait commun et banal, c'était l'égoïsme ; le fait exceptionnel, le désintéressement. Dès le mois d'août 1914, il y a eu interversion : c'est le désintéressement qui est devenu le fait banal. De là une mentalité collective où le

désir passionné de se rendre utile n'a pas été la *somme*, mais le *produit* des désirs individuels, multipliés les uns par les autres.

Il y a des causes moins profondes, plus facilement saisissables. La famille est la source première de l'éducation morale. Beaucoup de jeunes filles ont un père et un grand-père officiers. Celles-là, surtout dans l'Est, sont familiarisées avec l'idée de la guerre ; elles en ont entendu parler bien souvent comme d'une chose normale, attendue ; elles la voient de loin, non dans ses brutalités sauvages et son gâchis, mais dans une gloire de revanche où brillent des drapeaux, des uniformes étincelants, tous les signes visibles de l'honneur ; et elles savent que l'assistance aux blessés est un service prévu, nécessaire comme le ravitaillement en munitions de combat.

Il y en a qui n'ont pas été façonnées par de spéciales traditions de famille, et qui habitent des régions de la France où on ne sait pas ce qu'est une invasion. Mais celles-là ont vu partir pour le front un père, un frère, des êtres chers : cette épreuve de l'affection personnelle a suffi à élargir leur esprit et à élever leur cœur.

L'absence du chef de famille et l'arrêt ou le ralentissement des « affaires », ont été partout, même chez les plus riches, un rappel à des préoccupations positives dont les enfants ont compris la nécessité. De bonne grâce, les jeunes

filles ont pris leur parti d'une vie matérielle simplifiée : elles ne craignent pas de prendre part aux besognes d'un ménage ; elles sentent que les recherches de toilette seraient aussi inconvenantes qu'une fête dans une maison en deuil. Leur idéal d'élégance et de beauté, se déplaçant, s'est détaché des fantaisies de la mode pour s'adapter aux signes visibles du dévouement féminin ou de la vaillance virile. Elles se passent très volontiers des plaisirs mondains et s'imposent même des privations comme leurs compagnes anglaises (1). Leur disposition au travail est moins superficielle et n'a plus rien de contraint ; celles qui vont encore au lycée ne se bornent pas à occuper des heures où les familles redoutent

(1) Les élèves d'une grande école de jeunes filles d'Angleterre, au nombre de 300 environ et de différents âges, ont eu l'idée de fonder une *Ligue d'économie politique pendant la guerre*. Elles se sont réunies, ont délibéré et rédigé les règles suivantes que chaque membre prend l'engagement d'observer :

« Ne pas dépenser en bonbons plus de 0 fr. 20 par semaine. — Ne pas aller dans un lieu d'amusement (cinéma, etc.) plus d'une fois tous les quinze jours. — Prendre le plus grand soin possible des livres, cahiers, cartables, etc. — Prendre le tramway aussi rarement que possible. — N'acheter de vêtements et souliers neufs qu'en cas d'absolue nécessité. — Faire raccommoder le plus possible les vêtements et chaussures usés. — Faire attention à ne pas gaspiller le charbon, le gaz, l'électricité. — A la maison, aider au ménage autant que possible. »

Chaque écolière a recopié ces règles sur une page de son cahier.

l'oisiveté, mais recherchent des connaissances pratiques, utilisables dans l'avenir. La prolongation de la guerre inspire aux volontés une persistance dans l'effort qui dépasse la durée d'une crise et a créé pour longtemps des habitudes d'activité sérieuse.

Indirectement aussi, les plus jeunes sont touchées par cet irrésistible courant de pensées graves qui vient des armées et s'étend sur tout le pays : au foyer où la mère et l'aïeule montrent un visage anxieux, comment la fillette garderait-elle son insouciance? et puis, elles sont Françaises comme les autres : on sent si bien la signification de ce titre! il est superflu de l'expliquer.

Autour d'elles enfin, les suivant dans la vie, gardant ses attaches avec la femme après avoir formé la jeune fille, il y a un enseignement précis, orienté vers la théorie et la pratique des devoirs. Une partie des programmes officiels est ainsi fixée : « *La patrie ; la guerre ; les devoirs des femmes en temps de guerre; les vertus féminines.* » Beaux sujets de leçons pénétrées de hautes conceptions morales, toujours éclairées par les plus nobles exemples de l'histoire antique et de l'histoire moderne!

Ici, je me permettrai une digression.

***

J'ai parlé, au début de cet exposé, d'une « thèse

de concorde ». Ce sont les faits eux-mêmes qui l'énoncent et en montrent le triomphe. La guerre a mis à découvert le fond des âmes, et aussi le fond des doctrines. Elle nous a révélé que partout on enseignait la même morale, que partout on exaltait les mêmes idées de devoir, de sacrifice, d'énergie nécessaire dans le renoncement à l'égoïsme. Quelle place une si belle entente pourrait-elle laisser encore à des conflits d'un autre âge? Dans la conclusion de la paix sociale à laquelle nous songeons, il ne saurait être question, comme il le sera dans l'autre, de vainqueurs et de vaincus; mais quelques observations s'imposent.

Il y a des hommes qui, depuis 1870, ne pouvaient prononcer un discours public sans dénoncer l'abaissement des caractères, l'empoisonnement des esprits par la République, la décadence de notre pays, etc...

Dans ses conférences si brillantes sur *les Jeunes filles d'aujourd'hui* (conférences imprimées avec le « nihil obstat » de l'Ordinaire), Mgr Henry Bolo parlait de « l'inconscience du vertige universel » et voyait dans notre époque une étape suprême dans la « *course à l'abîme* ». On ferait un gros volume avec des textes de ce genre (1).

(1) Cette image de la « course à l'abîme », appliquée à l'état de la France avant 1914, reparaît après un an et demi de guerre, dans la Lettre pastorale de S. E. le cardinal Luçon (publiée par la *Croix* du 18 mars 1916).

Ces prophètes se sont trompés ; qu'ils le reconnaissent loyalement !

S'il convient d'apprécier la culture d'un verger d'après l'abondance et la qualité de ses fruits, l'Etat n'a pas à regretter l'éducation qu'il a donnée à la jeunesse. La culture était bonne ; les fruits recueillis l'ont prouvé. C'est à l'école primaire, c'est au collège et au lycée que nos fils ont été saturés d'idéalisme, fortifiés et assouplis par des sports de toute sorte, entretenus dans cette bonne camaraderie, toujours en éveil sur les questions d'honneur et de justice, qui, devant l'ennemi, est un des plus précieux soutiens du courage. C'est dans leurs écoles, leurs collèges et leurs lycées, où l'œuvre de la famille est prolongée, que nos filles ont été initiées à la pratique des plus beaux devoirs. Avant la guerre, on les habituait à s'occuper des blessés de la vie : tous les ans, dans chaque établissement, il y avait distribution de vêtements aux pauvres du quartier, arbre de Noël avec jouets pour les petits orphelins, ventes de charité, souscriptions aux bonnes œuvres; on entretenait des relations directes avec des enfants tuberculeux dont la pension, à la campagne, était payée par les élèves... Comme l'endurance des hommes devant le danger, la charité des femmes devant la souffrance a eu ses exercices d'entraînement ; le zèle était même si grand de ce côté, que nous avons failli avoir le

surmenage de la bienfaisance chez les jeunes filles, analogue au surmenage du travail livresque chez les garçons. Et dans l'enseignement libre, pareille fut la préparation.

D'où pouvait donc venir une cause de division, alors que tous les honnêtes gens ont adopté la même morale? Il n'y en avait qu'une avouable (je néglige les autres) : ce sont les dogmes religieux. Or, l'Etat a le devoir de respecter tous les dogmes; il n'a le droit d'en adopter aucun au détriment des autres.

Il y a en France des catholiques, des israélites, des protestants, des musulmans, et, je crois, une majorité de libres esprits. Si en dehors des temples, où l'esprit de domination a sa place et ses limites, chaque église prétendait imposer sa loi en la proclamant supérieure à la loi des autres églises et à la loi française elle-même, quel danger perpétuel de guerre civile! Nos lycées reçoivent des jeunes filles appartenant à des religions diverses : il leur en vient de notre France d'Asie et d'Afrique, de partout. Pour montrer une justice rigoureuse, hautement impartiale, l'Etat s'inspire d'un exemple décisif: celui du père de famille. Le père de famille qui regarde comme indispensable une instruction religieuse déterminée, ne donne pas lui-même cette instruction; il se sent trop incompétent pour enseigner un catéchisme! Il envoie donc son enfant à la chapelle, au temple, ou à la

synagogue. Ainsi fait l'Etat ; il se borne à donner toutes facilités aux élèves pour suivre, à côté de son action propre, les leçons spéciales d'un ministre qualifié : aumônier, curé, pasteur, rabbin. Sa doctrine est celle d'un protecteur de l'Eglise, l'empereur Constantin, qui s'exprimait ainsi dans son fameux édit : ... *et Christianis et omnibus libera potestas sequendi religionem quam quisque voluerit.*

Les dogmes n'ont rien de commun avec la morale. Pour s'en convaincre, il n'est pas nécessaire de parcourir l'histoire des siècles passés en remontant un fleuve de sang. Il suffit de voir ce qui vient de se passer sous nos yeux. Celui qui a déclanché une guerre atroce où il s'est fait le complice de tous les crimes, de la violation des traités internationaux, du mépris des lois humaines et divines, n'est-ce pas le très catholique empereur d'Autriche, protecteur de congrès eucharistiques, habitué à suivre en grande pompe, à la tête de sa cour, la procession de la Fête-Dieu ?...

Si l'Etat reste neutre devant des dogmes contradictoires et dangereux, cela ne veut nullement dire qu'il répudie l'idée religieuse, laquelle domine tous les dogmes et ne saurait être identifiée à eux que par un artifice de polémique. Aux programmes d'études des jeunes filles, il inscrit les belles rubriques : *Socrate et les lois non écrites ; Platon et le sentiment de l'idéal ; Aristote : la vertu*

et le bonheur ; les Stoïciens : Epictète, Marc-Aurèle (Enseignement des jeunes filles, 4e année) ; il y joint l'*Esther* de Racine, le *Polyeucte* de Corneille, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, les *Pensées* de Pascal, les plus belles pages de Fénelon, de Chateaubriand, de Lamartine... C'est un véritable *panis angelicus !*

Nulle part il n'y a plus belle accumulation de substance morale. La raison en est bien simple. Les programmes de l'Etat comprennent ce que les Anciens ont écrit de plus élevé, et les chefs-d'œuvre inspirés par l'Eglise elle-même. C'est une synthèse de ce que la pensée humaine a trouvé de plus grand, de plus profond, de plus honnête et de plus beau.

Devant ce système si libéral et si clair, l'opposition a compris — sauf dans quelques petites villes encore déchirées par des querelles de village — qu'elle devait renoncer à son attitude d'autrefois. C'est une des premières répercussions de la guerre sur la vie sociale.

Le clergé catholique a déjà fait deux sacrifices dignes d'admiration. D'abord, il a pris l'uniforme du soldat, comme les camarades, et il a fait honneur à cet uniforme. Pour la France, il s'est affranchi du précepte : *tu ne tueras point !* Pour la France, il s'est imposé de faire une restriction — en distinguant, j'imagine, les affaires privées et celles de la nation — au verbe de celui qui pro-

mettait la béatitude aux pacifiques et prêchait ainsi sur la montagne : *on vous a dit de haïr vos ennemis, et moi je vous dis de les aimer !* En second lieu, il s'est nettement séparé de théologiens étranges qui, comme l'archevêque de Cologne après le sac de Louvain, annonçaient que le Ciel était l'allié du Kaiser. Il a fait cela au moment où le chef de l'Eglise gardait le silence, ou restait hésitant, et, regardant tantôt à l'Ouest, tantôt au Nord ou au Centre, semblait demander : où est Dieu? Après ce double sacrifice dans des domaines d'action et de pensée où les principes et l'unité de l'Eglise étaient en jeu, que pourrait-il en coûter de s'élever à la conception du devoir total, c'est-à-dire de renoncer à une attitude de défi devant la loi française, de ne plus donner à la morale du Christ un faux air de parti disputant à d'autres partis des avantages politiques, de ne pas se servir de Dieu à tout propos, de comprendre enfin que c'est autour des autels, là seulement, avec la liberté de conscience (intangible en fait comme en droit) et la liberté du culte qui la complète, qu'une religion peut être vraiment indépendante et respectable ? Tout ce que nous demandons, au nom de la paix sociale, se réduit à un vœu : *ne faites plus de politique !*

J'écris tout ceci à regret car, en ce moment, nous devons nous abstenir de polémiques. Mais pourquoi faut-il que dans une conférence récente, après de patrio-

tiques et généreuses déclarations inspirant toute sympathie, un prélat aussi estimable qu'estimé, altère la vérité sur un point capital et prenne une attitude violemment agressive ? Voici ses paroles :

« Que la séparation de l'Eglise et de l'Etat soit maintenue, passe ! On trouvera, un jour ou l'autre, quelque moyen de la rendre acceptable. Mais que le gouvernement français continue à ignorer le Saint-Siège, qu'il n'ait aucun représentant auprès de lui, alors que des gouvernements orthodoxes, protestants et parfois même païens en ont habituellement, ou en envoient à l'occasion, cela ne saurait être admis. Que le gouvernement français, sous le nom de laïcité, demeure fidèle à son principe de neutralité religieuse, nous nous inclinons ; mais que, seul de tous les gouvernements du monde, il considère comme une impossibilité de prononcer le nom de Dieu et de prier, en quelque circonstance et de quelque façon que ce soit, qu'en d'autres termes il se déclare officiellement athée, c'est la pierre de scandale pour nous et pour l'immense majorité des hommes en tout pays. » (Conférence de Mgr Baudrillart, publiée par la *Revue hebdomadaire* du 8 avril 1916.)

Une reprise des relations avec le Saint-Siège est-elle possible au moment où le Pape, gardien de la doctrine du Christ, ne s'est pas encore décidé à flétrir les deux empereurs qui ont déchaîné la guerre? J'en doute; le moment serait mal choisi ; rouvrir cette question, c'est attiser le feu avec l'épée. Quant à dire que « l'*Etat considère comme une impossibilité de prononcer le nom de Dieu* en quelque circonstance que ce soit, » et qu'« *il se déclare officiellement athée* », c'est une affirmation grave, usuelle dans certaines polémiques, mais indigne d'un homme qui déclare parler, comme Mgr Baudrillart, « en historien ». Je ne me flatte nullement de convaincre

l'honorable conférencier ; mais la vérité est toujours bonne à dire ; elle se trouve dans les programmes d'enseignement dont j'ai parlé plus haut, et, pour les écoles populaires, dans le texte suivant :

RÈGLEMENTS ET PROGRAMMES DES ECOLES PRIMAIRES.

« *Devoirs envers Dieu.* — L'instituteur n'est pas chargé de faire un cours *ex professo* sur la nature et les attributs de Dieu. L'enseignement qu'il doit donner à tous indistinctement se borne à deux points : d'abord, il leur apprend à ne pas prononcer légèrement le nom de Dieu ; il associe étroitement dans leur esprit, à l'idée de la cause première et de l'Être parfait un sentiment de respect et de vénération ; et il habitue chacun d'eux à environner du même respect cette notion de Dieu, alors même qu'elle se présenterait à lui sous des formes différentes de celles de sa propre religion. Ensuite, et sans s'occuper des prescriptions spéciales aux diverses communions, l'instituteur s'attache à faire comprendre et sentir à l'enfant que le premier hommage qu'il doit à la divinité, c'est l'obéissance aux lois de Dieu telles que les lui révèlent sa conscience et sa raison. » (Arrêté du 27 juillet 1882.)

Voilà qui serait décisif, si certains contradicteurs ne pratiquaient supérieurement l'art de répondre à côté, d'entretenir les confusions utiles à leur cause et de donner le change aux témoins de bonne foi. Quand l'Etat dit au prêtre : « Je te laisse toute liberté pour les dogmes et pour le culte, mais je ne veux plus que tu commandes chez moi ! », ils lèvent les bras au ciel en s'écriant : « Quel scandale ! La République persécute

la religion! Elle devient athée! » Il est regrettable que des évêques dont on aimerait à louer sans réserves la loyauté, les vertus, le talent, se soient faits les directeurs techniques de ces ruses de combat.

Çà et là, est-il besoin de l'ajouter ? il y aura toujours quelques hommes qui, gardant leur mentalité d'avant la guerre et ne comprenant pas, réclameront comme un devoir le droit aux polémiques et à l'entretien des divisions. C'est une infime minorité. Il fut un temps où la France était la fille obéissante de l'Eglise ; aujourd'hui, toutes les églises sont les filles obéissantes de la Patrie.

Sur ces tendances nouvelles à la concorde, il y a des témoignages autorisés qu'on pourrait tirer de correspondances personnelles. Je regrette de n'avoir pu obtenir l'autorisation de les reproduire ici. Ceux à qui je les dois auraient peut-être risqué, il y a quelques années, d'être mis à l'index ; aujourd'hui, je ne le crois pas.

Ceci dit pour soulager ma conscience et rétablir la vérité, je reviens aux jeunes filles.

V. — LES INFIRMIÈRES

L'infirmière. — Qualités nécessaires à la fonction. — Les leçons, les devoirs, les petits écueils de l'ambulance. — Journal d'une infirmière israélite qui débute en Alsace. — A Reims : l'infirmière au milieu des obus et des incendies. Une jeune infirmière de Nancy. — A Arras : évacuation dramatique de blessés. — Nuit sinistre sur le *Charles-Roux*, bateau-hôpital. — Les trois sociétés de la Croix-Rouge. — Les héroïnes.

Être infirmière! Avoir droit à ce titre d'humilité dont les plus belles idées font un titre de noblesse! Porter — avec coquetterie, bien entendu, comme les jeunes et braves officiers portent le leur — cet uniforme bleu et blanc qui, aux insignes du dévouement semble ajouter le mysticisme du costume religieux et constitue, en temps de guerre, la suprême élégance de la femme! Ce fut, dès le début, le rêve de beaucoup de jeunes filles. Je me rappelle l'empressement enthousiaste avec lequel, au mois d'août 1914, on venait écouter le cours du Dr Beauvisage, au lycée Fénelon. De grandes

élèves appartenant à des lycées de jeunes filles de province se trouvaient alors en vacances à Paris; avec une insistance touchante, elles demandaient à être considérées comme élèves du lycée Fénelon, pour s'initier à ces fonctions mystérieuses qu'elles réclamaient comme leur droit à une part de sacrifice : celles d'aides-infirmières.

L'infirmière est l'humble servante du soldat, et non son égale, bien que le soldat la respecte comme un supérieur ; elle lui ressemble pourtant, et ce n'est pas sans raison qu'elle participe aux mêmes récompenses. Les dangers qu'elle affronte peuvent quelquefois être comparés à ceux du combattant. Il lui faut un courage réfléchi, qui ne connaît pas l'enivrement de l'action, le stimulant de la camaraderie, le coup de fouet de l'occasion soudaine, propice à l'héroïsme. Elle a besoin d'une patience à toute épreuve. Elle doit être maîtresse de ses nerfs pour s'acquitter de besognes répugnantes, ennoblies par l'idée d'un devoir magnifique ; elle doit se vaincre soi-même dans l'affreux tête-à-tête prolongé avec la souffrance, avec les grandes blessures, les opérations dramatiques, les lentes agonies. Elle connaît les alertes de nuit ! et parfois elle paie de sa vie l'honneur de *servir*.

C'est dans ces salles, où l'on entre avec un respect religieux, que s'éclairent et se précisent les idées de *Nation*, de *Patrie*, de fraternité, de

tolérance. Habituellement, quand elle pratique la bienfaisance, la jeune fille a un champ d'action assez limité : ce sont les pauvres ou les malades d'une petite ville, d'un quartier, d'une paroisse ou d'un arrondissement. Mais voici que les hasards de la guerre ont réuni autour d'elle des soldats venus de toutes les provinces : ici un Breton, là un Provençal, un Lorrain, un Gascon, un Cévenol, un Arabe... Cet autre, au teint basané, est un Martiniquais ; plus loin, un turco d'Afrique, un Annamite, un Marocain : tous différents de langage et de visage, tous égaux par l'éminente dignité que leur confère la blessure reçue au champ d'honneur. Qui oserait faire entre eux une distinction ? Qui oserait ne pas respecter également leurs croyances ? Voilà donc ce qui fait l'unité d'une nation : l'universalité du même devoir militaire ! Une idée plus belle encore complète cette œuvre de fraternité patriotique. Si, parmi les malades, il y a un de nos ennemis, l'infirmière le soigne avec le même dévouement que les autres. La Charité est supérieure à la Justice. Pour la Justice, il y a des combattants loyaux, et des combattants déloyaux, usant d'armes criminelles ; pour la Charité, il n'y a que des hommes. Et peu lui importe la différence des religions. Dans les hôpitaux, il n'y a pas de Samaritaine s'étonnant qu'un Juif lui demande à boire.

On a insinué une malice, au sujet de vagues préoccupations intéressées chez quelques infirmières très jeunes. Si c'est exact, la réponse est facile. Supposez les rôles renversés : ce sont les hommes qui soignent les femmes. Combien sont-ils, ceux qui, avec la constance d'un Scipion, écarteraient de leur esprit toute pensée étrangère à leur fonction ?... Alors, acceptons cette variante de la grande maxime : n'exige pas d'autrui ce que tu serais incapable d'obtenir de toi-même !

J'ai sous les yeux le journal résumé (1) d'une jeune infirmière israélite, Mlle L... Son obstination rappelle celle du petit hussard de Stendhal ; dès le début des hostilités, elle semble avoir dit : « je veux *servir* ». Arrivée en Alsace à la fin de juillet 1914, elle ne peut, au moment de la déclaration de guerre, rentrer en France. Mais elle ne veut, à aucun prix, rester inutile. Elle s'engage dans la Croix-Rouge *internationale*. Elle est immédiatement attachée au « Reservlazarett » de Benfeld, où il n'y a pas encore une seule infirmière. Là, elle soigne des Allemands ; elle a aussi la compensation de soigner des compatriotes. Huit jours après, les Français entrent en Alsace, et le lazarett est évacué ; elle assiste au départ de *ses* chers blessés, après les avoir équipés de son mieux pour l'hiver : « J'étais allée clandestine-

(1) Communiqué par M. Maurice Bloch, directeur de l'Ecole Bischoffsheim.

ment, écrit-elle, au risque de me faire emprisonner, dans plusieurs maisons alsaciennes, demander de l'argent et des vêtements. Et comme il leur était interdit d'emporter des paquets, je les avais complètement entourés de maillots, chaussettes, cache-nez, etc... » Elle fait des démarches pour être admise dans un camp de concentration, espérant s'y trouver auprès de nos prisonniers ; cette faveur lui est refusée. Le médecin-major lui impose de suivre le convoi allemand. — « A dix heures du soir, par une pluie battante, nous partîmes ; j'étais seule, dans un wagon de chevaux, avec une trentaine de soldats tous plus exigeants les uns que les autres. C'était sinistre. Nous mîmes quatre heures pour le trajet de Benfeld à Strasbourg, qui se fait habituellement en une demi-heure. » De là, on part pour Stuttgard ; en route, télégramme donnant l'ordre de rebrousser chemin !... Après quatre mois d'incidents et de vexations en pays ennemi, Mlle L... peut commencer son voyage de retour. A Genève, graves ennuis ; elle n'a rien pour prouver qu'elle est Française : il faut faire des démarches, attendre. Enfin, elle peut remettre le pied sur le sol français. « En arrivant, j'appris nos succès, la victoire de la Marne. J'ignorais tout. J'avais assisté, terriblement démoralisée, à *leur* joie triomphante du début. Devant moi, ils marquaient de grands traits rouges, sur une carte de

France, l'avance de leurs troupes. J'avais l'impression de pointes de couteaux qui m'entraient dans le cœur. Ils dissimulaient la vérité ; aussi, comme je fus heureuse à mon retour ! » Elle se rend à Dôle ; pendant un an, elle sert à l'hôpital de l'Union des femmes de France, comme simple infirmière d'abord, puis comme infirmière-major. Là, tous les blessés qu'elle soigne viennent d'Alsace. En novembre, on n'en reçoit presque plus. « Alors, conclut modestement cette bonne Française, je me rendis à Paris, *où j'échouai à l'hôpital du Panthéon.* »

Une jeune fille de 25 ans, Mlle C..., *unioniste*, c'est-à-dire protestante, infirmière à Reims (hôpital auxiliaire 101), a noté ses impressions dans un journal intime beaucoup plus étendu (1), dont je suis heureux de reproduire quelques extraits ; on y verra que le métier d'infirmière n'est pas une idylle :

14 septembre 1914. — On nous amène beaucoup de blessés ; des civils n'ayant pas voulu quitter la ville ont été atteints, les uns dans leurs demeures, les autres dans la rue, car nul n'est en sécurité. On peut être tué dans la cave comme au grenier, les obus traversent plusieurs épaisseurs de murs, rien ne peut les arrêter. Voici un homme qui est presque un vieillard ; il a été blessé en sortant de son domicile ; courageusement il s'est traîné jusqu'à l'hôpital. Ses vêtements ruissellent

(1) Communiqué par Mlle Jeanne Becker.

de sang, ses blessures sont nombreuses ; après avoir été pansé, il demande à être conduit chez lui, craignant pour sa femme qui ignore ce qui lui est arrivé.... Plus tard, dans l'après-midi, tandis que je suis occupée à faire les pansements, un coup formidable retentit, précédé d'un sifflement, et nous fait sursauter : un instant, nous croyons notre mort prochaine ; tous les blessés se recueillent pieusement, quelques-uns me demandent s'ils vont mourir. Je les rassure en leur disant que Dieu saura les garder là comme partout ailleurs. La bombe vient de tomber dans un bureau au rez-de-chaussée ; un vieux capitaine en était sorti quelques instants auparavant. Il n'y a aucune victime ; un de nos brancardiers est blessé au pied, mais la blessure est sans gravité ; plusieurs personnes se trouvant à l'entrée de la cave ont été précipitées en bas de l'escalier par le déplacement d'air.

15 septembre. — Les obus tombent toujours ; nous avons de nouveaux blessés civils et militaires.

16 septembre. — On nous amène beaucoup de blessés auxquels il faut immédiatement préparer des lits. Ils sont fatigués et souffrent de leurs blessures ; ils se sont battus avec acharnement. Le continuel bombardement ajoute encore à leurs souffrances.

17 septembre. — Le bombardement dure une grande partie de la journée ; les blessés sont dans des transes insupportables en entendant les obus se diriger de notre côté. Certains se désolent de n'être pas restés sur le champ de bataille ; là au moins ils auraient eu une mort glorieuse ! Que répondre à tant de souffrances ? je me sens si faible, en face de tant d'épreuves. Comme David, je crie à Dieu : *Conduis-moi sur ce rocher qui est*

trop élevé pour moi. Cette autre pensée me vient à la mémoire : *Il n'est pas de sombre nuage qui n'ait sa frange d'or ;* j'essaie de leur montrer la frange d'or cachée sous les sombres nuages, en les consolant, les encourageant, les égayant, en leur faisant oublier un peu la tempête ; puis j'élève mes regards vers le ciel, suppliant le Seigneur d'accorder son secours à tous ces être défaillants et meurtris, de mettre bientôt un terme à tant de souffrances physiques et morales.

18 septembre. — Dès 4 heures du matin, le bombardement est intense, chacune de nous se demande avec anxiété quel sera le sort des chers blessés qui nous sont confiés. Des combats se livrent non loin de la ville ; les brancardiers ont apporté, la nuit, de nouvelles victimes. En arrivant dans mes salles, je m'occupe du déjeuner de tous ces hommes, ensuite des pansements. Les jeunes filles qui venaient aider avec tant de dévouement ne peuvent plus arriver jusqu'ici, malgré toute leur bonne volonté ; sortir, c'est s'exposer à une mort presque certaine, étant donné qu'aucun quartier n'échappe au bombardement.

Plus tard, nous faisons descendre les blessés dans les caves ; les bombes tombent si près de l'ambulance qu'il est imprudent de rester aux étages supérieurs. Mais à peine sommes-nous installés, qu'il faut sortir, les obus tombent cette fois sur notre ambulance, le bâtiment n'est plus un lieu sûr. Il est décidé que tous les blessés pouvant marcher vont être conduits dans différentes caves de la ville. Deux de mes amies sont désignées pour les accompagner et leur donner les soins nécessaires. Le pasteur Gonin, ainsi que plusieurs autres messieurs, nous sont d'un très grand secours en ces moments difficiles. Pendant cette évacuation, nous aidons d'autres blessés à se rendre dans les caves de

la rue Saint-Séphorien. Nous sommes peinés de voir les blessés couchés sur des bâches ; mais il est impossible d'apporter des matelas, le temps manque. Après les avoir installés de notre mieux, nous revenons au pavillon pour y passer la nuit ; il y a là beaucoup d'autres blessés.

19 septembre. — La journée s'annonce particulièrement terrible. A trois heures du matin, les obus sillonnent l'espace ; dans l'air, ce n'est qu'un sifflement. J'entr'ouvre les persiennes un instant ; les toits s'effondrent, les ardoises s'entre-choquent, et finissent par tomber ; cela est dû au déplacement d'air causé par les obus. L'ennemi ne nous épargne pas, il sait cependant que dans la ville les bâtiments hospitaliers contiennent de nombreux blessés!... il est triste de constater que des êtres humains agissent de la sorte.

Le temps est compté, nous ne devons pas le perdre ; les blessés sont là, il faut à tout prix que leurs plaies soient pansées. A peine sommes-nous arrivées dans les caves, la pluie d'obus redouble de violence, l'ennemi a dirigé son tir de notre côté. Les blessés n'ayant pu dormir sont exténués, certains sont presque découragés, d'autres cependant s'efforcent d'être gais. Bien qu'ils soient dans la cave, ils entendent les obus ; il n'est pas facile de renouveler l'air, l'odeur n'est pas agréable, mais cela se supporte aisément. Le grand souhait de chacun est que la mort ne vienne pas nous frapper !

La veille, nous n'avons pas eu le temps de nous occuper du matériel à pansements ; nous décidons, une de mes amies et moi, d'aller le chercher. Après nous être remises entre les mains de Dieu, nous partons. De tous côtés tombent des éclats d'obus, plusieurs fois nous nous voyons obligées de revenir sur nos pas et profitons

enfin d'un instant où le calme se rétablit pour partir en toute hâte.

Les quelques personnes restées à l'ambulance sont au fond des caves. Aucune ne se soucie d'en sortir ; plusieurs salles des étages supérieurs étant déjà démolies, elles craignent, non sans raison, pour leur vie. Nous arrivons avec beaucoup de peine à rassembler l'indispensable que nous portons aussitôt dans la cave. Cette fois encore, les obus nous ont respectées.

Notre tranquillité est de courte durée ; nous ne sommes pas au bout de nos misères. Dans l'après-midi, une bombe incendiaire tombe près du pavillon ; en quelques minutes, les flammes s'élèvent et le pavillon est menacé ; il nous faut enlever les blessés qui y sont et les amener près des autres ; ce n'est pas chose facile, car nous manquons d'hommes valides pour nous aider et devons les porter comme nous pouvons. Ceux qui sont en état de marcher s'en vont en chemise, pieds nus, et traversent ainsi la rue Saint-Séphorien ; d'autres essaient de se traîner péniblement. Le trajet, si court soit-il, est très difficile ; le vent nous apporte des étincelles, des débris, des morceaux de bois en feu...

Bientôt les petits incendies distincts ne forment plus qu'un immense brasier, tout le quartier est en feu, le vent favorise le fléau destructeur.....

Nous sommes donc pour la troisième fois chassés de notre retraite ! Que vont devenir nos blessés ? Ce n'est pas sans angoisse que nous nous posons cette question. Plusieurs fois, je quitte la cave pour aller au grenier contempler le triste spectacle de la cathédrale disparaissant au milieu des flammes. Notre cher Temple, ainsi que le Presbytère, brûlent également ; rien n'est épargné. Je rejoins mes compagnes pour continuer le travail auquel nous nous livrons depuis plusieurs heures. Afin

de retarder l'incendie et de protéger, si possible, le bâtiment, nous montons des seaux d'eau au grenier et arrosons les murs déjà brûlants. De nombreuses étincelles arrivent sur le toit ; au premier étage, au rez-de-chaussée, on arrose aussi sans arrêt. Mais bientôt tous les efforts sont vains, le bâtiment est gagné par le feu ; il s'agit donc d'enlever les blessés qui sont au nombre de 70. Où les mettre? et comment les sortir? Ils se rendent compte que le danger est imminent, et cependant ils sont calmes et attendent avec patience ; aucune parole d'indignation, aucun sentiment de vengeance. Ils souffrent, leurs visages sont défaits, mais ce sont de nobles blessés !

Mon amie et moi sortons dans les rues avoisinantes et crions aux rares passants que nous apercevons de nous venir en aide, d'amener si possible des charrettes à bras pour enlever nos blessés qui risquent d'être brûlés ; bientôt nous avons plusieurs véhicules sur lesquels sont chargés les patients. Des personnes viennent offrir leurs services. Au moment du passage de chaque homme dans la cour, on arrose avec une lance ses vêtements et ses cheveux pour les empêcher de prendre feu. Tous sont maintenant hors de danger ; quelques personnes et moi descendons une dernière fois et faisons le tour de la cave pour nous assurer que personne n'a été oublié.

Après avoir été transportés provisoirement à l'abri, les blessés sont conduits le soir à la Haubette, dans une ambulance militaire.

Plusieurs infirmières, ne sachant où aller, se font évacuer avec eux. La directrice de notre ambulance me demande de ne pas les abandonner ; elles auront encore besoin de mes secours, me dit-elle. J'accepte de grand cœur et avec reconnaissance. Des personnes m'ont dit

que l'hôpital civil flambe également. Cela me peine par-dessus tout, des souvenirs me rattachent à ces bâtiments où j'étais élève depuis un an. Pendant ce trajet, j'ai vu des choses épouvantables ; il serait long de tout narrer. Les gens sont chassés de leurs demeures par l'incendie. Un père tient son jeune enfant dans ses bras, sa femme marche près de lui, tenant une fillette par la main, mais l'homme, après avoir fait quelques pas, lui tend l'enfant en lui disant : « Tiens, je ne puis laisser ma vieille mère mourir dans le feu, il faut à tout prix que je la sauve » ; et bravement il retourne vers la maison qu'ils viennent de quitter et que les flammes enveloppent déjà !

La ville apparaît maintenant comme un immense brasier, la cathédrale s'élève au-dessus des autres monuments et domine la ville en feu ; le spectacle est à la fois féerique et poignant. De tous côtés ce ne sont que ruines et mort. Plusieurs cadavres sont là depuis le matin, des chevaux ont été terrassés par des obus, ils gisent étendus sur la place ; l'impression causée par un tel spectacle est déchirante.

Nous nous dirigeons vers la Haubette et demandons asile dans une ambulance ; le major, après avoir écouté le récit de nos épreuves, nous fait apporter une boîte de *singe*, du pain, de la bière, et nous montre ensuite l'endroit où nous pourrons passer la nuit. La literie se compose d'une couche de paille ; nous sommes reconnaissantes d'avoir un abri dans cette grange où nous allons enfin pouvoir nous reposer. Nous n'avons eu pendant cette journée que quelques biscuits pour toute nourriture ; ce repas des soldats nous paraît délicieux.

Nous sommes exténuées de fatigue, ayant parcouru à pied un long trajet ; aussi chacune de nous s'enfonce bientôt dans la paille ; plusieurs blessés sont là aussi, étendus également dans la paille. Après avoir échangé

quelques paroles sur la terrible journée qui vient de s'écouler, nous laissons le sommeil s'emparer de nous et bientôt un profond silence règne, troublé seulement de moment en moment par quelques coups de canon.

M. C.
(*Unioniste*).

Il y a, dans un tel récit, une beauté supérieure aux plus grandioses épopées classiques. Les poètes anciens ont décrit les horreurs de la guerre; mais ils ignorent ces traits de charité mêlés aux traits de barbarie, ce rôle des infirmières qui pour le lecteur conservant des préoccupations d'esthétique, équivaut ici à l'intervention des divinités païennes sur le champ de bataille...

Après avoir montré dans leur fonction une infirmière israélite et une infirmière protestante, on n'aurait que l'embarras du choix pour parler d'une infirmière catholique. C'est du reste l'honneur de nos trois sociétés de la Croix-Rouge de faire œuvre patriotique et française, sans laisser intervenir les croyances comme cause de division.

Mlle Alice Rollet, jeune infirmière de Nancy, a écrit, elle aussi, un journal (1). Elle est d'abord à Moussey; puis, à Senones. Là, elle rédige ces notes pathétiques :

(1) Communications dues à l'obligeance de M. de Valence, secrétaire général de la *Société de secours aux blessés*.

Mardi, 25 août (1914). — A 9 heures, le bombardement commence, et dure jusqu'à 5 heures du soir. Les habitants sont terrifiés et se réfugient dans les caves. Plusieurs personnes, sorties pendant le bombardement, sont tuées; une jeune fille de 18 ans, allant porter à manger à son père enfermé dans l'église, est frappée à la tête par un shrapnell et meurt aussitôt. Son cadavre est resté dans la rue jusqu'au lendemain matin. A l'hôpital, le personnel et les malades sont dans un émoi bien légitime : tout le bâtiment tremble, les vitres sont brisées, et, à chaque instant, on s'attend à voir crouler la maison... Il y a beaucoup d'opérations à faire; on improvise une salle d'opération dans la cave de l'hôpital; on opère à la lueur d'une pauvre lampe d'occasion, car il n'y a plus de pétrole; et le canon gronde toujours. Le bruit se répercute sourdement jusqu'ici. C'est lugubre! *Nous manquons de bien des choses essentielles...*

Après ces derniers mots, qu'attend le lecteur? Voici la suite :

Nous n'avons plus *d'eau oxygénée, plus de teinture d'iode; nous n'avons pas de gants de caoutchouc pour les docteurs.*

Senones étant occupé, la situation des infirmières devient dramatique. Mlle Rollet est obligée de travailler sous les ordres des docteurs allemands, et de se dévouer pour les blessés ennemis. Elle écrit (le samedi 29 août) :

Nous devons, nous, soigner les leurs, pendant qu'eux tuent les nôtres!

Le 12 septembre, coup de théâtre :

A 8 h. 1/2, nous venions à peine de terminer le dîner, quand tout à coup, dans la rue, nous entendons un bruit de troupe. Très inquiètes, nous regardons par la fenêtre, mais il fait tellement noir, que nous ne distinguons pas, nous ne voyons absolument rien. A quoi bon !... Comme une arrière-pensée, je veux essayer de voir de nouveau ; et, juste au moment où je me penche, j'entends distinctement ces mots, ponctués d'un fameux coup de poing à la porte :

— *Oh ! la barbe !... Quoi ?... Ouvrez !*

Nous nous regardons stupéfaites. Ce sont des Français ! Immédiatement, nous descendons dans la rue ; on crie : « Vive la France ! vive nos petits soldats ! » Comme si un courant électrique était passé, toute la ville sait que les Français sont là ; les fenêtres s'ouvrent et s'illuminent. On court vite leur chercher les quelques rares bouteilles de bon vin qu'on a pu soustraire aux Allemands...

Joie de courte durée ! Mlle Rollet continue son journal (novembre) dans une prison de Strasbourg ; de là, elle est emmenée à Munich : on l'introduit dans un lazaret (rue Nymphenburg) où on la charge de soigner les malades (salle n° 105) :

Mercredi, 2 décembre. — Les malades savent que je suis Française ; néanmoins, ils sont aimables et respectueux, plus que les officiers, qui, eux, ricanent sur notre passage.

Dans ces notes prises au jour le jour, sous la menace incessante des bombardements, on

trouve, à chaque page, des scènes poignantes. Rien n'égale en pathétique les évacuations hâtives. Nous admirons dans Thucydide un tableau de l'armée athénienne abandonnant le champ de bataille de Sicile au milieu de blessés lamentables qu'elle ne peut emmener avec soi. C'est une fort belle page; mais nos infirmières, sans céder à l'imagination et sans songer au morceau littéraire, nous en donnent vingt de semblables. On lit dans le journal d'une infirmière d'Arras :

Mardi, 6 octobre (1914). — On apprend que le centre d'Arras est déjà fortement abîmé. Alors, le docteur C... vient risquer une dernière évacuation à pied : « Que tous ceux qui veulent partir s'en aillent à pied à Aubigny, à 12 kilomètres, route de Saint-Pol. » Il n'y a qu'un cri : « Je veux partir! » Ah! l'horreur de cette évacuation! Il y a un blessé à qui je viens de panser la cuisse, traversée par deux plaies énormes en pourriture. Il se lève. On l'habille. Je le supplie de rester. Il préfère mourir sur la route que de tomber aux mains des Boches. Et ils partent, à genoux, sur les mains, ils roulent dans l'escalier. C'est une fuite lugubre, atroce à voir. Les uns prennent des chaises pour s'appuyer, les autres des balais en guise de béquilles. Un homme, atteint d'une balle dans le ventre, que je soignais dans l'immobilité absolue, part en se traînant. Et ils s'en vont émus, nous serrant la main. J'ai les yeux pleins de larmes, car je sais qu'une partie de ces malheureux va mourir sur la route. Ce fut un moment d'horreur que rien ne peut faire oublier. Dans ma salle, il reste sept à huit blessés, cuisses brisées, fracture du bassin, pou-

mon traversé, et mon brave Colaud, appelé « l'homme à l'œil ».

Un sang-froid souriant, prêt à toutes les épreuves, et uni à une modestie simple, telle est la caractéristique des infirmières les plus exposées, comme celle de leurs malades. En novembre 1914, fut envoyée à Furnes, coin de Belgique non envahi, une équipe d'infirmières composée (sous la direction de Mme Panas), de Mlles d'Haussonville, Murat, Ansart, Warrender, Kessissoglu. L'une d'elles écrit :

8 décembre. — Nous étions dans nos salles, vers midi, lorsqu'un sifflement bizarre s'est fait entendre, suivi d'un fort bruit, puis d'un second, et un troisième. Intriguée, je tends l'oreille. Qu'est-ce que cela? *Mes malades rient.* — Alors, mademoiselle, vous ne connaissez pas encore ça? ce sont des marmites boches. — En effet, c'étaient des obus; ils sont tombés sur la gare, où, malheureusement, ils ont fait quelques victimes. Je dois avouer qu'en nous retrouvant à déjeuner, nous étions toutes assez contentes d'avoir entendu le fameux sifflement. C'est notre baptême du feu; oh! baptême sans danger, d'un feu sans violence.

Dur métier, où les forces physiques sont aussi nécessaires que les forces morales! Mlle B. d'Anglemont, chef d'une équipe mobile (n° 14) où sont entrées Mlles de Gontaut-Biron, de Lur-Saluces, P. Pagès, Paqué, écrit dans un rapport :

Ozanne, 22 août. — Le médecin inspecteur général nous a recommandé de refaire les pansements le moins

possible, disant que c'était une grave erreur... Sa visite nous a réconfortées *pour continuer jusqu'au soir, et encore toute la nuit où, vu l'affluence des blessés, nous avons dû continuer à soigner sans nous coucher.*

Verdun, 28 août. — Nous veillons toutes les deux nuits; et on prend le service à 6 h. 1/2 du matin, relayant ainsi les infirmières du service de nuit. Le travail est excessivement intéressant mais très chargé.

D'autres infirmières, comme Mlles Oberkampf, Lacaze, Jardin, sont dans un hôpital de Moudros (île de Lemnos), et soignent les blessés de Gallipoli. Mlles Voisin, Lopez, Revol, Baduel d'Oustrac, Prospert, Trespaillé, Pietrowska, Dutil, Batut, accompagnées de six sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, sont sur le *Charles-Roux*, bateau-hôpital pourvu de tous les perfectionnements que peuvent souhaiter médecins et chirurgiens, mais où le dévouement et le courage ne suffisent pas toujours, comme en témoigne ce fragment de lettre, où l'on trouve l'esquisse vigoureuse d'un tableau sinistre :

... Hier, la soirée a été particulièrement dramatique. Nous avons perdu trois pauvres soldats arrivés mourants, et que l'on n'a pu opérer. L'état de la mer rendait difficile et dangereux le transport; il a fallu jeter les trois pauvres corps à la mer, après une absoute dite par notre aumônier en pleine obscurité. Le canon tonnait, les contre-torpilleurs anglais croisaient à quelques centaines de mètres de nous; les trois cercueils ont été emportés dans le courant des Dardanelles.

De telles héroïnes ont été l'objet de récompenses dont les considérants ont plus d'éloquence que tous nos éloges.

Certains faits rendent indécise la limite qu'une opinion traditionnelle et contestable a voulu voir entre la « faiblesse du sexe » et la force virile. D'autres constituent un martyrologe. A titre de preuve, je citerai les faits qu'il m'a été possible de réunir.

I. — Société de secours aux blessés militaires.

(796 hôpitaux, au 1er avril 1916; 15.510 infirmières, dont 3.000 en service dans les hôpitaux militaires.)

1° *Tombées au champ d'honneur :* 24, les unes sous les obus, les autres atteintes d'un mal contracté au chevet des soldats.

2° *Croix de guerre :* 92. — Quelques citations :

Mlle Cardonne de Corlieu (Marguerite), infirmière. Très zélée et très dévouée, a été d'un précieux secours au médecin chef de l'hôpital n°... pour le traitement des nombreux blessés admis dans cet établissement. *Est toujours restée à son poste au cours des bombardements de la ville ; par sa présence et son sang-froid, a calmé l'énervement des blessés.*

Mlle Cardonne de Corlieu (Alice), infirmière de la Société française de secours aux blessés. Arrivée à X... dès les premiers jours de la mobilisation, infirmière-major modèle, dirigeant son équipe avec fermeté et bienveillance, a rendu les plus signalés services à l'hôpi-

tal n°.... *Au cours des bombardements de la ville, est toujours restée à son poste, inspirant par sa présence le calme et la confiance.*

Mlle DE SÉZILLE, infirmière-major à l'hôpital auxiliaire 27. Prodigue depuis dix mois des soins aux typhiques. Admirable exemple de dévouement. A su faire de son groupe de dames infirmières, une équipe modèle grâce à son autorité morale, ses sentiments d'abnégation, de discipline et d'obéissance. A contracté une fièvre typhoïde grave, qui a mis ses jours en danger.

Mlles JACQUIER, LE BAIL, DE LYROT. Ont prodigué leurs soins aux blessés pendant le bombardement et l'investissement de Maubeuge. Libérées après trois mois passés auprès des blessés français et allemands, se sont mises immédiatement à la disposition de leur Société et ont continué leur mission dans différents hôpitaux.

Mlle PETYT (Lucienne), attachée à un hôpital d'évacuation depuis novembre 1914, remplit ses devoirs d'infirmière avec un constant dévouement. Pendant la bataille de X..., alors que de nombreux blessés passaient dans cet hôpital, leur a prodigué infatigablement ses soins éclairés ; *n'a pas hésité à continuer son service au cours des bombardements répétés de la gare où est installé cet hôpital.*

Mlle WARTELLE (Madeleine), d'Arras. A fait preuve, dans des circonstances tragiques, du plus grand courage. Alors que l'ambulance du Saint-Sacrement, à Arras, où elle était infirmière volontaire, venait d'être violemment bombardée, que des soldats et des religieuses étaient tués, est demeurée résolument à son poste, aidant à descendre à la cave les blessés, prodiguant à tous ses soins empressés.

Mlles Cleret, Dumars, Barbier, infirmières à Compiègne. Citées à l'ordre de l'armée pour le courage dont elles ont fait preuve pendant l'occupation allemande et au cours des récents bombardements.

Mlles Reboulet, Leclerc. Citées à l'ordre de la division pour le courage et le dévouement qu'elles ont montré pendant le bombardement de Poperinghe (Belgique).

Ont également reçu la croix de guerre (1) : Mlles Hélène Picard, Klein, Grand-Colas, Anne Billet, Horvais, Canton-Bacara, Jeanne et Geneviève de Maistre, Mundviller, Marie Burnel, d'Haussonville, Murat, Wassender, Ansart, Kessissoglu, Roblot, Tassin, Sagot, Jeanne Leconte, M.-L. Gheerbrant, Marie Garnier, Pierre, Renard, Lejaille, L. et J. Pierson, Barbier, Gosse, Pierret, Jul.-A.-M. de Suriau.

3° *Médailles d'épidémies :*

Mlles de Maistre, Mlle Fidières des Prinveaux (médaille d'or);

Mlles de Chevron-Villette, de Larnage, Dumars, Guillouzic, Renardier, Guerrin, Danjou, Monnet, Frémont, Beaufils, Guétat, Bergoend, de Ferron du Chesne, Rott, Dourthe, Godard, Loilier, Boulton, de Ronseray (médaille d'argent).

Mlles d'Hendecourt, Pathier, Junck, Lepère, Oberkampf (médaille de vermeil);

(1) Toutes les citations à l'ordre du régiment, de la brigade, de la division ou de l'armée, impliquent la médaille. Seules, les citations à côté (par exemple, par un major d'hôpital) donnent lieu à une décision du généralissime.

Mlles DE LESTRADE, SAVIDAN, MALAGUTTI, LAMOTTE, MARTIN, CAHOU, EVAINT, CABRYE, SIMON, DE VIRY, ALBERT, HARET, DE BAILLEUX, GUGNON, THOME, AUFFRAY, RIONDET (médaille de bronze).

Ont également reçu la médaille des épidémies :

Mlles REVIERS DE MAUNY, GANDERAX, CHAVERONDLER, GREVIN, ROGER, DE MAROLLES, DIEU, PETER, DE MARTINENG, LAPASSET, DESRUMAUX, DE LOYS, THIERRY, REYRE, D'ORNELLAS, ARDISSON.

4° LÉGION D'HONNEUR :

Mlle CANTON-BACARA, infirmière à l'ambulance de Vauxbuin (Aisne). « Une blessure, une citation. A fait preuve, comme infirmière de la Croix-Rouge, d'un dévouement inlassable. A montré un courage exceptionnel, non seulement en séjournant pendant plusieurs mois dans une zone battue par l'artillerie allemande, mais encore en allant, de sa propre initiative, relever des blessés sous le feu le plus violent. A rendu en outre les plus grands services à la cause française, étant restée à son poste pendant l'occupation allemande. Blessée par commotion violente causée par l'explosion d'un obus à côté d'elle, en accomplissant son service d'infirmière dans les conditions qu'elle savait être dangereuses. »

II. — ASSOCIATION DES DAMES FRANÇAISES.

Cette Association comprenait, en avril 1916, 1.264 jeunes filles et jeunes femmes non mariées (1), dans les diverses formations sanitaires ;

(1) Renseignements communiqués au siège de l'Association.

les services qu'elle a rendus sont signalés par les plus beaux témoignages.

Au début d'une grande épreuve, le meilleur moyen de rester fort et calme devant le danger, c'est de faire *in petto* le sacrifice de sa vie : cette détermination une fois prise dans le for intérieur, on n'a plus peur de rien ; les questions embarrassantes sont réglées une fois pour toutes, et chaque heure de l'existence apporte un sujet de contentement puisqu'elle devient un gain supplémentaire sur lequel on ne comptait plus. Telle fut certainement la philosophie des jeunes femmes, laïques et religieuses, qui assumèrent, sous le feu de l'ennemi, les missions les plus difficiles.

Le 10 août 1914, se rendait au Château de Boismorin, près de Soissons, pour y installer un hôpital auxiliaire, un petit groupe de *dames françaises* : Mlles Hélène Moulin, major; Rudowska, doctoresse; Tintourine, étudiante en médecine; Daly et Mme Larue, infirmières. Pendant trois semaines environ, elles firent un service régulier. Après Charleroi, il y eut comme une rupture de digue lâchant, dans la direction de Paris, des flots furieux. Sur la route de la retraite où elles étaient refoulées, ces jeunes femmes durent cheminer au milieu des alertes, désemparées, parmi des épaves et des remous de bataille, mais s'obstinèrent au devoir de leur fonction, moins préoccupées de leur propre salut que des soldats

blessés ou égarés que les hasards de la guerre associaient à leur détresse.

Le rapport rédigé, dans la suite, par Mlle Moulin, indique une gradation tragique dans les périls et les émotions. Le 28 août, ces infirmières de Boismorin sont averties par les majors — paroles sinistres faisant pressentir l'invasion — qu' « elles ne doivent garder les malades que quarante-huit heures au plus ». Le 29, les hôpitaux auxiliaires de Vailly et des environs leur font savoir qu'ils évacuent et leur conseillent de faire comme eux. Elles ne peuvent s'y résoudre ; elles veulent tenir jusqu'au dernier moment. Le 1er septembre, au château où elles font un service de domestiques (tout le monde étant parti, sauf un garde-chasse et sa femme), elles reçoivent le colonel, le major, 4 officiers et 200 soldats des 12e et 18e régiments. Le colonel leur apprend que son régiment est le dernier à passer, qu'il fera sauter les ponts après lui, et qu'en restant elles courent le risque de devenir une ambulance allemande. « Malgré cette juste observation, écrit Mlle Moulin, nous ne pouvons nous résoudre à quitter notre hôpital en l'absence du châtelain. » Le 2 septembre, elles entendent sauter le pont de Vailly ; au même moment, arrive de la Trésorerie l'ordre d'évacuer : cette fois, elles se résignent, le « cœur navré ». Alors, avec quatre soldats que le colonel leur a laissés, commence la pitoyable retraite. A Courcelles, après avoir

traversé un champ que survole un avion allemand, elles rencontrent l'adjudant Mougelat qui les fait monter dans sa fourragère; à Huys, il faut descendre, en abandonnant les bagages, car une patrouille avertit que les uhlans vont arriver.

Pendant notre course précipitée, dit le rapport de Mlle Moulin, nous ramassons un jeune Vendéen de 18 ans, exténué, ne pouvant plus marcher. Conduits par notre adjudant, nous hissons le pauvre enfant sur la crête d'une colline que nous descendons bientôt pour nous mettre à l'abri de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies. Nous traversons la ligne de chemin de fer à Saint-Thibault; nous arrivons à un petit bois où notre adjudant nous fait coucher à plat ainsi que quelques soldats ramassés en route. De 11 heures du matin à 6 heures du soir, nous essuyons le feu, l'angoisse au cœur. Le duel d'artillerie terminé, nous apprenons que nous n'avons que trois blessés légèrement, à l'exception d'un lieutenant d'artillerie atteint à la poitrine. Les pansements faits et l'officier hissé dans une voiture réquisitionnée, nous nous remettons en marche.

Elles passent alors à Basoche où, à la nuit tombante, elles trouvent leur premier repas de la journée; à Villesavoye, où, à une heure du matin, il y a encore une alerte... Sauvées par leur silence et leur immobilité, dès l'aube elles reprennent leur route avec deux soldats du train égarés depuis la veille. Plus loin, il faut encore se coucher pour éviter le tir de uhlans automobilistes; ailleurs, se réfugier dans une meule de foin. Elles

atteignent une ferme, mais y sont déçues : pas de voiture, pas de harnais ! elles supplient les soldats qui les accompagnent de les abandonner et de partir seuls. « Ils s'y refusent et poussent la générosité jusqu'à nous dire que nous leur donnons du courage. » Après six heures de marche, elles arrivent à une autre ferme, — véritable souricière où elles sont prises :

A l'entrée, nous sommes reçues par les uhlans et les hussards de la mort, revolver au poing et baïonnette au canon. Ils nous font tous aligner devant un mur. Nous nous mettons devant nos hommes, résolues à mourir avant eux. Les uhlans nous font comprendre qu'ils ne veulent pas la vie des femmes... Enfin arrive un petit sergent parlant assez bien le français et paraissant très humain, nous redisant qu'il ne nous sera pas fait de mal, mais que les hommes leur appartenaient. Nous parlementons, et faisons comprendre que nous sommes des égarés, non une patrouille comme ils le pensaient. Finalement, nous sommes tous emmenés prisonniers. Nous étions cependant à bout de forces et mourant de soif, ce que comprenant, notre petit sergent nous présente son gobelet rempli de café : malgré nous, nous avons un mouvement de recul; lui, voyant notre méfiance, trempe ses lèvres, lave son gobelet et nous offre à nouveau; nous lui demandons de faire de même pour nos hommes, ce qu'il fait. Un chef arrive, et nous fait descendre de cette ferme, nous et nos soldats, entourés de hussards, baïonnette au canon. Nous formons un cortège quasi funèbre qui défile dans le village; au bout d'un quart d'heure arrive un autre chef beaucoup plus brutal que ses subordonnés, qui, nous mettant

le revolver sous le nez et lançant un formidable juron, nous enjoint (nous le devinons) de nous séparer de nos hommes. On nous fait mettre le long de la route ; nous devons assister, pendant une heure, à un interminable convoi d'artillerie allemande : nous ne donnons pas à ceux qui passent la satisfaction de les regarder, mais nous devinons combien cette artillerie est bien montée, et l'appréhension étreint nos cœurs.

Dédaignées et rejetées comme prisonnières, elles se rendent à Fismes où la Société de Secours aux blessés leur donne, dans son hôpital, des allemands à soigner ; puis à Reims où pendant quelques jours, à l'Union des femmes de France, elles peuvent donner leurs soins à des officiers français. Elles essuient deux bombardements de la ville. « Le 10 septembre, nos officiers nous apprennent qu'ils vont être évacués sur Paris et nous prient de vouloir bien les accompagner ; nous acceptons de grand cœur, avec l'idée que nous allons pouvoir enfin retourner à notre Comité, *et nous remettre à sa disposition...* » (*id*). Le désir de prendre un repos bien gagné paraîtrait naturel à la fin de cette retraite ; mais *servir* est l'idée fixe de ces belles âmes !

Le général de Lamothe, directeur des Etapes et des Services de la deuxième armée, et le chef d'Etat-major Douchy, entendaient certainement rendre hommage à ce groupe tout entier de vaillantes, lorsque, le 1er août 1915, ils citaient en ces termes

son jeune chef, à peine, âgé de 25 ans, à l'ordre de la division :

Mlle Hélène Moulin, infirmière-major de l'*Association des Dames françaises* : Depuis le début de la guerre, se prodigue sans compter auprès des blessés militaires. Dans des moments critiques, a fait preuve d'un rare courage et d'une belle énergie. Au mois de septembre, n'a pas voulu abandonner les blessés qui lui avaient été confiés et a été retenue prisonnière pendant 15 jours par les Allemands.

Aux côtés de Mlle Moulin et au même rang d'honneur doivent être placées plusieurs infirmières de l'Association des Dames françaises.

Mme Macherez qui, à Soissons, donna un si bel exemple de sang-froid en faisant fonction de maire et en résistant virilement à certaines exigences allemandes, eut une collaboratrice d'élite : la jeune Mlle Sellier.

Diplômée et désignée par son Comité pour diriger l'ambulance de Mercin, Mlle Germaine Sellier arrive à Soissons le 2 août 1914. Obligée par l'invasion de se retirer avec les blessés et le matériel, elle rentre à Paris, où, pendant douze jours, elle fait un service d'infirmière à l'hôpital des jeunes aveugles; puis, les Allemands ayant quitté Soissons le 12 septembre, elle y revient le 13, malgré les dangers de la route. Un hôpital s'organise au Collège; elle en prend la direction. Les étages du Collège sont éventrés par trois bombardements : elle fait transporter les blessés dans les caves, continue à prodiguer ses soins, contracte une maladie répugnante, — la gale, — en guérit, se remet ensuite au service de

son hôpital désormais consacré (fin d'octobre) aux typhiques. Tandis que pleuvent les obus, on la voit parcourir les rues que le danger rendait désertes et affronter les endroits les plus exposés pour assurer le ravitaillement en pharmacie et en alimentation (1). Dans les salles des malades, elle témoigne du même courage tranquille qu'elle a montré dans les tranchées (2). On ne saurait assez dire l'admiration qu'elle s'est attirée de la part de tous ceux qui l'ont vue à l'œuvre (3). Le général de Laporte d'Hust la cite en ces termes à l'ordre de la division :

« A témoigné en toute circonstance d'une grande bravoure, se consacrant avec abnégation au traitement des blessés et des contagieux dans un bâtiment sans cesse éventré par les obus. A été blessée au genou par une balle de shrapnell. »

Mlle Sellier avait fait, dès le début, le sacrifice de sa vie. Tel était aussi, sans doute, le cas de Sœur Philomène de Jésus, qu'un général appelait « l'ange conducteur », par allusion à sa conduite sur le champ de bataille où elle relevait les blessés. En un moment critique, elle n'hésite pas à signaler le lieu de refuge d'un grand nombre de soldats allemands dont elle avait suivi les ruses. En mission, au milieu des balles, elle eut une partie de ses vêtements brûlée par un éclat d'obus et fut proposée pour une citation, — qu'elle refusa, disant que « c'était trop peu de chose ».

(1) Lettre de M. Muzart, maire de Soissons.
(2) Lettre du Dr Saint-Paul, médecin-chef (11 avril 1915).
(3) Lettre de Mgr Péchenard, évêque de Soissons 3 mai 1915).

Le 20 août 1915 était citée à l'ordre de la division, par le général Berdoulat, Mlle Annie Noufflard, pour les services exceptionnels rendus à l'ambulance de Braine.

Médailles des épidémies.

Mlles de Campredon, Quinant (Lina), Derebergue, Sangnier, Barbier, de Raphaelis-Doissan, Gehin, Angot, Baril (Désirée), de Tunigi (Agnès), Sentenac (Céleste).

Médailles coloniales (Maroc).

Mlles Blanchard (Alice), Engel (Cécile), Ferrand (Henriette), Fraissinet (Edith), Hibon (Frédérique), de Campredon (Marguerite), Chatelain (Lily), Pezet-Aubry (Alice-Maria), Raimbault, Barbier (Andrée), Deck (Mathilde), Glassier (Marthe), Gillet (Joséphine), Hurlimann (Adèle), Petit (Esther), Sangnier (Marie), Roblin, Bataille, Vauchez.

III. — Union des Femmes de France.

L'*Union* a organisé des services partout où il y a des soldats français défendant le drapeau.

Le 16 août, partent pour le Maroc, Mlles Wilson, Margory, Mallet, Auscher (équipe de Casablanca); Mlles Schœtzlé, Grenier, Rau (équipe de Nicknès); Mlle Dussopt (équipe de Rabat); le 20 août 1915, s'embarque une élite d'infirmières-majors : Mlles Bruneton, Hilfiger, Morel, Roux, Walther (équipe des Dardanelles), Mlles Jeanne et Octavie de Joannis, Tessier du Cros, Legros, Morand, Lenne, Tiger,

Bonnard, Puech, et Mlle Buch, infirmière (équipe de Salonique).

En France, le personnel administratif, les infirmières, les aides-infirmières, atteignent le nombre de 6.543, auquel il faut ajouter 10.000 auxiliaires environ. A Paris, 851 infirmières jeunes filles (ou de jeunesse un peu prolongée) ; dans les départements, 2.813 (1). De cette armée de vaillantes, on ne peut citer (faute de documents complets) que quelques noms, dans une partie restreinte de son champ d'action :

Médailles des épidémies.

Médaille d'argent : Mlles Duparc (Amiens), Gonon, Renaudot (Cherbourg), Lecoq (Argentan), Duverdier (Casablanca), Périsse (Villers-Cotterets), Porgny, de Joannis (Gérardmer), Sœur Bernadette (Honfleur), Despierres (Paris, Janson), Menu (Paris-plage), Allard (Berck), Schmolle (Troyes), Pfeiffer (Le Thillot), Suberbie (Dunkerque), Burlin (Commercy), Lambert (Compiègne).

Médaille de bronze : Mlles Renesson (Paris-plage), Allard (*id.*), Leloup (Villers-Cotterets), Périssé (*id.*), Fiau (Zuydcoote), du Sault (Villers-Cotterets), Kirsch (Châteaudun), Géhanne (Paris), Ayral (*id.*), Lamotte, Biderman, Jobey (*id.*), L. René, Monier (Versailles), Lombard, Reiss (Saint-Dié), M.-Th. Maffre, Lepère, Legros (Nancy), Taveau (Châlons), Remond (*id.*).

Citations à l'ordre de l'armée.

Mlle Alice Raoul (Verdun, 23 novembre 1914). — A assuré jusqu'à sa suppression, d'une manière parfaite,

(1) Chiffres fournis par M. Emile Charrier, secrétaire général adjoint de l'*Union*.

et sans qu'aucune défaillance individuelle se soit jamais produite, le fonctionnement de l'hôpital qu'elle dirigeait.

Mlle Suzanne Gilles (Lunéville, 28 août 1914). — Infirmière à l'hôpital n° 102, bombardé par les Allemands, a fait preuve du plus grand courage en continuant, malgré le danger, à assurer son service auprès des blessés; a été tuée à son poste, qu'elle n'avait pas voulu abandonner.

Mlle Lucie Beauge (8 décembre 1914). — Institutrice à Haroué; a donné sans compter des soins aux blessés et malades, passant les jours et les nuits à leur chevet; a contracté une fièvre typhoïde grave, qui a mis sa vie en danger.

Mlle Louazil (Pont-Sainte-Maxence, 16 janvier 1915). — Infirmière volontaire, a montré autant de courage que de dévouement dans des circonstances difficiles ; a donné le plus bel exemple d'énergie et de sang-froid en traversant, de nuit, avec quelques infirmières qui accompagnaient des blessés, une région très dangereuse. Blessée dans les combats sur l'Aisne.

Mlle Maffre (Compiègne, 18 avril 1915). — Retenue captive par l'ennemi dans les hôpitaux de Douai, est venue, aussitôt libérée, offrir ses services à l'hôpital de Compiègne (Royallieu), où elle a contracté une atteinte grave de méningite cérébro-spinale auprès des malades qu'elle soignait.

Mlle Jeanne Gonthier (Reims, mai 1915). — Surveillante générale de l'hôpital militaire de Reims, a donné de nombreuses preuves de son dévouement, de son courage, de sa haute compréhension du devoir professionnel en pansant des blessés dans un hôpital exposé au bom-

bardement le plus violent et en se prodiguant sans compter pour soigner les contagieux atteints de maladies graves.

Mlle Dumont (Verdun, train sanitaire, 7 juillet 1915). — Se trouvant dans une gare d'évacuation au moment d'un bombardement, a quitté le wagon où elle se trouvait, stationné hors de la zone dangereuse, pour se porter au point où tombaient les projectiles, afin de porter secours aux blessés, qu'elle a soignés et transportés, sans aucun souci des obus qui tombaient autour d'elle, faisant preuve d'un courage tranquille et souriant et du plus grand sang-froid, pendant l'exécution de la tâche pénible qu'elle s'était volontairement donnée.

Mlle Taffet. Même citation que pour Mlle Dumont.

Mlle Marie Garnier (Arras, 23 juillet 1915). — Pendant le bombardement presque incessant de la ville, a continué de jour et de nuit à prodiguer ses soins aux blessés et à les rassurer par sa belle humeur et son sang-froid. (Même citation pour Mmes Lenglart, Laude, Mayot, Houillier, Batut).

Mlle Marthe Lambert (Compiègne, 11 septembre 1915). — A contracté au chevet des malades la fièvre typhoïde; a repris son service après sa guérison, et a continué à l'assurer pendant les bombardements de Compiègne par la grosse artillerie allemande.

Mlle Constantin. — A toujours fait preuve d'un dévouement absolu et s'est fait particulièrement remarquer en accomplissant ses fonctions avec le plus grand sang-froid, sous un bombardement des plus violents.

Ces énumérations fatiguent sans doute le lecteur de l'arrière. J'aimerais à les prolonger, si

beaucoup de renseignements ne me faisaient défaut. Ces exemples d'abnégation et de patriotisme décideront peut-être quelques retardataires à s'acquitter plus énergiquement de leur devoir!

Je citerai encore (si le mot *citation* n'est pas trop ambitieux, après les textes qui viennent d'être reproduits), Mlle Schœller, fille du Directeur des services commerciaux à la Compagnie des Chemins de fer du Nord, ambulancière de 20 ans qui, ayant trois frères au front, s'est distinguée à Revigny par un dévouement admirable; Mlle Sarrazin, qui s'est engagée comme infirmière à Petrograd, où on demandait des Françaises; Mlle Dujardin-Beaumetz qui, pendant un an et demi, a veillé, toutes les nuits, auprès des opérés d'un hôpital militaire, et qui, interrogée, répond modestement : « Je n'ai aucun diplôme et ne suis qu'auxiliaire. Le hasard m'a fait aller au 252, *Union des Dames françaises*; j'ai vu qu'on manquait de personnel pour passer les nuits, et je me suis engagée. Il y avait à mon hôpital un grand nombre de jeunes filles dont j'ignore même le nom. J'y avais deux amies, Mlle Hélène P..., professeur de piano, qui montrait un rare dévouement, et Mlle N. H... qui, en vue de la guerre, avait appris le massage. Elle venait chaque matin ; sur les bras paralysés ou ankylosés, elle a obtenu des résultats excellents. »

***

J'arrête ici ces notes trop incomplètes. Elles suffisent à mettre en lumière quelques idées réconfortantes. La guerre a fait l'union des esprits et des cœurs. Elle a rendu possible un rêve de

concorde, décevant peut-être comme tous les rêves, mais qui agit sur nous comme une cure excellente sur un malade. Elle a fait agir des vertus qu'on croyait mortes, et qui sommeillaient. En rapprochant les jeunes hommes et les jeunes femmes dans des actions très différentes mais d'un patriotisme égal, elle a rapproché ces deux belles qualités françaises : le courage et la bonté.

VI. — APRÈS LA GUERRE

La crise du mariage. — Plusieurs cas à considérer. — Etat d'esprit des jeunes filles françaises. — Le féminisme; ses progrès accentués et justifiés par les circonstances. — L'éducation des jeunes filles; le baccalauréat latin-langues. — Les jeunes filles et l'enseignement supérieur; l'esprit critique; thèse et antithèse. — Les jeunes filles et l'enseignement secondaire; réformes attendues.

On a dit avec raison qu'ayant été surpris par la guerre, nous ne devions pas nous laisser surprendre par la paix. Irrésistiblement, on songe aux problèmes qui se poseront, quand la tourmente aura pris fin.

Et tout d'abord, comment ne pas parler de la question qui pour les jeunes filles, comme à nos yeux, est la plus importante de toutes?

La guerre a déjà brisé ou éclaboussé de sang plus d'un projet d'avenir où le rêve le plus cher de la jeune fille était lié à l'intérêt de notre pays. Il y aura bientôt, sans nul doute, une crise du mariage. Dans un champ déjà appauvri, la guerre a tant fauché! En touchant à ce doulou-

reux problème, on a au moins une première satisfaction : c'est d'observer, sur un principe fondamental, un accord que les idées religieuses auraient pu retarder, si, au lieu d'évoluer avec le temps, elles avaient conservé leur ancienne sévérité. — « *A cause des fâcheuses nécessités de la vie présente, il est avantageux à l'homme de ne point se marier... Celui qui marie sa fille fait bien; celui qui ne la marie pas fait encore mieux.* » — Quiconque émettrait aujourd'hui de tels aphorismes soulèverait l'indignation des cinq Académies et du Parlement. Pourtant, qui dit cela? C'est l'Apôtre dont les Epîtres ont été placées au rang des écrits canoniques, c'est-à-dire reconnues par l'Eglise comme divinement inspirées (1). Mais voici un autre langage, celui de l'apôtre moderne, tout vibrant d'humanité, qui semble avoir emprunté quelque chose de son lyrisme à Edmond Rostand. Il imagine une « *prière de la femme française pendant la guerre* »; j'en détache ces lignes :

« ... A mon compagnon de vie, je laisse le privilège d'une âme claire et forte; je prends la part douloureuse et exquise. Je suis celle qui aime. Et voici, Seigneur, ce qui m'attache et à quoi j'ai donné mon cœur. Je suis l'épouse; je suis la mère; je suis la terre où l'inquiétude créatrice,

(1) Saint Paul, *première épître aux Corinthiens*, VII, 26, 38.

suscitée par vous, se révèle et travaille ; cette terre germe et verdit ; elle se couvre, joyeuse, de toutes les moissons de l'avenir. C'est moi qui suis la *genitrix*. Pour la fécondité de ma vie et pour la moisson si longue à venir toute mûre dans les granges, j'ai un compagnon, et je l'aime. *Deux en une seule chair*, c'est votre programme, et je sens en moi que vous l'avez imprimé au plus profond. Tellement que le mot banal est ici le mot le plus vrai : sa *moitié*, je la suis vraiment, et cela dit seul ce que j'éprouve d'incomplet et d'inapaisé, s'*Il* me manque...

« Je suis la fiancée, celle qui attend ; la fiancée devant qui la porte est ouverte et qui n'a pas encore passé le seuil ; la fiancée qui ne sait pas et qui soupçonne, qui désire et qui fuit, qui espère ce qu'elle craint ; la fiancée rieuse et fervente. Je suis celle qui hésite entre les cendres chaudes mais paisibles du foyer paternel et la flamme du foyer prochain. Je souris à ce qui vient et je donne un soupir à ce qui passe. Je tends une main au passé, l'autre à l'avenir... Gamine et femme, j'ambitionne avec insouciance les soucis ; je suis la grâce où une gravité s'infiltre et exige, etc... » (1).

Plus simplement : il faut se marier ! Tout le

(1) L'abbé Sertillange, professeur à l'Institut Catholique de Paris (conférence reproduite par les *Annales*, n° du 27 février 1916).

monde le proclame avec plus ou moins d'esprit; et nulle doctrine avouable n'y contredit. Il faut se marier, — en acceptant les risques de deuil mêlés aux certitudes de joie, sans trop ressembler au joueur qui ne veut parier qu'à coup sûr, et sans se flatter de l'éternité du bonheur qui peut naître d'engagements humains. Les choses fragiles ne sont pas les moins précieuses. La fleur perdrait de son charme et de sa poésie, si on était assuré qu'elle ne se flétrira jamais !

Sur la question du mariage, la guerre a inspiré aux jeunes filles des réflexions qui sont tout à leur honneur.

Dans un livre qui fixe de grands souvenirs (*La Chevalerie*) mais qui est pâle à côté de certaines pages de notre *Journal officiel* depuis le mois d'août 1914, Léon Gautier, après avoir dit que l'idéal des Français, à la fin du XIX^e^ siècle, était de « *s'installer dans le confort en attendant le néant* », parlait ainsi de la femme du chevalier: « le lendemain de ses noces, elle s'écriait de sa petite voix vacillante : s'il veut partir pour la Croisade, je lui dirai *Va !* » et il ajoutait : « *ah ! nous sommes bien loin de ce cri-là ! c'est* Reste ! *qu'elle voudrait dire aujourd'hui !* » (1)

Voilà une pure calomnie, analogue à celles que nous avons signalées plus haut. Dans une récente

(1) Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 720 de l'édition de 1895.

conférence, M. Camille Bellaigue a supérieurement montré le caractère admirable de la femme française contemporaine.

Il y a un groupe de jeunes Bretonnes qui se sont engagées à ne pas épouser un embusqué : « Mieux vaut, ont-elles dit, un homme sans bras qu'un homme sans cœur. » Il existe à Paris un groupement du même genre. Les jeunes filles qui adhèrent doivent signer une formule qui rappelle le célèbre serment des jeunes Athéniens au sujet de leurs devoirs sur le champ de bataille : « *Nous, jeunes filles françaises, déclarons lâche envers la patrie tout jeune homme embusqué. En conséquence, nous nous engageons à n'épouser, sous aucun prétexte, un de ces embusqués. Tout prétendant à notre main aura à subir une enquête, et les renseignements les plus sérieux seront exigés sur ses attributions pendant la guerre.* »

Une loi récente (1), due en grande partie à l'initiative de M. Ed. Herriot, a créé le mariage des soldats par procuration. Le combattant qui, à l'arrière, a laissé une fiancée, — il y a des situations plus graves, mais elles sont en dehors de mon sujet, — n'est pas obligé, pour se marier, de comparaître devant l'officier de l'état civil selon les rites habituels ; avec l'autorisation du ministre de la Justice et celle du ministre de la

(1) Votée le 4 avril et parue au *Journal officiel* le 10 avril 1915.

Guerre ou de la Marine, il a toutes facilités, sans quitter le front, pour contracter une union régulière. Mais il y a d'autres situations dont aucune loi ne saurait écarter les difficultés.

Premier cas. Après avoir engagé sa foi, Rodrigue est parti plein de vaillance ; mais dans la bataille contre les Maures, il est tombé. Chimène est veuve sans avoir été mariée. — Elle pleurera ; il faudra bien qu'elle se résigne ! peut-être épousera-t-elle D. Sanche.

Deuxième cas (avec des variantes douloureuses). Rodrigue n'est pas mort, mais il a perdu un bras ou une jambe. — La directrice d'une école très mondaine de Paris m'envoie une note où je lis : « ... ce qui subsiste surtout, c'est le sentiment de l'aléa du mariage ; de là, des dispositions très diverses. Chez les unes, *la pensée d'épouser un mutilé se présente très sérieusement à l'esprit, malgré l'opposition générale des familles* ».

Supposons le pire : Rodrigue est devenu aveugle, ou a été défiguré par une affreuse blessure. — Il a l'âme grande : il va rendre sa parole à Chimène ; mais Chimène doit-elle, voudra-t-elle accepter ce renoncement ? Manquera-t-elle de courage ? Au martyre du soldat ajoutera-t-elle, avec l'affront de son mépris, le déchirement d'une séparation ? Epreuve tragique ! Epreuve décisive pour l'idéalisme qui est une des beautés de l'amour ! Qui oserait fixer une règle géné-

rale? Tout ce qu'on peut dire, c'est que la jeune fille assez vaillante pour rester fidèle à un fiancé défiguré par la bataille serait digne de la plus grande admiration. Elle aurait le droit de porter la croix de guerre de son mari.

Dans une scène de sa charmante piécette *l'Impromptu du paquetage*, Maurice Donnay a inséré un récit où il faut peut-être voir un conseil. Une midinette apprend que son fiancé a été grièvement blessé à la face. Elle l'aime plus que jamais, l'admiration et la pitié s'ajoutant à la tendresse ; mais elle redoute, au retour, une défaillance de sa sensibilité : elle a peur d'elle-même. Elle se fait alors envoyer sa photographie, qu'elle regarde souvent, *pour s'habituer...*

Il y a un troisième cas, le plus à craindre de tous. La mort a pris Rodrigue, et D. Sanche, et mille autres. La jeune fille ne trouve pas le compagnon de sa vie. Va-t-elle se réfugier, comme celles d'autrefois, dans une mystique et stérile solitude? Non ; elle aussi a « une intelligence claire et forte » ; dans la vie sociale, pour son bien et pour le nôtre, elle sera dans une multitude de fonctions une « remplaçante » d'abord, une *titulaire* bientôt.

Dans quelles conditions? Si, courageusement, elle fournit un travail utile à la communauté, quels avantages a-t-elle le droit d'en tirer? et jusqu'où ce travail peut-il s'étendre? Brutalement, la guerre nous fait passer d'une atmosphère

d'épopée à des marchandages entre employeurs et employées. Elle ramène la question du féminisme, non avec ses revendications équivoques et tapageuses, mais en la rattachant aux plus graves intérêts de la patrie. Cette question a deux aspects. Le premier est celui qu'indique l'excellent programme du Comité intersyndical récemment créé :

> Défendre et organiser les femmes contre l'exploitation. Maintenir leur salaire à un taux qui soit une rémunération équitable du travail produit et en rapport avec les exigences matérielles de la vie : *leur faire accorder un salaire équivalent à celui des hommes lorsqu'elles remplacent ceux-ci.*

Il y a en ce moment des usines où des centaines de jeunes filles de 15 à 21 ans sont employées par pur esprit d'économie pour le plus grand profit des actionnaires. Physiquement, la femme est plus faible que l'homme; *si* elle fournit un travail *équivalent*, c'est donc qu'elle prend plus de peine : et son mérite est plus grand. En ce cas, toute distinction de salaire à son préjudice serait contraire à la justice comme à la simple logique. Ceci n'est plus contestable ; depuis longtemps, c'est une vérité banale.

Il y a un demi-siècle, l'honnête E. Legouvé, dans son *Histoire morale des femmes*, soutenait une thèse de justice, devenue un lieu commun, qui peut se résumer en ces deux propositions : *A*

mérite égal, accès au même travail; à travail égal, identité du salaire. Il songeait uniquement à ce qui se passe dans l'atelier et dans l'usine ; il répondait à Jules Simon, qui avait défendu une thèse très différente dans son livre sur l'*Ouvrière*.

Le second aspect du « féminisme » est d'un autre ordre et nous arrêtera particulièrement. Il s'agit de savoir quelles sont les carrières qu'une éducation bien comprise peut ouvrir, après la guerre, aux jeunes filles. Notre conclusion ne sera pas douteuse. Des médecins qui ont donné leurs soins aux victimes de la guerre, nous ont dit bien des fois : « Nous étions en présence de blessures et de troubles consécutifs que nous n'avions jamais vus; nous avons dû renouveler nos connaissances ». Les éducateurs qui observent l'état présent de la vie sociale pourraient tenir un langage du même genre. Nous sommes aujourd'hui en présence d'une situation sans analogie dans le passé. Résolument, nous devons nous débarrasser de certaines idées surannées. Le mouvement de féminisme mérite les plus grandes sympathies. D'ailleurs, tout en le défendant contre les vieilles habitudes qu'on lui oppose, il faut le dégager de quelques illusions.

***

Il y a quelques semaines, un journaliste qui était allé en observation dans le Poitou décrivait

une très belle scène. Dans un champ de la ferme du Bois-Châtaignier, trois paires de bœufs magnifiques tiraient une charrue à double soc que dirigeaient, à tour de rôle, deux jeunes filles. Leur père les avaient jugées incapables de ce rude labeur; elles s'en tiraient cependant avec succès. Et M. le préfet des Deux-Sèvres vient d'adresser une lettre de félicitations à une jeune fille de quinze ans, Mlle Alice Pavaillon, de Fioussay, qui, avec la charrue, a soutenu les durs labeurs de l'exploitation agricole abandonnée par son père mobilisé. De telles scènes, dignes de la plume de George Sand et de Lamartine ou du pinceau de Rosa Bonheur, sont un symbole de ce qu'on peut attendre des femmes traçant elles-mêmes quelques-uns des sillons où l'on sèmera le blé des moissons nouvelles.

Le féminisme, depuis 1863, a fait beaucoup de chemin. La guerre a déjà élargi le rôle des femmes; leurs conquêtes, après des victoires remportées comme en rase campagne, doivent-elles s'étendre aux places fortes situées sur les hauteurs? Doit-on encourager leur entrée dans les Universités? Le baccalauréat, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est-il, dans leur ascension, un point terminus ou un simple point de départ? Quelle est la voie où l'on serait heureux de les voir s'engager? Examiner ces questions, c'est ouvrir un débat qui est grave, quelquefois divertissant.

Au mois de juillet dernier, au moment où les cauchemars du début de la guerre étaient dissipés et où commençait une sérieuse reprise des « affaires », je recevais la visite d'une jeune fille un peu pâlotte et maigrichonne, mais vive, enjouée, et dont le clair regard indiquait l'intelligence. Avant de se présenter au baccalauréat *latin-langues*, elle s'était souvenue que nous avions quelques amis communs. Elle venait solliciter un conseil, une marque d'intérêt, non pas précisément une recommandation, — à moins que j'en prisse l'initiative — mais quelque chose de fort approchant. J'aurais dû l'éconduire; je préférai la confesser.

Ses parents, modestes propriétaires de campagne, habitaient avec de nombreux enfants dans les châtaigneraies du Rouergue. Après de bonnes études primaires, courageusement, elle s'était rendue à Paris, puis en Angleterre, décidée à conquérir par son travail un diplôme de valeur sérieuse et pratique. Elle avait déjà passé deux ans à Londres, dans une de ces pensions où on admet « au pair » les institutrices françaises. Son ambition, réalisée à moitié par une admissibilité au *certificat d'aptitude*, était d'enseigner l'anglais dans les écoles normales ou dans les écoles primaires supérieures. Elle se sentait prête pour l'admission définitive; mais l'examen du certificat, comme quelques autres pendant la première

année de la guerre, venait d'être supprimé. Alors, changeant ses plans, elle se tournait tout simplement vers le baccalauréat. Sa conception des examens en général ne manquait pas d'originalité.

— Les garçons, me dit-elle, passent leur baccalauréat à seize ans ; j'ai pensé qu'ayant un peu plus de vingt ans, je pourrais bien faire comme eux...

De cette volte-face soudaine dans ses projets, elle parlait en riant, comme pour prévenir l'objection.

— Mais, Mademoiselle, on ne va pas d'un examen à un autre comme on change de route au cours d'une promenade. Depuis combien de temps faites-vous du latin ?

— Oh ! Monsieur, je n'ose pas vous le dire.

— Osez ! Osez !

— Je travaille en ce moment chez une personne (ici un nom et une adresse) qui a la spécialité de préparer au baccalauréat en six mois.

— Vous dites ?

— En six mois.

— Ce n'est pas possible, vous devez vous tromper...

— C'est bien cela : en six mois. Les succès ne sont pas rares. On nous fait faire les versions-types ; il y en a vingt et une. Pour la session du mois d'août, on nous annonce une version tirée des *Commentaires* de César, sur la guerre de tranchées.

Cet entretien éveillait ma curiosité. Je pris un livre de latin dans ma bibliothèque et proposai une petite épreuve qui fut acceptée de bonne grâce. J'indiquai à ma visiteuse une lettre facile de Pline le jeune, et lui demandai de me traduire quelques lignes.

Elle ôta gentiment un de ses gants, comme si l'exercice demandait une certaine adresse de main, et son visage exprima une concentration subite de la volonté.

Le premier mot du texte était *Amabis*, deuxième personne du singulier, au futur du verbe *amare*. Elle énonça le mot résolument, prit un temps, puis ouvrit sur moi de grands yeux interrogateurs en lâchant cette traduction : *Nous aimions*. Je rectifiai, en affectant de ne voir là qu'un lapsus ; et nous continuâmes. Je servais de dictionnaire ; je tendais la perche à chaque instant. La pauvre fille errait dans la phrase latine comme un aveugle dans un maquis : de temps en temps, elle trouvait bien un mot assez juste (car la nullité parfaite est chose rare, plus encore chez les femmes que chez les hommes), mais elle allait à tâtons, incapable de trouver son chemin, brouillant tout, découvrant une misère de savoir sur laquelle il eût été cruel d'insister.

— Le latin, Mademoiselle, n'est que la moitié de votre programme. Vous serez interrogée sur les langues vivantes ; et il en faut deux. Je suis

persuadé que vous parlez fort bien l'anglais ; quelle est la seconde langue que vous avez choisie ?

— L'espagnol.

— Vous savez l'espagnol ?

Ici, elle dut faire un second aveu qui ramena le rire sur ses lèvres. Depuis huit jours, elle lisait, pour apprendre l'espagnol, un livre de conversation à l'usage des touristes ; et c'était tout. Si elle avait choisi l'espagnol, c'était « à cause de sa ressemblance avec le patois du Midi » qu'elle connaissait depuis toujours.

— Mon enfant, lui dis-je pour conclure, je vais vous donner une preuve d'intérêt supérieure à celle que vous attendiez de moi. Vous êtes très intelligente et fort bien douée ; vous avez du courage ; mais ne vous présentez pas, au moins en ce moment, au baccalauréat ! Vous n'êtes pas prête !

— J'ai encore un mois pour me préparer, interrompit-elle...

— Même en un mois, et en faisant les bouchées doubles à la table de ce professeur dont vous m'avez parlé, vous n'arriveriez pas à absorber et à vous assimiler le minimum de notions indispensables. Votre bagage, en dehors de ce que vous avez appris à l'école primaire, se réduit, en somme, à la connaissance de l'anglais usuel ; ce n'est pas assez pour un examen où il faut faire

une version latine. Il serait peu raisonnable, dans ces conditions, d'affronter l'aréopage de la Sorbonne. Attendez ! Vous n'êtes pas prête!

Je la quittai sur ce conseil. Elle le reçut avec des remerciements sans fin. Je fus convaincu qu'elle ne le suivrait pas. Quant à la « recommandation » qui avait été l'objet réel de sa visite, je ne m'arrêtai pas un seul instant à cette idée ; et ce, pour deux raisons. La seconde, c'est que j'aurais cru braver le ridicule en ayant l'air de patronner une latiniste aussi manifestement insuffisante. Il n'est pas d'ailleurs inutile de dire à quoi se bornent les recommandations d'usage, quand cette sorte d'appel au secours part d'une personne qu'on ne saurait négliger sans paraître incivil. Le sollicité se borne, une fois l'examen terminé, à envoyer au solliciteur les notes du candidat; il y joint ses compliments s'il y a un succès, ses regrets s'il y a un échec.

J'avais oublié ce petit incident lorsque, au mois de septembre, je reçus, de la même jeune fille, une lettre commençant par ces mots (sur l'honneur, je n'invente rien):

« *Monsieur, je ne pourrai jamais vous exprimer ma reconnaissance pour votre obligeante intervention. Nous avons eu une version de Tite-Live ; mais les examinateurs ont été très gentils ; après chacune des épreuves orales, ils m'ont remerciée, et j'ai été reçue avec la mention assez bien.* »

Cela me parut extraordinaire, très digne d'attention. Le médecin qui aurait assez de génie pour réaliser un miracle, comme faire repousser sa jambe à un amputé ou rendre le mouvement à un paralytique, ne manquerait pas de faire une communication à l'Académie de médecine. De même, on aimerait à entendre s'expliquer devant un sénat de pédagogues ou une assemblée de simples curieux, celui qui, par des méthodes connues de lui seul, était arrivé en quelques semaines à fabriquer une bachelière et à produire un tel chef-d'œuvre de contrefaçon que les professeurs de la Sorbonne eux-mêmes s'y étaient trompés.

***

Je signalai ce phénomène, dès notre première rencontre, à mon ami R..., humaniste distingué et de goût délicat, qui, dans toute question de pédagogie, voit une question sociale. Quand je lui eus dit la préparation en six mois, les vingt et une versions-types, ce succès étonnant, cette lettre enfin où j'étais compromis malgré moi, il fit une grimace comique et eut un froncement de sourcils qui auraient très bien exprimé la répugnance de son estomac si je lui avais parlé de quelque aliment détesté :

— Les voilà bien, dit-il, les effets de cette chasse au baccalauréat et de ces cours de latin où se

précipitent les jeunes filles : la surenchère dans la contrefaçon au rabais, le gavage, l'éducation remplacée par des recettes de cuisine, la foi dans le pouvoir de la recommandation, la tromperie employée comme moyen de parvenir!...

— Vous généralisez trop vite, m'empressé-je de répliquer. Dans le domaine du beau et du bien, comme dans celui de l'utile, la contrefaçon est inévitable. Il y a des perles fausses ; c'est une sorte d'hypocrisie rendant hommage aux perles vraies. Si vous alliez dans nos lycées de jeunes filles, vous y verriez des cours de latin où tout est sérieux, méthodique, loyal.

— Je sais qu'il y règne un autre esprit ; mais je doute que ces cours soient une éducation de l'intelligence et non une culture intensive de la mémoire, si, au bout, il y a un triste examen à passer. Un vent de folie fait dévier l'enseignement secondaire des jeunes filles. Au début, cet enseignement devait être *parallèle* à celui des garçons, et c'était parfait : *parallèle*, c'est-à-dire maintenu à distance, d'une ligne indépendante, et ne conduisant pas au même point. Peu à peu, la petite sœur cadette s'est mise à imiter le geste et le verbe du grand frère aîné. Elle a voulu, elle aussi, manier les gros dictionnaires. Les professeurs-femmes, tous formés par des hommes, n'ont pas répugné à l'évolution. Sur la pédagogie féminine s'est étendue, comme une influence de magie, l'obses-

sion de l'éternel masculin. Aujourd'hui, les deux enseignements deviennent indiscernables; et le plus ancien fait au plus jeune un vilain cadeau; il lui transmet ce qu'il a de pire : le baccalauréat!

— Il ne faut pas condamner une idée, répondis-je, parce qu'on trouve, çà et là, des gens qui l'exploitent. Il y a des faux monnayeurs; est-ce une raison pour supprimer la monnaie? L'adage « *ab unâ disce omnes* » peut être la source des pires injustices. Raisonnons en nous élevant au-dessus de cas particuliers que je vous abandonne. Vous ne voulez pas, j'imagine, interdire à des femmes intelligentes, ayant subi les dures épreuves de la guerre et désireuses de s'assurer contre les risques de l'avenir, des études qui peuvent les conduire à la Licence et au doctorat? L'opinion publique demande que ces diplômes ne soient plus la propriété exclusive des hommes; et il faut lui donner satisfaction. C'est parce qu'il était fort bien adapté aux mœurs de l'ancien régime que l'enseignement des Jésuites eut jadis une si brillante fortune. Les mœurs ont changé; nous ne sommes pas des Jésuites, mais nous devons changer avec les mœurs et fléchir au temps sans obstination. Or l'enseignement supérieur, qui prépare aux grades élevés, n'a qu'une porte d'entrée : le baccalauréat. Il est donc naturel que les jeunes filles se tournent vers lui. Qu'elles s'y présentent avec un bagage souvent

ridicule, c'est incontestable. Je n'en suis pas très alarmé, car le mal a son remède. Une des caractéristiques de notre époque, c'est que, pour chaque besoin de la vie comme pour chaque heure de la journée, il y a *des* cours. Ce serait miracle si, après en avoir institué pour les études qui précèdent et pour celles qui suivent le baccalauréat des jeunes filles, on n'en avait pas créé dans l'entre-deux pour faire le pont. On n'y a pas manqué. Pour les bachelières dont le savoir est encore trop léger, il y a, en Sorbonne, un cours qui achève leur préparation à l'enseignement supérieur et leur impose une sorte de stage; il est dirigé, pour la partie latine, par M. Pichon, le distingué professeur du lycée Henri IV. M. Pichon, sorte d'infirmier-major, prend en traitement, pendant deux ans, les latinistes de santé délicate; il les fortifie, met au point leurs connaissances grammaticales, comble les lacunes laissées par le régime des vingt et une versions-types; et tout rentre ainsi dans l'ordre.

— Je connais cela, dit sans enthousiasme mon ami R...

Puis, saisissant vivement le revers de mon habit:

Que l'on continue ainsi, et, dans vingt ans, la France sera une personne très laide!

Mon ami R... est un *debatter* dont les paradoxes sont amusants. Je résolus de lui donner du fil et de l'écouter sans l'interrompre :

« — D'abord, commença-t-il, je n'admets pas qu'un système d'éducation soit organisé d'après un état momentané des mœurs et prenne pour base des intérêts particuliers, quelque respectables qu'ils soient. Qu'un marchand mette tel article dans son étalage parce que sa clientèle le réclame et n'en veut pas d'autre, rien de plus normal! Que la politique se règle sur l'opinion, c'est son devoir! Mais l'éducateur a un autre rôle. Au lieu de servir l'opinion, il doit la créer. S'il suit le vent, s'il capitule devant des engouements de la mode ou des préoccupations utilitaires, il manque à sa mission. Il ne suffit donc pas que le baccalauréat soit très demandé par les jeunes filles pour qu'on crée incontinent des fabriques de bachelières, avec ateliers de réparation pour les produits défectueux et mesures défensives contre la concurrence. Les femmes, dites-vous, veulent se prémunir contre les revers possibles. Est-il donc indispensable, pour cela, qu'elles traduisent du César et du Tite-Live? N'y a-t-il pas dans la vie sociale vingt occupations qui leur permettraient d'assurer leur repos et leur dignité sans qu'elles s'encombrent de latin? Autrefois, celles qui ne voulaient pas se marier entraient au couvent; faut-il dire aujourd'hui que, faute de couvents, elles entreront en Sorbonne?

« J'ai assisté à la séance d'ouverture de ces cours dont vous parliez, qui font le « pont » entre le

lycée ou l'école libre et l'Université. Un attique doyen, modèle accompli de l'homme de lettres, y prit la parole. Il conseillait aux jeunes filles de faire du latin *et* du grec. (Peut-être songeait-il, comme instrument de réalisation, à la grammaire que M. Salomon Reinach a écrite pour préparer les femmes à la lecture de Platon et d'Aristote et qui a pour titre : *Eulalie ou le grec sans larmes.*) Il ajoutait : « Ce que vous savez présentement a une « valeur insignifiante; il faut aller beaucoup plus « loin » ; et, à ses jeunes auditrices, il ouvrait les brillantes perspectives d'études supérieures où « le Conseil de l'Université est unanime à souhai- « ter qu'elles s'engagent ». J'ai été charmé, comme d'habitude, par la parole d'un tel maître. Convaincu? non certes. Observons quelques faits.

« Voici une jeune fille qui entreprend de se préparer au baccalauréat. Elle est persuadée qu'un peu de patience et d'habileté lui suffira. Ne lui a-t-on pas dit que le savoir d'une bachelière comptait à peine? Elle a vu dans cette déclaration une promesse d'indulgence, une manière d'encouragement, presque une demi-complicité. Elle se met donc au travail. Dès cet instant, la voilà prisonnière, serve de la pire tyrannie qui puisse opprimer et paralyser une intelligence. En dehors de son programme d'examen, elle ne voit qu'exercices inutiles et perte de temps. Ne lui demandez pas de faire de la musique, du dessin,

de la gymnastique, de l'histoire naturelle, ou de lire quelques pages dans de beaux livres : *ce n'est pas dans le programme !* Ne lui demandez même pas de raisonner ! Elle travaille avec la main qui prend des notes et la mémoire qui se charge de mots, non avec l'intelligence qui réfléchit sur des idées. Elle ne tient nullement à se rendre compte de ce qu'elle apprend ; elle se contente d'une provision de formules amassées avidement, assez abondantes pour parer à tous les sujets, à toutes les questions, à toutes les surprises. Contrairement au vœu du poète, elle a des brouillards de tout, et des clartés de rien. Son professeur se plaint qu'elle soit passive et ne « réagisse » pas ; quelle naïveté ! Il ne s'aperçoit pas que de telles doléances sont la critique la plus sévère de son propre enseignement. Parlez à une jeune fille, toute obsession d'examen étant écartée, de ce qui est approprié à sa nature et à son âge, et vous verrez si cet organisme délicat ne réagit point ! Mais, entre son esprit et ses études, placez le fantôme du baccalauréat ; sur la langue et la syntaxe grecque ou latine, sur les civilisations antiques, sur de grands écrivains qu'elle n'a jamais lus, sur des choses qu'elle ne peut pas observer, faites-lui de belles conférences où, abusant de son ingénuité, vous direz tout ce que vous voudrez : vous agissez seul, non sans quelque ridicule. Vous plantez des clous d'or dans une

image en bois. Et l'impassibilité de l'élève condamne le pédantisme du maître.

« Suivons notre bachelière. Elle est arrivée au seuil de la Sorbonne ; elle passe le pont. En voyant ces études accumulées, je me demande quel temps restera disponible pour l'éducation qui se fait dans la famille et dans le monde ! Je me pose aussi quelques questions très terre à terre. Toutes les fois qu'elle sortira de la maison paternelle — ou de l'hôtel meublé, si sa famille habite la province — pour se rendre aux cours de l'Université, la nouvelle étudiante sera-t-elle accompagnée, selon nos usages bourgeois, ou bien circulera-t-elle librement et seule dans le quartier latin, sa serviette sous le bras et le béret sur l'oreille ? Suivant l'instinct et la règle de la bonne camaraderie, prendra-t-elle le langage et, peu à peu, les mœurs de ceux dont elle partage les études ? Lui permettrez-vous la cigarette ? S'il y a des manifestations corporatives, pourra-t-elle, étant femme, c'est-à-dire très sensible et prompte aux engouements, ne pas prendre parti ? Se tiendra-t-elle à l'écart, au risque de paraître fière, indifférente ou hostile ? Dans ces jours de mutinerie héroï-comique où la jeunesse ébranle tout de ses clameurs, donnera-t-elle de la voix comme les camarades ? La verrons-nous dans les monômes ? Pauvre fille, « faiblette et tendre chose ! » Au milieu de cette populace d'étudiants, je me la

représente comme une lampe dans le vent... On m'en cite une ou deux qui, dans les amphithéâtres de l'Université, ont trouvé des maris fort honorables. Je crains que les relations n'aillent pas toujours aussi loin.

« Suivons. Après la licence, obtenue à l'aide de trois certificats, notre étudiante est arrivée au terme de la scolarité : elle a conquis le titre de docteur. Dans la profession qu'elle va prendre, je prévois moins de clients que de déboires. Plus les femmes ressembleront aux hommes, moins elles auront de pouvoir sur eux. Est-ce une femme-médecin qui va sortir de l'Université? Les femmes elles-mêmes ne veulent être soignées que par des hommes ! Est-ce une femme-avocat? Demandez à celles qui sont inscrites au Palais si elles s'y trouvent à leur place ! Est-ce une femme-professeur de sciences et de belles-lettres? Elle pourra rendre de grands services, et j'en connais qui sont fort distinguées; mais, à moins qu'elle renonce au mariage — ce qui suffirait à condamner tout ce système d'études, s'il était démontré que le vœu de célibat est presque nécessaire — comment conciliera-t-elle les devoirs de la fonction avec les devoirs domestiques? Pendant qu'elle fera sa classe, qui s'occupera du bébé auquel il faut donner le sein toutes les deux heures? Sera-t-elle nourrice le matin et le soir professeur? ou jugera-t-elle que les enfants sont une gêne qu'il

faut éviter ? Nos pères aimaient les « femmes d'intérieur ». Je trouve qu'on nous prépare surtout des femmes d'extérieur. Le mari, cela va sans dire, aura, lui aussi, des occupations qui l'appelleront au dehors ; quelle intimité dans ce ménage ! Quelles conditions pour créer une famille ! Vous savez à quels graves périls l'abaissement de la natalité expose notre pays. Dans tel département du Midi (le Lot, pour ne pas le nommer) on vient de fermer, faute d'enfants, la 88e école; et on parle d'aller jusqu'à deux cents... Eh bien, dites-moi si l'entrée des femmes dans les carrières libérales est de nature à améliorer cette situation, ou si elle nous apporte au contraire un surcroît d'inquiétude ! »

Mon ami R... était en verve ; il y avait du vent dans sa voile. Je ne soufflai mot, me réservant de lui répondre plus tard. Il continua :

« Les raisons d'ordre utilitaire, particulier ou général, qui peuvent diriger une jeune fille vers les licences et les doctorats, sont si fragiles, qu'on préfère insister sur les raisons d'ordre plus élevé, celles qui touchent à la formation de l'esprit et du caractère. C'est un tout autre point de vue; mais de là, je n'aperçois rien de plus séduisant.

« D'après les maîtres dont nous avons parlé, l'Université serait une école unique pour le développement moral des jeunes gens. L'enseignement supérieur, nous dit-on, tout en étant

historique, est beaucoup plus *éducateur* qu'il ne paraît. Il se consacre, il est vrai, à des questions très spéciales où l'horizon est étroitement limité ; mais sa grande vertu est de former l'*esprit critique*. Il nous habitue à ne pas croire aux apparences, à tout vérifier, à chercher la vérité en allant au fond des choses : par là, il crée « une « probité intellectuelle qui est une force à l'aide de « laquelle nous arrivons à gouverner nos propres « instincts ». Qualités inestimables, assurément! mais pour les acquérir, faut-il passer plusieurs années en Sorbonne ?

« Ecoutez cette femme du monde parlant des visites qui viennent de défiler dans son salon : il n'y a pas de docteur en toge et en bonnet carré qui soit plus critique, au meilleur sens du mot, plus en garde contre les apparences, plus habile à reconnaître les simples façades, plus appliqué à voir la vérité derrière les formules et les sentiments réels derrière les attitudes; son adresse à juger les paroles et les gestes n'a d'égale que sa pénétration à faire la critique des textes, quand elle lit et commente certaines lettres intimes. Ce n'est pourtant pas une Philaminte : l'instinct et l'expérience de la vie lui suffisent. Et la jeune mère! Quand elle observe son enfant, il n'y a pas d'esprit *critique* supérieur au sien !

Que pensez-vous de l'industriel, du commerçant, du financier qui, avec le dessein très légitime de

s'enrichir, entreprennent de monter une de ces grandes affaires où il faut se rendre maître d'un marché, déjouer les ruses d'adversaires nombreux, organiser un immense travail, dominer à la fois la nature, l'homme et la fortune? J'en connais plusieurs qui, sans avoir fait beaucoup de versions latines, ont donné de bien remarquables preuves d'esprit critique. Et le policier! le détective! En voilà un qui — mieux encore que le juge d'instruction, lequel est passé par l'Ecole de droit — a pour règle de « ne pas se fier aux apparences, de tout vérifier et d'aller au fond des choses! » Nos professeurs de haute philologie ne vont donc jamais au cinéma, pour voir les pièces américaines? Laissez-moi rire! Comme le philologue occupé à un problème d'érudition, le détective compare, observe, examine à la loupe les documents écrits, fait des conjectures provisoires, écarte les chances d'erreur, distingue avec soin le certain et le probable; comme l'archéologue restaurant un temple païen ou une villa romaine, le détective excelle par des méthodes très prudentes à reconstituer un ensemble d'après un fragment. Il a même une triple supériorité: il opère sur des êtres vivants, non sur des choses mortes, ce qui est peut-être d'un intérêt plus immédiat pour la société; il aboutit, en ses conclusions, à des certitudes non à des hypothèses; et il lui faut du courage : il s'avance, au milieu des faits et des textes, le revolver au poing.

« Oh! cet « esprit critique » qui aboutit à prononcer *kikero, deous*, ou à corriger les vers de Lamartine, comme faisait feu Tournier! Voir clair dans ce qui est, n'être pas dupe des apparences, se rendre compte de tout? mais c'est la règle universelle, imposée par l'expérience, depuis la chasse et la pêche des primitifs, à tous ceux qui travaillent par nécessité, par plaisir ou par ambition! Ma cuisinière lui est fidèle, toutes les fois qu'elle se rend au marché. Les humanistes sont loin d'en avoir le monopole. C'est très tardivement qu'ils l'ont appliquée à l'étude des vieilles écritures. Ils en tirent, par l'habitude et par le talent, une réelle force d'esprit; mais confondre cette force avec celle de la volonté qui « gouverne nos instincts », quelle illusion ! Les savants en viennent quelquefois à parler comme des théologiens. Ce n'est pas l'art de commenter les textes latins et de choisir parmi les variantes des mauuscrits, qui fait d'eux de très honnêtes gens. Leur « probité scientifique », déterminée par une simple transposition d'intérêts et d'amour-propre, c'est la probité toute spéciale sans laquelle il ne saurait y avoir ni élégance de démonstration, ni solidité de doctrine, ni satisfaction dans le travail, ni tranquillité devant la critique; elle est analogue à celle du peintre et à celle de l'écrivain, facile à pratiquer dans le cabinet, très différente de la probité tout court, qui est d'un autre ordre. Au fond, ce sont des épicu-

riens. Parmi les livres et les textes difficiles à expliquer, ils cherchent leur plus grand régal ; s'ils se consacrent à dégager la vérité des fausses apparences, c'est qu'ils veulent des plaisirs raffinés et parfaits. L'enseignement supérieur (côté des lettres) est le luxe magnifique de l'esprit. Cela suffit d'ailleurs à sa grandeur. Appeler à lui les jeunes filles françaises, c'est leur offrir des élégances aussi vaines, mais beaucoup moins plaisantes, que celles de la toilette. Et j'y vois un danger.

« Les bienfaits de « l'esprit critique » auraient pour rançon le sacrifice de ce qui fait le charme de la nature féminine. Lorsqu'elles seront initiées à la lecture des textes antiques, et, tout d'abord, aux méthodes subtiles qui permettent d'établir ces textes avec exactitude, les étudiantes seront soumises à des épreuves qui me rappellent celles d'Antar, successivement dépouillée de toutes ses parures à chacune des sept enceintes qu'elle doit franchir. Elles devront proscrire le sentiment, l'imagination, refouler tout ce qui est spontané, personnel, ayant couleur d'individualisme, ou, pour parler un affreux jargon, de « subjectivité ». Excellent régime pour de futurs professeurs ! Une femme française ne saurait les suivre sans compromettre ses qualités de Française et de femme.

« Enseigner le latin *et* le grec aux jeunes filles ! Y pense-t-on ! Je me rappelle avoir lu, il y a une

vingtaine d'années, un rapport officiel de M. Couat, alors président du jury d'agrégation pour la grammaire. Le regretté recteur de l'Académie de Bordeaux disait que les candidats avaient eu à conjuguer, à tous les modes, le parfait d'un verbe grec régulier, d'usage courant, et qu'*une infime minorité s'était correctement acquittée de l'épreuve.* Il s'agissait pourtant d'hommes élevés d'après l'ancien système, ayant longuement étudié le grec, et même l'ayant enseigné! Espérez-vous rien de mieux quand les candidats seront des femmes? Le latin est moins difficile; mais des raisons du même genre me font entrevoir, comme résultat, une trituration de barbarismes et de solécismes qui exercera bien inutilement la plume des correcteurs de « copies ». On a raillé le pédantisme de certains primaires, demi-savants égarés par de pitoyables illusions sur la vraie nature de leurs connaissances; je crains qu'un ridicule analogue, mais beaucoup plus déplaisant, s'attache aux femmes qui se seront barbouillées de philologie. Elles feront des citations d'Horace, — qui ne seront pas comprises de leurs maris; car nous avons vu une personne autorisée émettre cette parole menaçante : « Le latin se meurt dans les collèges « de garçons; il faut qu'il renaisse dans les collèges « de jeunes filles. » C'est insensé!

« Au lieu de les tourner vers les littératures grecque et latine (qui ne sont pas faites pour des

femmes, encore moins pour des jeunes filles), que ne leur fait-on étudier la *langue* et les *choses* françaises ! Je dis la *langue*, la signification et l'histoire des mots, avec très peu d'exercices de « style » (car ce sexe va plus loin que le nôtre dans l'art d'écrire, et il est inutile de lui apprendre la rhétorique des hommes). Je dis les *choses* françaises, et j'entends par là les monuments des lettres et des arts, les institutions, les anciennes mœurs, tout ce qui représente notre vie nationale. — « Mais « il n'est pas possible, nous dit-on, d'exclure l'An- « tiquité : on la trouve partout ! » — Je ne suis pas sensible à cet argument. L'historien a le devoir de remonter aussi haut qu'il le peut pour expliquer ce qu'il étudie ; le bon éducateur doit limiter son ambition et son programme. Quand je rencontre dans le monde une personne qui m'intéresse et me plaît, ai-je besoin, pour en faire un ami excellent, de connaître son père, son grand-père, tous ses ascendants ? Il en est de même pour les mots de notre langue et pour les choses françaises. On peut les prendre tels quels, sans rechercher leurs antécédents avec une curiosité d'archéologue. La clarté de la leçon ne pourra même qu'y gagner ; car remonter aux origines, c'est aboutir nécessairement à l'énoncé d'une différence (puisqu'il y a eu évolution) et non d'une identité entre l'antique et le moderne ; le perpétuel rapprochement des deux termes risque donc de fausser la notion

de l'un et de l'autre, au lieu de la rendre plus exacte. Je peux me passer de tout ce luxe d'érudition. Pour que je me délecte à la lecture de notre Rabelais, exigez-vous que je charge ma mémoire de la multitude de textes dont la pensée du grand romancier s'est souvent inspirée? Je refuse de prendre une peine que l'auteur lui-même a voulu m'épargner, puisqu'il écrit en français. Pour que j'admire Corneille, est-il nécessaire que je commence par lire les écrivains espagnols et latins? Racine réservait-il ses tragédies à ceux qui connaissaient Euripide? Je prends la fleur telle qu'elle s'offre à moi : je jouis de la délicatesse de son parfum et de sa forme; j'abandonne au jardinier ou au professeur d'agriculture l'étude de ses racines et celle du sol où elle a poussé.

« Ah! certes, la France deviendrait une personne très laide, le jour où les jeunes filles suivraient la même voie d'études que les garçons! Avant de tracer le programme d'éducation de Sophie, J.-J. Rousseau déterminait avec soin ce qui la distingue d'Emile. Je souhaite que les professeurs de latin suivent cet exemple et ne confondent plus, dans la pédagogie, ce qui, dans la nature, est si nettement distinct. Je leur conseille de relire ces beaux vers de Ponsard :

La vertu que choisit la mère de famille
Est d'être la première aux travaux de l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,

A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique,
Et rende grâce aux dieux de trouver sur le seuil
Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil.

« Qu'avez-vous à me répondre ? »

— Beaucoup de choses ! dis-je à mon intrépide contradicteur.

J'étais heureux de voir qu'il me savait gré de l'avoir écouté sans l'interrompre ; le ton de sa question exprimait moins un défi qu'un appel à la discussion courtoise. Je me sentis donc à l'aise pour répliquer.

***

« — Tout n'est pas à rejeter dans vos paradoxes ; il y a plusieurs points où, bien volontiers, je vous donne gagné. Je me rends à vos arguments contre le grec. J'aimerais qu'on traitât la langue de Sophocle et de Platon comme certains chefs-d'œuvre qui, dans les musées, sont protégés par une rampe contre les mains indiscrètes. Je ne voudrais pourtant pas d'un règlement frappant le grec d'une interdiction de principe ; il convient de laisser toute liberté aux intelligences d'élite qui, à leurs risques et périls, voudraient se tourner vers lui. Au lieu d'ouvrir à deux battants, comme on l'a proposé, ou de barrer la porte de certains temples classiques, ne pourrait-on la

laisser entr'ouverte ? Je suis de votre avis sur la nécessité d'étudier de plus près les *choses* françaises ; et s'il est parfaitement exact qu'on rencontre partout l'Antiquité, je me contenterais avec vous, quand je la trouverais sur mon chemin, de la saluer en passant comme un personnage très respectable, sans m'arrêter pour de longs entretiens. Je ne crois pas plus que vous aux bienfaits mystérieux de l' « esprit critique » émanant, comme une grâce d'en haut, d'un enseignement privilégié ; et j'aperçois plusieurs de ses inconvénients. Il est certain que les femmes sont plus fines que nous pour distinguer la vérité de la tromperie ; et si, en formant l'esprit critique, on entend former des Saintes-Beuves de dix-huit ou vingt ans, des Brunetières en jupon, je n'en voudrais à aucun prix ! Qu'on nous épargne la vue de tels monstres ! J'irai plus loin que vous, dans votre critique de l'enseignement supérieur. Les huit dixièmes des cours (tous ceux qui ne sont pas accompagnés d'*expériences*, comme les cours de physique, de chimie, de médecine...) devraient être supprimés. Les Universités ont été créées à une époque où il n'y avait pas de livres ; notre esprit conservateur, plus redoutable que notre esprit révolutionnaire, semble ignorer que nous ne sommes plus au moyen âge. Les savants ont autre chose à faire que des conférences pour de vagues auditoires d'amateurs. — D'une façon géné-

rale, je vous accorde que l'enseignement des jeunes filles a une constitution qu'il est temps de réviser. Après la vague des brevets, une seconde vague plus puissante, surmontant la première, veut aller beaucoup plus loin ; l'une et l'autre ont dérangé les édicules du rivage, et il faut tout remettre en place. Je reconnais aussi que trop souvent les femmes sont mal avisées dans le choix d'une carrière.

« Voilà bien des concessions. A votre tour, vous m'en devez quelques-unes !

« Il y a dans votre réquisitoire des lacunes qui le rendent fragile. La plus grave, c'est que vous n'avez rien dit du fait capital qui domine aujourd'hui toute controverse d'intérêt social : ce fait, c'est la guerre, déchaînée depuis vingt mois ; la guerre qui a déjà fait couler tant de sang et après laquelle *tout sera renouvelé*, si bien qu'une objection tirée d'un état qui lui est antérieur est dès maintenant caduque.

« — Êtes-vous bien sûr qu'après la guerre il y aura un renouvellement total ? Les leçons de l'expérience sont souvent inutiles. Il y a eu un moment où les réformes nécessaires auraient été acceptées sans murmure : c'est dans les derniers mois de 1914. On a laissé passer l'occasion.

— Si, après la guerre, on ne mettait pas le feu à certains abus qui ont failli perdre la France, ce serait à désespérer de tout ! Je connais des répu-

blicains ayant eu foi dans la démocratie qui s'en iraient en Belgique ou en Angleterre et s'y feraient naturaliser.

« — Je crois que ça ne les changerait pas beaucoup. *Cœlum non animum mutant*... Partout, l'homme est un loup pour son semblable et un dieu pour lui-même. L'Humanité ne pourrait pas vivre sans les abus. Contre l'égoïsme, la rapacité, la jalousie, la routine, on peut commencer des guerres d'usure ; mais nous n'en verrons pas la fin !

« — Non, beaucoup de choses seront changées. Au besoin, nous prendrions une brutale offensive. Nos fils n'ont pas eu peur devant un ennemi formidablement armé ; nous serions indignes d'eux si nous n'avions pas assez de courage civil pour continuer, à l'intérieur du Pays, le devoir patriotique en dénonçant tout ce qui doit être condamné. Mais nous n'aurons pas besoin d'une seconde guerre, plus affreuse que l'autre. J'ai foi dans le progrès moral acheté par l'expiation. Je crois qu'après nous être délivrés des Barbares, nous entrerons dans une période aussi différente de ces dernières années que la fin du XVIII^e^ siècle fut différente de la monarchie de Louis XIV. Je pense d'abord à notre système électoral, cause de tant de misères ; mais dans d'autres domaines que la politique, si nous faisons l'inventaire de nos idées, que de mises au rebut il faudra prononcer !... Les grandes lignes marquant les divisions de l'His-

toire semblent déjà se dessiner d'elles-mêmes. « Nous attendons, écrivait ces jours-ci M. Henri Lavedan, je ne sais quoi d'immense et de salutaire qui se prépare, qui est à la veille de se révéler, et qui, dans le domaine des idées, la conception de la vie, l'exercice de la morale, les rapports des individus et des sociétés, transformera et rajeunira l'organisme universel. » Le Président de la République lui-même, parlant au Trocadéro (2 février 1916) devant un auditoire de soldats décorés de la médaille de guerre, a salué « les héros qui « préparaient *un monde nouveau* ». Oui, après la conclusion de la paix, il faudra que tout soit revisé, rajeuni, réparé. Nous avons jusqu'ici travaillé à la chandelle; le jour va poindre. La sagesse n'aura plus pour symbole un oiseau se levant au crépuscule, mais un chanteclair battant des ailes dans la lumière d'une Renaissance intégrale !

« Ce sentiment vous paraît entaché d'illusion ? Laissons donc cette digression. Observons ce qui est, avant de dire ce qui sera ; bornons-nous à parler de l'éducation et du rôle futur des jeunes filles.

« Les drames de l'heure présente ont mis en marche une force d'évolution qui a déjà résolu la moitié du problème.

« Pour pouvoir se livrer en toute tranquillité à l'instinct animal de la multiplication et pour faire

circuler librement sur les océans leur camelote commerciale, — ce sont bien là les deux causes réelles, ce qu'ils appellent leurs *aspirations*, leurs *idéals*, — les Allemands ont prémédité l'agression et commis les crimes que vous savez. Nous les tenons en respect depuis la victoire de la Marne ; mais au prix de quels sacrifices ! Parmi les jeunes gens qu'ont fauchés les stupides paquets de mitraille, combien y en a-t-il qui auraient été des savants éminents, de grands artistes, des hommes de génie peut-être ! Ce serait peu de dire que l'année a perdu son printemps ; avec les fleurs de la jeunesse, la Patrie a perdu la moisson de plusieurs étés, les fruits de plusieurs automnes !

« La conséquence immédiate de la guerre, c'est que, dans tous les services publics, il y a des vides. La vie nationale ne peut attendre. Qui fait l'intérim ? Ce sont les femmes.

« Nous sommes loin des travaux de l'aiguille et de la quenouille chers à Ponsard. Les femmes ont déjà pris possession de ce qu'on peut appeler les degrés primaires et secondaires dans les fonctions sociales. Pour voir que les temps sont changés, il suffit de sortir de chez soi. Depuis les voitures du métropolitain et le bureau de poste de votre quartier jusqu'aux divers ministères, à chaque instant, on rencontre la femme remplaçant le frère ou l'époux. Pour elle, on vient de

créer des écoles professionnelles où on cultive son adresse de main, son goût, ses aptitudes à l'administration domestique. Dans les écoles, des milliers d'institutrices sont installées à la place des instituteurs tombés sur le champ de bataille. C'est par centaines que des innovations de ce genre ont été imposées par la guerre aux lycées et collèges de garçons. A l'unanimité, la Chambre a demandé que le gouvernement utilisât la main-d'œuvre féminine dans les bureaux d'état-major, dans les organisations de l'intendance et les formations sanitaires (1).

« Les progrès de l'opinion sont parallèles à ces conquêtes. Dans les lycées de jeunes filles, les inscriptions pour les cours de latin sont, chaque année, plus nombreuses. Il suffit d'entrer au Collège de France ou à la Sorbonne, pour s'apercevoir que l'élément féminin devient une puissance avec laquelle les intellectuels doivent compter. Je ne veux pas vous accabler de statistiques; je me bornerai à quelques documents qui méritent de passer sous vos yeux.

« Le baccalauréat, vous le savez, a quatre têtes, une de plus que le Cerbère antique : *Latin-grec* (A) ; *Latin-langues vivantes* (B) ; *Latin-sciences* (C) ; *Sciences-langues vivantes* (D). Voici, depuis 1912, dans l'Académie de Paris, le nombre des

(1) *Journal officiel*, séance du 9 mars 1916.

jeunes filles présentées et admises (première partie de l'examen) :

	A		B		C		D	
	PRÉSENTÉES	ADMISES	PRÉSENTÉES	ADMISES	PRÉSENTÉES	ADMISES	PRÉSENTÉES	ADMISES
En 1912 .	20	3	266	153	12	5	25	»
En 1913 .	16	9	368	204	21	9	31	»
En 1914 .	18	7	355	200	38	18	25	»
En 1915 .	24	13	421	242	44	24	46	»

« Vous voyez la progression, et en même temps la faveur dont jouissent les études latines (B). Toutes les bachelières ne deviennent pas des étudiantes ; pour plusieurs, le diplôme n'est qu'un objet de luxe, une plume au chapeau. Le nombre des jeunes filles inscrites aux diverses Facultés ou Ecoles de l'Université de Paris a cependant plus que quintuplé en dix ans. Il y en avait :

	En 1902	En 1912
A la Faculté de Droit.....	10	36
— de Médecine.....	50	121
— des Sciences.....	27	105
— des Lettres.....	121	624
A l'Ecole supérieure de Pharmacie..	70	63
	178	949

« Il ne faut pas se borner à observer Paris où il y a un auditoire mixte, plus ou moins nombreux, pour *tous* les cours, quels qu'ils soient. Voici un tableau plus complet que vous pourrez examiner à loisir. Dans chaque Université ou Ecole, et pour chaque ordre d'études, vous verrez de quel côté vont les préférences féminines. Pour l'année scolaire qui a immédiatement précédé la guerre, 1913-1914, ce tableau permet de comparer le nombre des étudiantes (françaises) à celui des étudiants (et aussi de conclure qu'en somme le premier n'a rien qui puisse vous alarmer) :

(Voir tableau ci-contre.)

	DROIT		MÉDECINE		SCIENCES		LETTRES	
	Etudiantes françaises	Etudiants	Etudiantes françaises	Etudiants	Etudiantes françaises	Etudiants	Etudiantes françaises	Etudiants
Paris	46	7.569	157	4.397	184	1.718	602	3.018
Aix	0	394	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	8	94
Besançon . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	13	113	14	100
Bordeaux . .	3	984	43	560	42	330	78	283
Caen	1	321	. . . . .	. . . . .	11	88	29	145
Clermont . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	13	108	21	77
Dijon. . . .	2	627	. . . . .	. . . . .	6	101	34	179
Grenoble . .	1	377	. . . . .	. . . . .	10	641	67	498
Lille	3	605	57	158	22	349	89	359
			(Faculté mixte.)					
Lyon	4	743	13	676	26	543	130	573
			(Faculté mixte.)					
Montpellier .	7	708	13	321	33	376	23	202
Marseille. . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	17	280	. . . . .	. . . . .
Nancy. . . .	0	489	8	153	16	1.045	28	228
Poitiers . . .	7	896	. . . . .	. . . . .	14	140	39	170
Rennes . . .	4	906	. . . . .	. . . . .	36	360	18	125
Toulouse . .	4	1.007	2	240	37	1.016	77	364
Alger	6	839	7	100	28	122	31	171

« Les villes qui, en dehors de Paris, ont une Ecole de Médecine et de Pharmacie (Ecole préparatoire ou Ecole de plein exercice) avaient, en 1913-1914, un total de 1.512 *étudiants* et de 213 *étudiantes*. Il serait intéressant de savoir quel est le genre de baccalauréat que ces dernières avaient passé avant de commencer leurs études supérieures. Je ne veux pas entrer dans le détail ; je me borne à vous dire que, partout, c'est le *Latin-langues* qui est en majorité. Ainsi, au 30 novembre 1915, l'Ecole de Droit de Paris avait 50 jeunes femmes inscrites : 7 pour le diplôme de capacité, 17 pour la licence, 6 pour le doctorat ; et sur ces 50, 40 étaient bachelières de la série B. A l'Ecole supérieure de Pharmacie, à la même date, il y en avait 11 sur 18...

« Les faits que je viens de citer permettent d'affirmer que le mouvement féministe (appelons-le ainsi, pour abréger) est de plus en plus puissant ; son origine est antérieure à la guerre ; mais la guerre l'accentue et le justifie tout ensemble. Qu'il ait besoin du frein modérateur, je vous le concède ; qu'on doive lui donner une autre direction, c'est mon avis ; qu'on puisse l'arrêter, je ne le crois pas.

« L'apparition des femmes dans une multitude de places jusqu'ici occupées par les hommes n'a pas fait suite à un débat académique où des questions de principe auraient été débattues ; elle s'est pro-

duite spontanément. Il ne s'agit pas d'un *possible* à faire entrer, après examen, dans des voies de réalisation, ou à exclure : c'est un fait accompli. De là, pour nous, la nécessité de modifier nos vieilles habitudes classiques. La loi de 1880 n'étant pas passée dans les mœurs, ce sont les mœurs qui doivent passer dans la loi.

« Vous avez raison de distinguer l'éducateur qui agit d'après des principes rationnels, et le marchand qui se borne à régler l'offre sur la demande ; encore faut-il que l'éducateur ne s'isole pas dans son rationalisme : sans quoi il se condamne à faire de simples conférences, des monologues sans aucune utilité pratique. Il vous répugne de fonder un système d'éducation sur des circonstances passagères et sur l'intérêt ; mais quand ces circonstances sont tragiques, de nature à mettre en péril la civilisation, quand c'est une guerre comme celle-ci qui les crée, quel est le dogmatisme d'école qui peut rester intransigeant ? Et quand cet intérêt, tout en poussant à l'action d'honorables personnes désireuses d'avoir un gagne-pain, d'assurer la dignité de leur vie, est aussi celui d'un pays comme la France, que faut-il de plus à votre philosophie d'idéaliste ? Ici, l'intérêt participe à la beauté des plus hautes idées de désintéressement.

« Au début, je l'avoue, j'étais plus résigné qu'enthousiaste. Cet enseignement des jeunes filles me

choquait de bien des façons. Quand j'entendais un tout jeune professeur-femme émettre avec assurance des jugements sur les Œuvres de Cicéron (36 volumes dans l'édition J.-V. Leclerc), ou sur celles de Voltaire (70 volumes dans l'édition Beuchot), j'éprouvais un indéfinissable malaise. Il me semblait qu'un tel savant péchait contre le précepte donné par la Bible dans le Deutéronome : « la femme ne prendra pas des habits d'homme ». J'ai bientôt reconnu que je péchais moi-même contre la justice, car c'est l'exemple des hommes qui entretient chez les femmes certains défauts manifestes. Je suis aujourd'hui converti à l'enseignement des jeunes filles ; ce qui ne m'empêche pas de sentir très vivement la nécessité de plusieurs réformes.

« Le point de vue qui convient étant bien établi, je cherche avec vous quelles directions doit prendre cet enseignement ; et je répondrai d'abord à vos objections.

« Sur les inconvénients de la préparation au baccalauréat, je suis — réserve faite des cas exceptionnels — de votre avis. Les jeunes filles veulent faire en trois ans ce que les garçons font assez mal en six ans. Remédier à ce surmenage sera facile ; c'est un corset trop étroit à délacer, une robe entravée à élargir. Je voudrais que l'examen du baccalauréat fût remplacé par des certificats délivrés à la fin de chaque

année de travail régulier. Deux autres réformes seraient tout aussi importantes, et beaucoup plus difficiles à réaliser : supprimer les cloisons étanches que maintiennent dans les études nos étiquettes, nos livres d'usage, nos spécialités d'enseignement ; enfin et surtout, *former des professeurs,* ce que ne font ni l'école normale chargée de ce soin, ni la Sorbonne. Mais ceci est du domaine de la technique; je n'insiste pas.

« Quand nos bachelières entrent à l'Université, vous êtes inquiet. L'Anglaise est libre avant le mariage; la Française ne l'est qu'après : que deviendra-t-elle parmi ces milliers d'étudiants qui vont l'entourer? Je ne partage pas vos appréhensions. Au bal, on n'est nullement choqué de voir les jeunes filles enlacées et serrées de près par les jeunes hommes : je ne le suis pas davantage si je les vois travailler ensemble dans un amphithéâtre de la Faculté des Lettres ou dans un laboratoire. La science serait-elle plus suspecte que la valse et le quadrille? En Angleterre, le foot-ball et le canotage rapprochent constamment les deux sexes; pourquoi les sports de l'intelligence n'auraient-ils pas les mêmes droits ? Ne croyez pas, d'ailleurs, que nos étudiantes soient mêlées aux étudiants comme les brebis d'un même troupeau. Elles ont leur *home* (55, rue Saint-Jacques) au siège d'une association spéciale reconnue d'utilité... privée. Là, pour le *fara da se* ; elles trouvent une

salle de réunion, une bibliothèque, une salle de thé, un restaurant coopératif avec « nourriture hygiénique et prix extrêmement modérés », un office d'informations pour tout ce qui concerne leurs intérêts. Ne me parlez donc pas de camaraderie banale et obligée, créant des habitudes communes! L'Institut catholique de Paris, depuis qu'il est dirigé par Mgr Baudrillart, admet les jeunes filles; l'Université sera-t-elle moins libérale? En Suède, à l'Université d'Upsal, l'étudiante porte la casquette blanche et a une vie personnelle; elle *existe* (ce qu'on ne pouvait pas dire des jeunes filles d'autrefois, et ce qu'on ne peut dire encore de toutes les jeunes filles de pays latin). Si elle habite dans une famille, elle a la clef de la maison, va et vient librement; une boîte aux lettres est à la porte de sa chambre où elle reçoit amies et amis, comme il lui plaît. Elle a un club, installé dans une école normale d'*économie domestique*. Elle sourit avec indulgence, quand on lui parle des étudiantes de Cambridge qui ne peuvent sortir de leur collège ou aller au théâtre qu'accompagnées d'un chaperon. Les Français de France ne peuvent être moins hardis que les Suédois, ces Français du nord!

« — Et tout se passe correctement, chez ces étudiantes d'Upsal?

« — Sans doute.

« — Vous en êtes bien sûr?

« — Des observateurs qui sont allés se rendre compte sur place, l'ont affirmé (par exemple, Marc Hélys, dont le livre *A travers le féminisme suédois* est à la Bibl. Nationale). Assurément, il doit y avoir, comme partout, quelques petits incidents...

« — Je vous engage à ne pas insister.

« Soit! Vous trouvez que ces mœurs-là ne peuvent pas être introduites chez nous? Pour le moment, je suis tout à fait de votre avis. Mais j'attends beaucoup d'une éducation qui serait bien comprise et *complète!*

« Les enfants sont d'une docilité sans limites, presque effrayante quand on songe à la responsabilité qu'elle fait peser sur nous. Bien maladroits, pour ne pas dire plus, ceux qui ne savent pas en profiter! A nos excellents programmes de morale, un chapitre additionnel est indispensable. Il faudrait avertir la jeune fille des pièges que peut lui tendre l'égoïsme et la légèreté de ceux qu'elle rencontrera sur les chemins de la vie ; il faudrait former en elle, avec une claire intelligence de sa situation et de sa destinée, la volonté de se faire respecter. Des instructions *parallèles* devraient être données aux garçons ; et il ne suffirait pas d'en inscrire le thème sur une feuille officielle : il faudrait se donner la peine de former, d'une façon précise, les professeurs auxquels la jeunesse est confiée. Malheureuse-

ment, chacun d'eux est confiné dans une spécialité du savoir qui borne sa vue à des traditions classiques ; chacun d'eux considère comme hors de sa tâche ce qui serait essentiel dans une fonction d'éducateur, et néglige, comme étant sous-entendu, ce qui, en somme, n'est jamais dit. Je crois enfin que MM. les doyens, bien qu'ils n'aient pas à faire office de surveillants, édicteraient les peines les plus sévères contre tout étudiant qui n'aurait pas une attitude correcte.

— Cette éducation spéciale de la jeune fille, je la crois nécessaire comme vous ; mais c'est à la famille, c'est à la maman et au père qu'elle appartient. En l'introduisant au lycée, vous risqueriez de tout gâter. Quelles armes vous fourniriez à la malveillance !

« — Je voudrais que la famille et le lycée s'entendissent pour collaborer. Je ne conçois pas une maison d'enseignement qui ne serait pas une maison d'éducation ; et je ne conçois pas une éducation qui négligerait, pour la femme et pour l'homme, le problème fondamental de la vie. Ah ! c'est une inexprimable émotion qui nous vient au cœur lorsqu'en présence d'une vierge et d'un adolescent qui sont encore des enfants, nous nous disons que notre devoir serait de les éclairer, de les avertir ! Il semble que pour leur parler du plus grand mystère de la nature, il faille, par un effort de volonté, vaincre en soi la nature elle-

même, — au moins notre nature *actuelle*, façonnée par plusieurs siècles de christianisme. Quel sens exquis de toutes les convenances, quelle autorité de parole, de savoir, de caractère, et surtout, quelle profonde sympathie pour la jeunesse, quel amour de la famille seraient indispensables pour une pareille œuvre! Mais nous avons des femmes d'élite, parmi celles qui enseignent ou qui dirigent, réunissant ces qualités. Si les familles veulent leur donner la parole, elles sont prêtes...

« Les difficultés de la route une fois écartées ou bien repérées, quelle orientation convient-il de donner à l'enseignement des jeunes filles?

« Quand elles quittent l'Université, les femmes vous paraissent choisir des carrières qui les exposent à de vains efforts et à des déboires presque certains. J'en tombe d'accord. Je me passerai volontiers de la femme-avocat ; et je manque d'enthousiasme pour la femme-médecin. Quant à la femme-professeur, elle nous est indispensable ; et les preuves de talent qu'elle donne chaque jour la rendent précieuse. Je lui reprocherai pourtant de ne pas remplir tout son mérite et de se borner à une besogne sans horizon. On peut lui appliquer ce que M. le sénateur Goy, auteur d'un très intéressant projet (1), dit des hommes : « Nos facultés des sciences, à l'heure actuelle, ne sont

(1) Présenté au Sénat, dans la séance du 30 juillet 1915.

guère peuplées, en ce qui concerne tout au moins nos étudiants français, que d'hommes se destinant à l'enseignement secondaire et n'ayant d'autre ambition que de devenir agrégés. J'ai dit combien était funeste pour l'esprit le travail forcé qu'exige le concours. Aussi n'est-il pas étonnant que *devenus professeurs, ces hommes, fatigués par des années de préparation, las d'avoir étudié et répété toujours les mêmes choses, perdent en général toute activité scientifique. Ils se bornent à préparer leurs cours élémentaires de lycée... Leur situation est faite, leur carrière toute tracée, l'avancement vient automatiquement, leur titre d'agrégé les suit et les protège durant leur vie entière.* » Les femmes qui ont de réelles aptitudes scientifiques nous doivent tout autre chose que les ronronnages de la préparation aux examens. L'enseignement n'est qu'une partie de ce qu'on peut leur demander. Il nous faut des agrégées ; mais il nous faut aussi autre chose.

« Et c'est surtout ici que les leçons de la guerre doivent être mises à profit !

« Vous n'avez guère parlé que de la littérature. Il y a un autre monde du travail et de la pensée dont il est urgent que nous nous emparions : c'est celui où l'industrie utilise les découvertes de la science. « N'ayez pas peur des sciences ! disait aux « jeunes filles M. le doyen Appell ; notre siècle « est de civilisation scientifique. » Nous savons

aujourd'hui combien il est dangereux de n'avoir pas l'esprit pratique ! Nos ennemis nous avaient devancés ; nous étions leurs tributaires. Ce n'est pas seulement dans nos fabriques de papier, nos minoteries, nos raffineries, nos usines d'électricité, de produits chimiques, de grosse métallurgie, etc..., que le matériel employé était allemand : certains produits nécessaires à la fabrication des engins de guerre, et le procédé de leur emploi, nous venaient d'Allemagne ! La France a eu pourtant le mérite des plus belles inventions. Pourquoi cette lacune ? C'est qu'en France, nous dit M. Goy, « le savant et l'industriel, sortis d'établissements d'instruction différents, n'ont aucun contact l'un avec l'autre. Pendant longtemps, le savant aurait cru se disqualifier en prenant un brevet, et l'industriel ne voyait en lui qu'un gêneur ». De là (comme suite à des initiatives qu'il serait injuste d'oublier), le projet de créer, dans chaque université, une faculté des sciences *appliquées*, destinée à l'enseignement supérieur à celui des techniques et à l'utilisation du haut savoir par l'industrie.

« Est-ce dans cette région, où la théorie pure et l'esprit utilitaire doivent se réconcilier, que les jeunes filles trouveraient le plus utile emploi de leur activité ? Je le crois volontiers, pour des raisons d'ordre psychologique et très général. J.-J. Rousseau les a données dans son *Emile* : « La raison

des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation des sexes est admirable ; de cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil, et l'homme le bras... La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes ».

« Je conçois difficilement une femme fabriquant des produits chimiques ; mais si elle a les connaissances qui donnent l'autorité, je l'imagine très bien administrant une fabrique. Elle peut être contremaîtresse dans une usine d'électricité, chargée du dessin de machines dans des établissements comme ceux du Creusot, secrétaire d'un ingénieur... Et nous n'avons aucune raison de lui dénier la faculté d'inventer, ou celle de perfectionner les inventions. Pour ne point aller au hasard, il conviendrait de réunir les représentants les plus autorisés de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, de la finance, et de leur dire : quels sont vos besoins? quels services pourraient

vous rendre les femmes? quelles garanties exigeriez-vous avant de leur confier des emplois élevés? Je sais que la réponse de plusieurs d'entre eux est prévue. Nous, les « littéraires », si pauvres en connaissances d'usage, nous sentons tout le prix des sciences; les savants et les techniciens, au contraire, exaltent volontiers l'utilité des lettres.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus !

« Je suis cependant sans inquiétude sur le résultat de ces consultations. Nous avons des hommes dont l'intelligence est assez haute pour dominer les chapelles et tout remettre au point.

« J'ai été ravi de vous entendre faire l'éloge de l'industriel, du commerçant, du financier, de tous ceux qui, au lieu de regarder les nuages, triturent la matière de la vie, les choses, les « affaires », comme le vendangeur qui, penché sur la cuve, plonge ses bras nus dans le raisin. N'oublions pas l'agriculteur. Les poètes grecs divinisaient la terre, « base éternelle et inébranlable de tous les biens ». Le Christianisme a détourné nos yeux de la Terre; et nous, professeurs, nous en avons été de plus en plus éloignés par la littérature. Nous ne voyons le travail sain et fécond de la campagne qu'à travers des poèmes où l'on chante « les dons de Cérès ». Il y a pour nous des exercices nobles et des exercices roturiers, comme dans le théâtre classique il y avait des personnages dignes de chausser le

cothurne, d'autres qui ne l'étaient point ; et ni l'industrie, ni le commerce, ni la finance, ni les travaux de la terre ne sont, aux yeux de nos professeurs, des occupations nobles. Un agrégé des lettres n'a pas, sans doute, à en faire un sujet d'enseignement ; mais toutes les fois qu'il les rencontre sur sa route, il croirait déchoir en leur accordant beaucoup d'estime. C'est grand dommage. Il serait opportun de reprendre quelques-unes des excellentes idées de V. Duruy et de les introduire dans l'enseignement des jeunes filles.

« Un autre préjugé à extirper, dans les régions moyennes de l'instruction publique, c'est le dédain qu'on professe — *in cathedrâ* — pour l'argent. Au cours d'un de ses opuscules publiés dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique* du Dr Lebon (je cite de mémoire, mais je garantis l'exactitude du fait), Henri Poincaré parle de ceux qui viennent poser au mathématicien des questions indiscrètes et vaines sur l'utilité de ses découvertes. « Au fond, écrit le grand savant, je crois que ces gens-là ne désirent qu'une chose : gagner beaucoup d'argent. *A quoi bon, grands dieux, tant de richesses accumulées !* » Ce sont de beaux sentiments ; aimer la Vérité pour elle-même, sans souci du lucre, ce fut l'honneur d'un Poincaré, d'un Berthelot, d'un Pasteur, comme c'est l'honneur de ceux qui les continuent. Mais un grand savant en parle à son aise ; son propre

génie lui assure un bonheur suffisant. Faire du mépris des richesses un thème de prédication, serait de sa part une ironie amère, une faute même. Un pays où on aurait aboli le désir de « faire fortune » (par d'honnêtes moyens, s'entend) serait un pays incapable et peu digne de tenir sa place dans le monde. Ce qu'il faut dire aux jeunes filles, dans les cours de morale, pour qu'elles le répètent plus tard aux hommes et pour qu'elles conspirent avec eux, c'est que la fortune, légitimement acquise par des initiatives courageuses, est très désirable, parce qu'elle est nécessaire à la puissance de la Patrie (et aussi parce qu'elle permet de faire tout le bien qu'on veut); c'est que la règle de la vie individuelle et sociale ne doit être nullement cherchée dans la doctrine, fort belle sans doute, mais incomplète, des stoïciens, qui divisaient les choses en deux catégories: d'un côté *celles qui dépendent de nous* et, seules, sont estimables (la conscience, la volonté, la raison, la mathématique); de l'autre, *celles qui ne dépendent pas de nous*, c'est-à-dire tout le reste (à commencer par notre corps), objet de mépris ou d'indifférence. Le problème de la vie, pour le savant comme pour l'homme moyen, est bien plutôt de combattre cette distinction, de la supprimer, dans la mesure du possible, par le rayonnement de notre activité sur le monde, et de faire que, grâce à notre adresse, les choses de la

seconde catégorie passent peu à peu dans la première.

« Si l'on admet que l'activité des femmes instruites doit être tournée vers les sciences appliquées, c'est dès le lycée qu'il faudrait organiser et commencer la mise en marche de cette idée.

« Que deviendrait alors le baccalauréat *latin-langues?*

« Je me garderais bien de le supprimer! Je songerais plutôt à le mettre à l'aise en le tirant de la géhenne où il se déforme. D'abord, il faut laisser une voie ouverte aux jeunes filles que leur vocation ou leur goût porteraient vers la littérature. Quant aux autres, elles ont besoin d'une préparation et d'un viatique où le latin peut trouver très utilement sa place.

« Avant de commencer un travail, il faut s'assurer d'un bon outil. Le premier outil des femmes, dans les sciences appliquées, ce sera leur intelligence. Or, parmi les moyens de former une intelligence, il y en a trois auxquels j'attribue une incontestable supériorité : 1° le thème latin et la version latine; 2° les problèmes d'arithmétique et de physique ; 3° la géométrie, pourvu qu'on en fasse « un art de combiner des idées ». (Fontené.)

« Qu'une jeune fille se familiarise avec le mécanisme de la syntaxe latine ; qu'en lui expliquant une page de Sénèque ou de Cicéron, on l'exerce à voir l'enchaînement des idées, à ne né-

gliger aucune nuance de la pensée et à trouver les mots justes qui peuvent l'exprimer en français; qu'en même temps on orne sa mémoire de quelques belles maximes, de quelques vers frappés comme des médailles par les écrivains antiques, et qu'on éveille en elle, par le sentiment du beau, la faculté créatrice : c'est *un* des meilleurs moyens de la préparer à un emploi élevé de son activité dans l'usine, dans la grande maison de commerce, dans la banque, dans l'exploitation agricole. Qu'au latin elle joigne deux langues vivantes, l'anglais, *l'espagnol* si utile pour les relations avec nos voisins et pour le commerce avec l'Amérique du Sud; qu'avec cela elle se munisse des connaissances générales et spéciales qui seront un commencement d'adaptation aux « sciences appliquées » : ce serait parfait.

« Il ne s'agit nullement, vous le voyez, de mettre l'article *latin* en place marchande, parce qu'il est demandé par la clientèle ; encore moins de nourrir de jeunes victimes pour ce Moloch de la philologie dont vous avez fait le procès. Il s'agit simplement d'une gymnastique intellectuelle, à durée limitée, ayant pour but de former des esprits justes, souples, capables d'attention au détail des choses et doués d'initiative.

« On peut donc se féliciter de la faveur dont jouit le baccalauréat *latin-langues*. Nous avons la bonne fortune assez rare de pouvoir défendre une

idée excellente en soi, et conforme à l'opinion, disons même à la mode. L'important, c'est que ce baccalauréat, mieux organisé, moins favorisé par des indulgences un peu étranges, n'absorbe pas tout, et ne soit pas envisagé comme le seuil d'études conduisant à la licence et à l'agrégation. Le « pont » qu'on a construit à la suite, je ne verrais aucun inconvénient, malgré le talent de l'ingénieur, à le faire sauter.

« La France, dites-vous, deviendrait une per-« sonne très laide ». Vous confondez l'instruction et le pédantisme. La première, telle que nous la concevons, exclut l'autre. Ce qui est laid, c'est le psittacisme de la critique littéraire, le demi-savoir gonflé de formules creuses et ambitieuses. Je ne vois pas en quoi les jeunes filles perdraient de leur charme naturel, si leur esprit s'enrichissait de notions positives et si elles étaient utiles au bien commun.

« La femme devenant, comme l'homme, un être « d'extérieur », vous craignez pour l'intimité de la vie de famille. Je ne partage pas vos craintes. Supposons deux jeunes ménages : l'un où les deux époux sont constamment ensemble ; l'autre où ils se réunissent le soir, chacun ayant terminé, de son côté, sa journée de travail. Lequel des deux a chance d'être heureux *le plus longtemps* ? Je gage que ce n'est pas le premier ; il gaspille son capital de bonheur. L'autre, au contraire, en use avec

sagesse et le fait durer. A son foyer, il y aura, comme un réconfort continu, le sentiment d'une égale dignité entre les conjoints, une estime réciproque, la joie que procure le travail lorsqu'il s'applique à des fins utiles et modestes.

« Vous craignez aussi pour cette douloureuse question de la natalité que tant d'esprits différents abordent sans la résoudre. C'est la seule de vos objections qui m'embarrasse! je vous avoue n'être pas en mesure d'y répondre. Voici ce que je puis vous dire. J'ai consulté des mères de famille dont j'aime à interroger l'expérience. Je leur ai demandé si elles estimaient qu'une femme peut concilier les devoirs d'une fonction extérieure avec ses devoirs de mère; *quelques-unes* m'ont répondu : « la difficulté est sérieuse ; mais il y a des exemples prouvant qu'elle n'est pas insoluble... »

***

L'œil vaguement fixé à côté, mon ami R... demeurait muet, frisant machinalement de la main le côté droit de sa moustache. On aurait pu le croire très distant ou hostile. Je sentais bien qu'il n'était ni l'un ni l'autre. Intérieurement, il flottait entre des idées contradictoires, retenu par de vieilles habitudes classiques et sollicité par une tendance au modernisme qui modifiait déjà sa mentalité

d'avant la guerre. Pour la pensée qui cherche la certitude, c'est le moment crépusculaire,

L'heure où n'étant plus nuit il n'est pas encor jour.

« — Quelles sont vos conclusions? me dit-il d'un ton assez sec.

« — Que la fin des hostilités sera le commencement d'une ère nouvelle, et que dans notre réorganisation sociale, la femme jouera un grand rôle! L'affreux Schopenhauer disait : « Les femmes ne devraient lire que des livres de piété ou des livres de cuisine », ce qui rappelle le mot, tout aussi niais, de J. de Maistre : « Il leur faut, pour les garder, les quatre murs, ou les quatre Evangiles ». La guerre nous a ouvert d'autres horizons. Il faut faciliter l'entrée des jeunes filles dans les Universités, mais pour en faire tout autre chose que des licenciées et des agrégées, des philologues, des professeurs et des critiques inutiles (sauf le petit nombre de celles qui auront la vocation). Résolument, nous devons modifier nos programmes d'instruction dans le sens qu'indiquent les terribles leçons de ces deux dernières années.

« — Vous êtes utilitaire?...

« — Plutôt pratique !

« — Vous n'ignorez pas qu'en ce moment l'honneur de la France est de représenter *des idées*, et pas seulement des intérêts?

« — Sans doute. Notre race latine a le goût de l'idéalisme et elle le gardera longtemps. Mais nous savons trop ce que coûtent les élégances verbales dont l'idéalisme nous a leurrés jusqu'ici ! Nous avons eu le tort de nous griser de beaux discours, de croire que quand les choses sont dites elles sont faites, de penser que nous représentions l'humanité, que le monde était avec nous, et que des sentiments chevaleresques, soutenus par des phrases brillantes, suffisaient à nous donner pleine confiance dans l'avenir. Il est temps de nous affranchir de ces chimères. Dans la morale individuelle, l'honneur passe toujours avant l'intérêt ; quand il s'agit de la Patrie, il n'en est pas tout à fait de même : l'intérêt national devient une forme de l'honneur.

***

J'étais impatient de savoir si cette petite passe d'armes en dialogue aurait pour résultat une entente ou un désaccord irréductible.

Brusquement, l'ami R... changea d'attitude. Il fixa son regard sur un autre objet quelconque, plissa un peu plus son front, et, sans mot dire, se mit à tortiller le côté gauche de sa moustache, au lieu du côté droit...

Comme dénouement, c'était faible. Mais je

faisais réfléchir mon contradicteur ; c'était déjà un succès.

Je me résignais à cette conclusion rassurante mais vague, comme estompée de bleu horizon, quand mon ami R... se ressaisissant :

« — Il est relativement facile, dit-il, de modifier les lois faites par les hommes ; mais les lois faites par la nature !... J'accepterais peut-être vos idées, sans ces deux pierres d'achoppement que je ne parviens pas à écarter : le rôle nécessaire de la femme dans la famille et son devoir maternel.

« — Ce sont, je vous le répète, des difficultés sérieuses ; ce ne sont pas des obstacles qui doivent nous arrêter. Il y a d'abord des jeunes filles qui, pour des raisons respectables, ne se marieront point. Peut-on laisser leur intelligence oisive et stérile ? Elles peuvent rendre de grands services ; il faut s'occuper d'elles et leur préparer les voies. Pour les autres, on prendra sans doute des mesures spéciales : congés de maternité, emplois ne demandant qu'une demi-journée de présence hors du *home*. Certes, il est malaisé d'accorder les lois des sociétés humaines et la loi naturelle. Il y a, pour la réconciliation des contraires, des virtuoses de premier ordre qui nous aideront : ce sont les philosophes. Ils excellent à manier les antinomies. Puisqu'ils font mine, aujourd'hui, de ne plus vouloir habiter dans la lune, ils ne manqueront pas de nous donner des indications

utiles et de nous expliquer comment il est possible de fondre ensemble ce que notre pédagogie juxtapose timidement : les humanités et le souci des intérêts positifs, l'idéalisme élégant et le réalisme économique, le rôle social de la femme et sa fonction maternelle. Enfin, sur ce dernier point il y a une chose qui diminuera nos préoccupations.

« — Laquelle, s'il vous plaît ?

« — La Victoire, que nous attendons !

En faisant la guerre à la Guerre, la France prépare une nouvelle organisation de la vie. L'heure choisie par le grand-père Joffre ne nous est pas connue ; mais cette heure sonnera ! Pour le moment, l'Allemagne est encore oppressive ; elle est maîtresse de la Belgique et de nos départements du nord ; c'est la bête énorme qui tient sous sa patte un tigre renversé et lui enfonce sa corne dans le flanc. S'il y a une justice, si ce monde n'a pas été lancé dans l'espace comme une proie offerte au bandit le mieux armé, nos agresseurs seront écrasés à leur tour. Ils recevront le châtiment du cynisme avec lequel ils ont violé les traités et les règles d'une lutte loyale. Alors, tout changera d'aspect. Après un geste tranquille comme celui de Persée vainqueur de Méduse, ou celui du maure d'Henri Regnault essuyant au revers de son manteau le glaive d'exécution, la France se remettra aux travaux de la paix. Le problème de

la dépopulation ne sera pas rendu négligeable par la restauration du Droit; mais il cessera d'être un cauchemar. Nous serons délivrés de cette pensée atroce, signe certain de l'âge primitif d'où nous sortons à peine, *qu'il faut avoir beaucoup d'enfants parce que la guerre en fait une grande consommation!...*

TABLE DES CHAPITRES

Préface, par M. Jacques Flach 1

I. — Dans les lycées, collèges et écoles de l'Etat. 1

II. — Chez les catholiques, les israélites, les protestants 72

III. — Hors des écoles 107

IV. — Simples réflexions 122

V. — Les infirmières 136

VI. — Après la guerre 171

Imp. de Vaugirard, H.-L. Motti, dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.